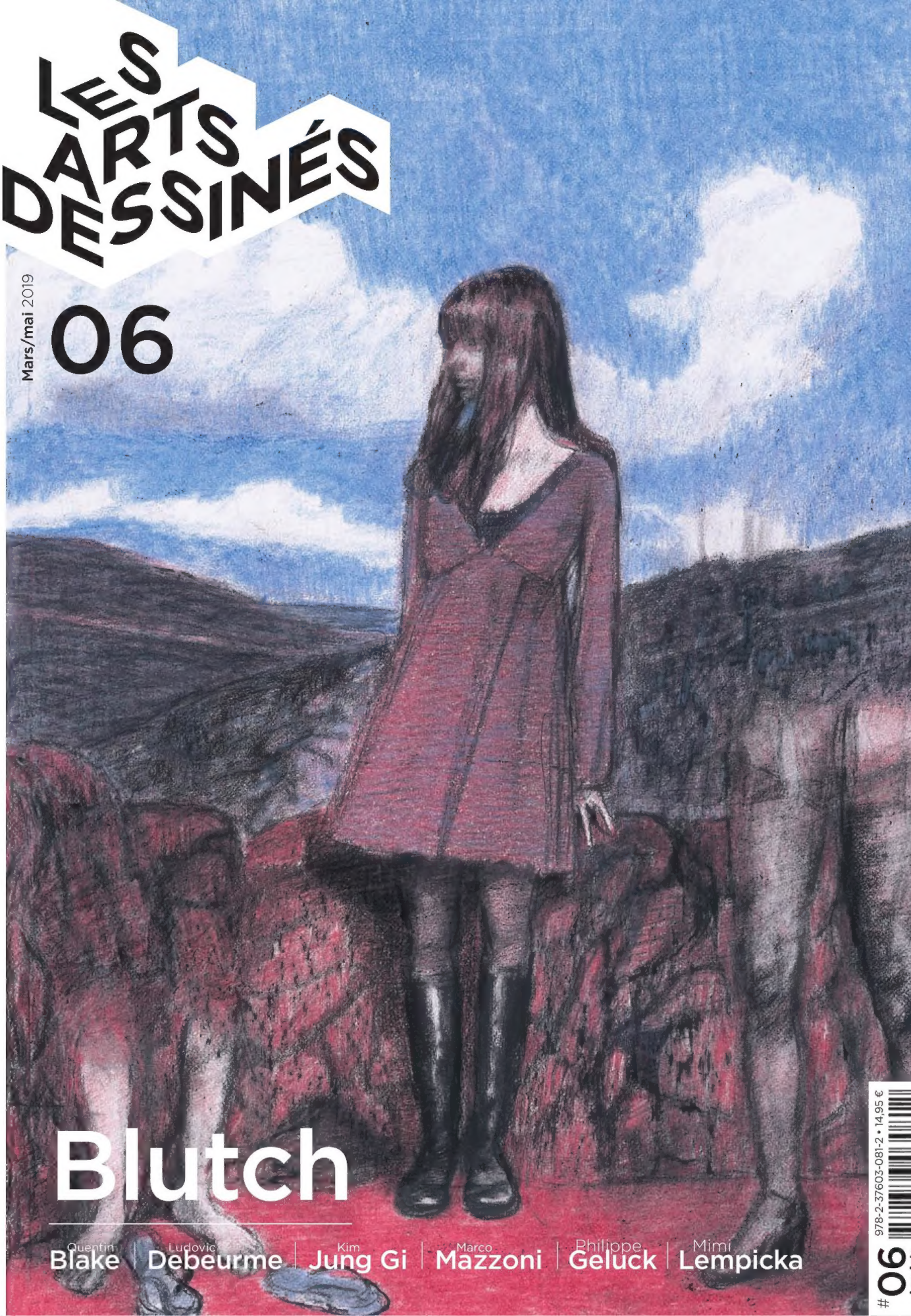
LES ARTS DESSINÉS

Mars/mai 2019

06



Blutch

Quentin Blake | Ludovic Debeurme | Kim Jung Gi | Marco Mazzoni | Philippe Geluck | Mimi Lempicka

978-2-37603-081-2 • 14,95 €

#06 Les Arts dessinés

le Papa à Sasha

terreur

« Grandir, c'est pas un truc de caca mou ! »
Sasha

L'ALBUM
ENFIN DISPONIBLE !

daron
LES HOMMES ET LES ENFANTS D'ABORD

ACTUELLEMENT
EN KIOSQUE ET SUR
WWW.DARONMAGAZINE.COM

-MAIS ENFIN, QU'EST-CE QUE TU AS FABRIQUÉ AVEC LES CRAIES!

MICAËL
DESSINATEUR DE PRESSE
Dernier ouvrage paru : ***Entrée, plat, dessert***
(Collection Les Cahiers dessinés, BUCHET-CHASTEL)

LES ARTS DESSINÉS

SOMMAIRE #06

LE MONDE SELON MICAËL /p.01
Édito dessiné |

COLLABORATEURS, ÉDITORIAL /p.04
Par Frédéric Bosser |

AUGUSTIN TRAPENARD /p.06
Le 9e art dans les médias |

ACTUS BANDE DESSINÉE /p.12
& événements |

PHILIPPE GELUCK /p.18
L'humour sans limites |

18

© Philippe Geluck

BLUTCH /p.30
L'équilibre de la beauté |

RUPPERT & MULOT /p.46
Une bouteille à la mer... |

EMMANUEL PIERRE & JACQUES DE LOUSTAL /p.50
La Cadillac de Stravinsky |

82

© Quentin Blake / Gallimard

ACTUS ILLUSTRATION /p.52
Notre sélection |

KIM JUNG GI /p.58
Le dessin au naturel... |

JACQUES DE LOUSTAL /p.70
Simenon, frère littéraire... |

LIONEL KOECHLIN /p.74
Poésie dessinée |

ACTUS JEUNESSE /p.76
Notre sélection |

QUENTIN BLAKE /p.82
Le Chevalier de l'illustration |

MARCO MAZZONI /p.96
Le symboliste italien... |

LUDOVIC DEBEURME /p.104
Les 7 péchés capitaux |

ACTUS BEAUX-ARTS /p.112
Beaux livres, agenda des expositions |

FRÉDÉRIC POINCELET /p.118
Le dessin comme champ de création... |

MIMI LEMPICKA /p.124
L'ingénue costumière |

© Blutch

30

ALEJANDRO JODOROWSKY & GÉRARD DUBOIS/p.130
Poésie illustrée |

MINALIMA/p.132
Le duo fantastique ! |

ACTUS HUMOUR & ANIMATION/p.140
Notre sélection |

LAUL/p.144
L'imagier punk |

ZEHRA DOĞAN/p.150
Quand peindre, c'est résister |

RUDY RICCIOTTI/p.156
Le dessin comme catharsis ! |

QUI FAIT QUOI DANS *LES ARTS DESSINÉS*

Siège social : 44, rue Fessart
92100 Boulogne-Billancourt
Tél. : 09 53 88 20 17
E-mail : fbosser@dbdmag.fr

• **Rédacteur en chef :** Frédéric Bosser
• **Secrétaires de rédaction :** Maria Minassian
• **Comité de rédaction :** Frédéric Bosser, Rémi Joffart
• **Rédaction :** Frédéric Bosser, Ludovic Debeurme, Gérard DuBois, Géant Vert, Alejandro Jodorowsky, Lionel Koechlin, Ronan Lancelot, Marie Laverre, Yannick Lejeune, Jacques de Loustal, Micaël, Jean-Paul Moulin, Emmanuel Pierre
• **Direction artistique :** Rémi Joffart (rjoffart@dbdmag.fr) • **Maquette :** Rémi Joffart
• **Correction :** Gilles Chauvin
• **Photogravure, flashage, impression :** Pollina
• **Photographie :** Frédéric Bosser, Maxime Bruno, Helle Christensen, Jorge Colombo, Catherine Elie, Studio Fifty-Fifty, Cécile Gabriel, Paul Grover, Rene Habermacher, Cormac Hanley, Xavier Lahache, Marie Laverre, Christophe Lebédinsky, Julia Marois, Romuald Meigneux, Lisa Ricciotti, Philippe Ruault, Laurence Sudre, Timalou, Chloé Vollmer-Lo, et divers
• **Création originale du logo *Les Arts dessinés* :** Rémi Joffart

Diffusion : MLP (kiosques France), AMP (kiosques Belgique) et MDS (librairies spécialisées)
• **Remerciements :** à tous les auteurs présents dans ce numéro, et à tous les attachés de presse concernés
• Ce numéro contient un encart d'abonnement

Dépôt légal à parution © *Les Arts dessinés* et les auteurs. Les documents reçus ne seront pas renvoyés et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication. La rédaction n'est pas responsable des documents envoyés qui n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Merci à tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce numéro.

COUVERTURE : BLUTCH, *LA BEAUTÉ*
© Blutch / Futuropolis

ABONNEMENTS : Les Arts dessinés
Frédéric Bosser, 44, rue Fessart, 92100 Boulogne
• Tél. : 00 33 (0)9 53 88 20 17 Fax : 09 58 88 20 17
• email : abo@dbdmag.fr

PUBLICITÉ HORS-CAPTIFS : KETIL MEDIA
Catherine Laplanche • claplanche@ketilmedia.com
Tél. : 01 78 90 15 37 • 06 24 36 17 34

PUBLICITÉ : Frédéric Bosser
• Tél. : 06 14 48 73 75 • email : fbosser@dbdmag.fr

GESTION, MARKETING ET PROMOTION DES VENTES :
Agence Bo Conseil
• Analyse Media Etude : **Otto Borscha**
Tél. : 09 67 32 09 34 • email : oborscha@boconseilame.fr

Mensuel édité par DBD SARL de presse au capital de 762,25 euros
RCS Paris B 419 620 257 • ISSN : 1951-4050
Commission paritaire : 0120 K 93585
Associés : Frédéric Bosser, CPE Conseil

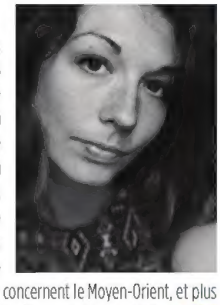
Papiers 100% PEFC
Papier intérieur : France
Papier couverture : Espagne
Taux de fibres recyclées : 0%
Impact sur l'eau :
Ptot 0,01 kg/tonne

PPPP
00-00-0000
Certifié PPPP
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Après un enseignement universitaire en Arts plastiques à la Sorbonne, **Ludovic Debeurme** publie en 1999 sa première bande dessinée, un court récit dans *Comix 2000*, puis son premier album, *Céfalus*, en 2002 chez Cornélius. En 2007, *Lucille* fait partie de la sélection des Essentiels du Festival d'Angoulême et l'année suivante, *Le Grand Autre* est en sélection officielle. Idem en 2016 avec *Un père vertueux*, à son tour en sélection officielle. Il vit aujourd'hui à Paris. | **Les 7 péchés capitaux** p. 104

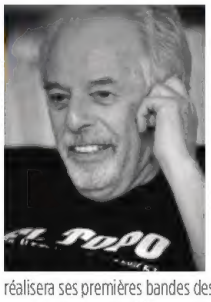
Né en 1961 dans le quartier de la Bastille, le jeune **Géant Vert** grandit dans une famille chrétienne qui lui apprend la valeur du mot œcuménisme en l'abonnant aussi bien au *Journal de Mickey* qu'à *Pif Gadget*. Plus tard, en 1977, il termine major de sa promo en décrochant un master en jeanfoutrologie pour son approche casuistique de l'album des Sex Pistols. Passionné de BD, il fonde le groupe de rock Parabellum car il est dyslexique. Spécialiste du temps qui passe, il aime se trouver des points de comparaison physiques avec Johnny Depp. Il vit et travaille en banlieue parisienne. | **LauL** p. 144

Lionel Koechlin est né en 1948 à Paris, où il vit actuellement. Il a publié ses premiers dessins dans *Rock & Folk* et dans *Le Monde*, puis a travaillé pour divers magazines internationaux. Il a réalisé plusieurs campagnes publicitaires et de nombreux travaux graphiques. Depuis 1972, Lionel Koechlin a écrit et illustré une centaine de livres pour enfants et pour adultes, dont plusieurs bandes dessinées. Certains ont été publiés à l'étranger (Japon, Corée du Sud, Venezuela, Espagne...) ; d'autres ont été adaptés en dessins animés. Il expose régulièrement ses gouaches, dessins et encres. Avec le foot et Paris, le cirque est son univers préféré. Il a publié en octobre un roman dessiné, *Le Scandale Stopsénil*, chez Cornelius. | **Poésie dessinée** p. 74

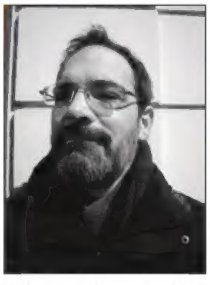


Née en 1986 à Melun, dans une famille dysfonctionnelle, la petite **Marie Laverre** s'en sort plutôt bien. Après des études de cinéma et de photographie, elle parcourt l'Asie du Sud-Est avec son appareil photo, puis s'installe en Écosse où elle collabore avec la BBC en tant qu'opératrice caméra sur des documentaires. Depuis son retour en France, elle intervient pour différents médias en ligne. Son activité reste principalement la photographie, qu'elle enseigne et développe à travers différents projets. Passionnée depuis l'enfance par la bande dessinée, elle rejoint l'équipe de *dBD* en 2017. Ses sujets de prédilection concernent le Moyen-Orient, et plus précisément la Turquie, où elle se rend régulièrement. | **Zehra Doğan** p. 150

Né en France, **Gérard DuBois** s'installe à Montréal après avoir étudié les arts graphiques à Paris, et commence à travailler en tant qu'illustrateur, principalement pour la presse et l'édition. Depuis plus de vingt-cinq ans, son travail a reçu nombre de distinctions parmi les plus prestigieuses, dont le Hamilton King Award, le Bologna Ragazzi Award dans la catégorie fiction, ainsi que quatre médailles d'or de la Society of Illustrators. Un timbre Gérard DuBois sera émis par Poste Canada début avril afin de souligner la qualité de son travail. Ses images ont été exposées à Chicago, Los Angeles, New York, Paris, Miami, Montréal, Toronto. | **Poésie illustrée** p. 130



Alejandro Jodorowsky naît le 17 février 1929 à Iquique, au nord du Chili, où ses parents, un couple de juifs russes fuyant les pogroms, sont venus s'installer. En 1953, son théâtre de marionnettes sous le bras, il part pour Paris, où il rencontre le Mime Marceau. Il lui écrit quelques-unes de ses plus célèbres pantomimes. Il fréquente les surréalistes et fait la connaissance de Maurice Chevalier, qui l'engage pour dépoussiérer son spectacle. En 1962, il crée avec Roland Topor et Fernando Arrabal le groupe Panique. En 1965, il part pour le Mexique, où il tournera ses deux films les plus célèbres, *El Topo* et *La Montagne sacrée*, puis réalisera ses premières bandes dessinées, dont ses *Fabulas panicas* (*Fables paniques*). En 1975, sa rencontre avec Mœbius sera décisive (*Les Yeux du chat*, *Les Aventures de John Difool*, *Griffes d'ange*...). S'ensuivront des scénarios de bande dessinée pour Arno, Georges Bess, Zoran Janjetov, François Boucq, Juan Gimenez, Manara... | **Poésie illustrée** p. 130



Après des études et des recherches universitaires consacrées à la bande dessinée, **Ronan Lancelot** devient journaliste et travaille pour des supports comme Canal+, I-Télévision, *Télérama*, etc., avec une prédilection pour le numérique. Rédacteur en chef de *Fluide glacial*, puis de *Vocable* anglais, traducteur occasionnel, auteur d'une monographie sur Yann Lepennetier aux éditions Toth, il collabore également depuis près de vingt ans à *dBD* et *Canal BD* et dirige depuis septembre dernier la galerie Huberty & Breyne à Paris. | **Blutch** p. 30

Ingénieur et chercheur de formation, **Yannick Lejeune** démarre son parcours BD dans divers magazines : *Bédéka*, *dBD*, *Zoo*, puis créé le Festival des blogs BD et du webcomics, ou Festiblog, au sein duquel il a mis en avant toute une nouvelle génération d'auteurs qui publiaient en ligne. En 2009, il rejoint les éditions Delcourt où il publie Marc-Antoine Mathieu, Pénélope Bagieu, Fabien Toulmé et bien d'autres. Il y crée également la revue *Papiers* avec Lewis Trondheim. En parallèle de son activité de directeur de collection, il continue à écrire, soit en tant que scénariste, soit pour la presse... | **Quentin Blake** p. 82

Photographies et portraits : Gérard DuBois © Julia Marois | Ludovic Debeurme © DR | Marie Laverre © Marie Laverre
Lionel Koechlin, Ronan Lancelot © Frédéric Bosser | Yannick Lejeune © DR | Alejandro Jodorowsky © Christophe Lebédinsky | Géant Vert © Timalou

FRÉDÉRIC **BOSSER**
photographié par Laurence Sudre
© Laurence Sudre pour *Les Arts dessinés*

« *Le dessin est à la base de tout* »

Alberto **Giacometti**

Même si les chiffres du cinquième numéro des *Arts dessinés* ne sont pas encore officiels (il faut toujours attendre le relevé définitif du précédent pour être fixé), tout porte à croire qu'ils seront encourageants. Entre les mails dithyrambiques, l'enthousiasme des personnes que nous croisons et les retours positifs des professionnels, le trimestriel que vous tenez entre les mains rencontre un succès grandissant en kiosque comme en librairie. C'est grâce à vous, lecteurs et lectrices, et nous vous en remercions…

Un juste retour pour le travail que nous tentons d'accomplir au quotidien en vue de vous proposer chaque trimestre le meilleur des contenus, avec des artistes venus de tous horizons œuvrant dans des domaines à la fois différents et proches.

Les quatre auteurs principaux de ce numéro sont l'Anglais Quentin Blake, dont la parole est devenue rare, le Belge Philippe Geluck, un auteur aussi sympathique que talentueux, le Coréen Kim Jung Gi, à qui il ne faut jamais tendre une feuille blanche sous peine de la retrouver entièrement remplie, et le Français Blutch, qui prend possession des musées de la ville de Strasbourg le temps de cinq expositions.

À leurs côtés, Loustal illumine l'univers de Simenon, Ruppert & Mulot s'associent à Olivier Schrauwen pour nous livrer un livre enivrant, la caricaturiste turque Zehra Doğan brave les interdits, le graphiste punk LauL raconte Bérurier Noir, le duo MinaLima façonne *Harry Potter*, et l'illustrateur surdoué Marco Mazzoni fait parler ses crayons de couleur.

Frédéric Bosser, rédacteur en chef

AUGUSTIN **TRAPENARD**
photographié par Xavier Lahache
© Xavier Lahache - Canal+

AUGUSTIN TRAPEN

LE 9E ART S'INVITE À LA RADIO ET À LA TÉLÉ

ARD

Avec *21 cm*, une émission qu'il a créée avec le rédacteur en chef **Ivan Macaux** pour la chaîne Canal+, **Augustin Trapenard** interroge toutes les littératures, fait rare dans les rendez-vous culturels à la télévision. Forcément, il y est question de bande dessinée, un art qu'il défend également dans son émission radio du matin sur France Inter, *Boomerang*, en invitant notamment Robert Crumb, Nicolas de Crécy, Manu Larcenet, Riad Sattouf, Bastien Vivès, Joann Sfar, etc. Rencontre avec l'intéressé aux studios de Canal+ en présence d'Ivan Macaux.

Par **Frédéric Bosser**

La bande dessinée est très présente dans vos émissions et nous ne pouvons que vous en féliciter...

Augustin Trapenard : *21 cm* est un ovni dans le paysage audiovisuel, par le temps consacré à l'entretien littéraire, par l'éclectisme de ses invités et par l'originalité, surtout, de ses séquences. L'enjeu est de donner en plus un grand coup de pied dans la tradition du programme littéraire à la télévision, la parole à toutes les littératures. La bande dessinée a forcément sa place dans cette programmation. Ce n'est pas de la paralittérature pour nous. Par conséquent, sur chaque saison de *21 cm*, nous consacrons deux numéros (sur huit en tout) à un auteur de bande dessinée. Dans la première saison étaient présents Joann Sfar et Manu Larcenet, sur la seconde Enki Bilal et Bastien Vivès, et sur la troisième Riad Sattouf pour le moment. D'autres viendront !

Ivan Macaux : Dans notre *short list*, il y a Zep, Milo Manara, Alan Moore, Pénélope Bagieu, un mangaka...

AT : Déjà la rencontre avec Bastien Vivès était l'occasion d'évoquer l'héritage du manga. Nous essayons à chaque fois de trouver un auteur qui saura nous parler du présent comme du passé. Lors de notre rencontre avec Manu Larcenet par exemple, nous avons été frappés par le lien tissé avec des œuvres du passé et la dimension littéraire de son travail.

Pas facile à la télévision...

AT : Quand j'ai commencé la télévision, Michel Denisot m'a dit cette phrase qui me reste gravée : « *Ce que tu vas faire, c'est ce qu'il y a de plus difficile. Tu vas parler de culture à la télévision et pire que cela, tu vas parler littérature.* » Pourquoi me disait-il cela ? Tout simplement parce qu'en littérature, il n'y a pas d'images. Or la télé, ce n'est que cela. L'avantage de la bande dessinée, c'est que l'on peut en montrer. Il n'y a donc aucune raison pour que la BD et ses auteurs ou auteures n'aient pas toute leur place dans ce média puisqu'elle est facilement illustrable.

Augustin Trapenard avec Bastien Vivès et Enki Bilal
© Photos Xavier Lahache / Maxime Bruno / Canal+

Pouvez-vous évoquer vos souvenirs de lecture BD ?
AT : J'ai été formé par l'importante bibliothèque de mon père, un Auvergnat qui ne lisait que de la bande dessinée et de la littérature paysanne. Comme tous les collectionneurs, mon père avait un lien névrotique avec ses albums. Tout devait être classé dans le bon ordre. D'ailleurs, il n'a jamais été aussi heureux que quand je recevais des auteurs de BD dans mes émissions... Et je vais vous faire une confidence, à Noël comme pour son anniversaire, je continue à lui offrir des bandes dessinées. C'est son cadeau !

Votre père vous conseillait-il ?
AT : Et comment ! Principalement des bandes dessinées franco-belges, *Astérix*, *Lucky Luke*, *Tintin*, *Blake et Mortimer*, etc. Avec leurs couvertures cartonnées, leurs couleurs, leur maquette, il y avait un côté sacralisé dans ces livres. J'avais le droit de les prendre à condition de ne pas les abîmer et, surtout, de les remettre au bon endroit après lecture. Mon père tenait aussi à ce que je les lise dans leur ordre de parution, y compris pour une série comme *Les Schtroumpfs*. Vers treize ou quatorze ans, j'allais prendre en cachette, la nuit, les albums de Milo Manara. Bien qu'il ne soit pas un intellectuel, il l'était avec la bande dessinée. Très souvent, il interprétait avec moi une image, m'apprenait à lire une case de *Tintin* différemment, etc. Cela m'a servi à me former intellectuellement, même si je me suis plus tard spécialisé dans le roman.

Ce qui guide la programmation de *21 cm*, c'est d'abord et **avant tout la curiosité.**

Et vous, Ivan, que vous évoque la bande dessinée ?
IM : Art Spiegelman, Robert Crumb, Chris Ware... ce qui fait qu'avec Augustin, nous sommes très complémentaires dans nos goûts, et donc nos choix.
AT : La lecture de *From Hell* et de *V pour Vendetta* a quelque peu changé mon approche de la littérature, moins sur le langage que sur l'approche de la narration. C'est extrêmement puissant. Ma rencontre plus tard avec Alan Moore (scénariste de ces deux histoires) à Northampton, sa ville en Angleterre qu'il ne quitte plus, pour une émission spéciale autour de son dernier livre, *Jérusalem*, m'a marqué à jamais. J'étais face à une érudition et une vision du monde rares ! Il avait choisi comme cadre un studio où il avait le droit de fumer. Comme il ne fumait pas que des Marlboro, en fin d'interview, j'étais complètement stone. Ce qui explique cette interview, ma foi, assez lunaire... *(Rires.)*

Comment se font vos choix d'invités ?
AT : Ce qui guide la programmation de *21 cm*, c'est d'abord et avant tout la curiosité. Si nous sommes deux au départ pour décider, toute notre équipe donne son point de vue à chaque fois[1].
IM : Ce qui nous importe, c'est à la fois de contenter les passionnés de BD, mais aussi de rendre accessible aux non-initiés cet art et ses résonances. Quand Bastien Vivès évoque par exemple les poèmes érotiques de Guillaume Apollinaire ou la masturbation chez Philip Roth, c'est passionnant...

[1]Ophélie Roland et Marine Gruchet (production), Camille Bourleaud et Alexandra Guiral (journalistes), Valentine Chedebois (programmation).

Augustin Trapenard et Manu Larcenet au musée d'Orsay pour le tournage de *21 cm*
© Musée d'Orsay / DR

AT : Et déroutant, quand Enki Bilal cite Pierre Desproges parmi ses humoristes préférés, et Manu Larcenet l'importance du silence dans le cinéma de Jim Jarmusch. Il y a un vrai problème de l'inscription de la bande dessinée dans la littérature, et on aurait tort de croire que ce support ne se questionne pas à ce sujet. En opérant systématiquement, en milieu d'émission, cette rencontre entre l'auteur de BD et ma bibliothèque, qui est pour le coup essentiellement romanesque, nous montrons combien il s'inscrit profondément dans l'histoire littéraire. C'est une façon de faire ressurgir leur identité d'auteur de manière assez étonnante.

Vous bénéficiez aussi d'un autre facteur important : une génération d'auteurs qui maîtrisent mieux les médias. Dans les années 80-90, mis à part Enki Bilal ou Philippe Druillet, c'était une catastrophe…

AT : Pour moi, tout dépend de l'intervieweur et du montage de l'émission. Quand une interview est mauvaise, c'est de la faute du journaliste. N'importe quel artiste est capable de parler de son travail. Mais cela nécessite une préparation monumentale en amont puis en aval, avec le montage.

IM : Ils ont *in fine* des choses à dire. Après, c'est vrai que tous ne sont pas toujours prêts à se mettre en scène, chose que nous leur demandons. Manu Larcenet était par exemple stressé à l'idée de faire l'émission et nous avons beaucoup échangé pour le mettre en confiance.

AT : Autre exemple ! Enki Bilal nous a dit ne pas vouloir dessiner sur commande. Mais quand il a vu notre dispositif qui était de dessiner un paysage sur le ciel, il a trouvé l'idée bonne et l'a fait. Ce stress dont Ivan Macaux parlait, nous le gérons et comme nous avons environ à chaque fois deux heures et demie d'interview, nous ne gardons que les moments forts et mettons de côté les moments de flottement. Le montage permet beaucoup de choses…

IM : Quand un auteur accepte de venir, il joue le jeu. Une émission, c'est toujours trois tournages dans trois lieux différents, parfois à l'étranger. Le rythme mensuel nous permet d'enregistrer en longueur et de monter l'entretien avec une précision et une rigueur rarement vues à la télévision.

Est-ce différent quand vous interrogez un auteur de bande dessinée ?
AT : Pas du tout ! L'objectif reste de mettre en avant une œuvre littéraire.
IM : Nous interrogeons la langue de chacun et sa manière d'appréhender son art. Il n'est pas question par exemple de leur demander de réaliser un dessin sur un coin de table. Nous demandons aussi très souvent à leur entourage proche d'apporter un témoignage. Dans l'émission de Manu Larcenet, Lewis Trondheim et Jean-Yves Ferri sont intervenus. Pour Riad Sattouf, ce fut Mathieu Sapin.
AT : Nous essayons d'aller plus loin en posant des questions sur les codes graphiques, le choix de couleurs, le chromatique… Le dessin n'est pas un gadget dont on va se servir pour habiller notre émission.
IM : J'ai adoré cette séquence où Bastien Vivès nous explique comment il travaille son art de l'ellipse. Ce caché-montré sur ses scènes érotiques produit du désir.
AT : Je suis passionné par la façon dont les couleurs peuvent raconter une histoire. En préparant l'émission avec Riad Sattouf, je me suis beaucoup interrogé sur son usage des couleurs. Riad nous a expliqué comment telle ou telle couleur avait été choisie pour mettre en valeur chaque pays : le jaune pour la Libye, le rouge-rose pour la Syrie et le gris-bleu pour la Bretagne. Rien n'est fait au hasard…

C'est bien aussi de mettre un visage sur des auteurs dont on connaît d'abord un dessin…
AT : C'est vrai ! Mis à part peut-être Joann Sfar et Riad Sattouf, on les connaît peu. Cela ne semble pas leur poser de problème et je pense que, comme vous le disait Ivan, tous sont contents de venir dans cette émission.

Votre échange sur France Inter avec Philippe Druillet au moment de la sortie de son livre, *Délirium*, le 16 décembre 2016, était très fort…
AT : Je me souviens, c'était un vendredi matin en direct. Quelle vie ! Quel passé ! Quelle enfance ! Ce qu'il convoquait, c'était l'histoire… Avec lui, j'ai exploré quelque chose que je n'ai pas connu, la contre-culture !

Ce qui est amusant, c'est que vos choix en bande dessinée sur *21 cm* sont en général sur de « jeunes » auteurs de votre génération, contrairement aux écrivains où vous panachez plus…
AT : Ce serait exceptionnel que de pouvoir interroger Jacques Tardi. J'irais bien avec lui sur les traces d'un Stalag puisque mon grand-père y est mort.
IM : Nous avons aussi créé un format court, *21 cm de plus*, pour pouvoir parler de plus d'auteurs et pour défendre des publications d'éditeurs de BD moins connus. Nous nous intéressons ainsi à des auteurs qui ne sont pas les têtes d'affiche, comme Matt Kindt ou Emil Ferris.

Augustin, face à tous ces artistes, vous avez souvent une approche très naïve, limite fan…
AT : C'est ce qui donne des interviews souvent dingues. Il y a en effet quelque chose de l'ordre de la fascination. Ivan vient d'évoquer Emil Ferris. Son travail sur *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* va dans ce sens. Je suis fasciné par cette sorte de pointillisme au Bic… Sur insistance d'Ivan, je me suis plongé dans le bouquin et en ait été médusé, sidéré. C'est cette sidération-là qui invite à l'interrogation et, après, aux commentaires. En littérature, je suis plus à l'aise du fait de mes études et ma spécialisation dans le roman. J'ai dédié ma vie à cela. Avec la BD, c'est différent, ce qui explique peut-être le côté naïf que vous ressentez quand j'interroge un auteur de bande dessinée. Cela dit, je commence à mieux maîtriser puisque cela va faire bientôt douze ans que j'en interroge. C'était d'abord à France 24… puis sur France Culture.

Joann Sfar était l'invité de la première émission (2016)
© Capture vidéo / Canal +

Augustin Trapenard et Riad Sattouf : *21 cm* du 26 septembre 2018
© Xavier Lahache / Canal+

Vous avez aussi rencontré de purs dessinateurs comme Tomi Ungerer ou Jean-Jacques Sempé…
AT : Que de magnifiques souvenirs. À la fin de mon entretien avec Sempé, il m'a confié entendre des voix et organiser des dîners imaginaires avec Debussy, des musiciens de jazz, etc.

Certains vous ont-ils déjà déçus ?
IM : C'est arrivé ! Comme notre émission fonctionne quand il y a une complicité, cela pose problème quand il y en a peu.
AT : Je sais que pour l'instant, je me refuse d'interroger certains auteurs de peur d'être déçu. Je pense à des personnes comme Joni Mitchell, Bob Dylan… Je pense même être capable, si cela se passe mal, de mettre mon poing sur la table et de dire que ce n'est pas possible.

Et en bande dessinée ?
AT : Art Spiegelman ! Charlotte Gallimard, son éditrice, a très envie que je l'invite. En fait, ce qui m'intéresse, c'est la rencontre plus que l'interview. Pour une interview parfaite et complète, il faudrait compiler toutes ses interviews. Avec Enki Bilal, l'entretien s'est mué peu à peu en fiction bilalienne, dans la forme comme dans le fond, et cela, j'ai aimé.

Vous aimez voir les originaux ?
AT : Petit, j'allais beaucoup aux musées avec ma mère qui est professeure d'histoire. Plus tard, lors de mes études universitaires, j'ai écrit un article sur les dessins « dans la marge » d'Emily Brontë. Ma grand-mère en faisait de même dans sa bible ou dans le livre de John Milton, *Le Paradis perdu*. En fait, j'aime les dessins faits en rapport avec un texte, ce qui explique sûrement mon amour pour le 9e art.

21 CM
PRÉSENTÉ PAR
AUGUSTIN TRAPENARD
En replay sur mycanal.fr
Augustin Trapenard présente également *Boomerang* sur France Inter et *Le Cercle* sur Canal+.

Quels sont vos petits trucs et vos manies pour la préparation de *21 cm* ?
AT : J'essaie déjà de bien dormir la veille de chaque séquence enregistrée ! Le pire, ce serait d'être trop fatigué pour ne pas savoir réagir, rebondir et adapter mon questionnement aux réponses de l'invité. Je parle également beaucoup avec l'invité entre les séquences, pour le mettre à l'aise et atteindre un niveau d'intimité qui me permette toutes les excentricités ! Dans l'ensemble, on rit beaucoup, surtout. ■

Actus

Au rendez-vous des *bad girls*

Après deux très belles expositions consacrées aux trésors de Monsieur M., un collectionneur privé, et la rétrospective Béatrice Tillier, la galerie la plus tendance de Bruxelles a mis les petits plats dans les grands pour accueillir **Philippe Berthet** pour une débauche de pin-up en papier comme seul l'artiste est capable d'offrir aux yeux des esthètes. Après la série du même nom cosignée avec Yann et parue chez Dargaud il y a quelque temps, l'auteur pousse le concept vers un niveau de glamour rarement atteint sur du papier. Entre planches originales, croquis et illustrations, c'est plus d'une centaine de jolies choses qui montreront leurs charmes aux futurs visiteurs. ■ **GV**

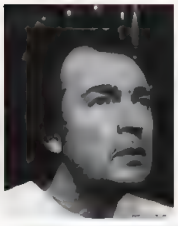
EXPOSITION PHILIPPE BERTHET PIN-UP
Du 22 février au 23 mars
Huberty & Breyne Gallery – 33, place du Châtelain – 1050 Bruxelles
Infos au +32/2 893 90 30 ou contact@hubertybreyne.com

[illegible]

Alors que des illuminés italiens ne rêvent plus que de faire capoter la prochaine exposition **Léonard de Vinci** au Louvre, c'est dans le plus grand secret que **François Boucq** se prépare à faire de grandes révélations sur le père de la Joconde à travers une exposition qui aura lieu du 2 mai prochain au mois de septembre entre les murs remplis de secrets du musée de la Franc-Maçonnerie, sis au numéro 16 de la rue Cadet, dans le 9e arrondissement de Paris. Afin d'éclairer l'événement comme il se doit, un livre-catalogue, *Le Petit Léonard décodé*, sera proposé pour un prix modeste à toutes les personnes désireuses d'élever leur niveau de conscience. Au vu de la couverture qui clame que Jérôme Moucherot est franc-maçon, on en frémit d'avance. ■ **GV**

BOUCQ-LÉONARD DE VINCI :
Du 2 mai à fin septembre
Musée de la franc-maçonnerie de Paris

Prix en stock



© Photo Florian Maisson

Il n'y a pas qu'Angou.ême et son grand prix dans la vie ! Ainsi, le 28 novembre dernier, la ville de Genève et son canton ont décerné le grand prix Rodolphe-Töpffer à **J.-C. Menu**. À la différence des vingt années passées, le gagnant n'est plus choisi pour un album sorti dans l'année mais pour l'ensemble de son œuvre. C'est donc avec un grand cocorico que nous accueillons cette première de la part d'un des dessinateurs les plus déjantés de la scène hexagonale.

La veille, c'est sous la présidence d'André Juillard que la 7e édition du prix Landerneau décernée par les espaces culturels E. Leclerc a été attribué au tandem **Cyril Pedrosa** et **Roxanne Moreil** pour *L'Âge d'or*. Éditée chez Aire libre, cette fable est récompensée pour la place qu'elle laisse à la femme dans le récit présenté. Moins d'un mois plus tard, l'album se voit décerner le premier grand prix FNAC/France Inter. C'est tout de même un joli coup double pour une BD qui n'a pas été retenue pour figurer dans la dernière sélection charentaise.

Depuis que les éditions Monsieur Toussaint Louverture ont eu le nez renifleur plus long que tout le monde en signant **Emil Ferris**, l'auteure américaine n'en finit plus de cartonner auprès du public et des journalistes. Ainsi, pour la dernière édition du grand prix de la Critique ACDB 2019, *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* a remporté le jackpot au troisième tour de vote après une belle empoignade qui est le signe d'une critique journalistique en bonne santé. ■ **GV**

Sex, drugs & basic instinct

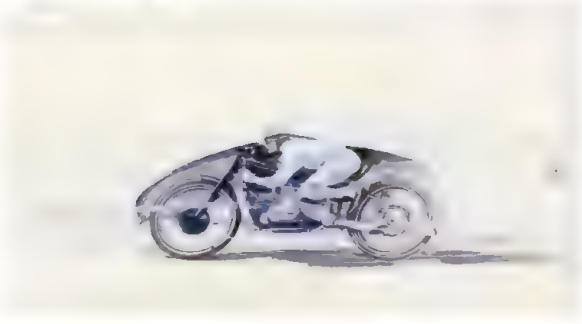
Afin de continuer à honorer l'un des artistes contemporains les plus bankables de la fin du siècle dernier, l'éditeur italien Centauria a demandé à **Paolo Parisi** de réaliser une biographie dessinée de **Jean-Michel Basquiat**, un peu dans le même registre que celles précédemment réalisées par le dessinateur et consacrées aux deux géants du jazz qu'étaient Billie Holiday et John Coltrane. Comme il est de mise chez Parisi, le travail est sérieux et repose, toujours, sur une solide documentation. Dans un style ultra coloré, l'auteur entraîne les lecteurs dans le New York des années 70 et 80 sur un fond musical aussi bien hip-hop que post-punk. À travers les mots de Basquiat, Parisi retrace une époque où le marché de l'art était aussi une véritable aventure. ■ **GV**

BASQUIAT BIOGRAPHIE GRAPHIQUE
Par Paolo Parisi, Le Chêne
Livre relié 128 pages couleurs, 19,90 €, en avri

L'aigle s'est envolé

© Photo DR

Le 16 janvier 2019, **Denis Sire** a démarré sa Norton une dernière fois pour s'en aller en faire des tonnes au paradis des mousons noirs. Derrière l'image, c'est tout le combat d'un homme contre la maladie qui s'achève dans un hurlement de métal déchiré après la chute dans un virage de l'île de Man.



Denis Sire projet TT 28-11-1937 - 279 KMH © Denis Sire

Personnage charismatique, Denis Sire était un équilibriste qui savait parfaitement jongler avec son talent de dessinateur et un mode de vie digne des meilleures cascades d'Hollywood. Au-delà de sa manière toute personnelle de rendre hommage aux femmes, aux motos, aux voitures de course et au rock'n'roll, il n'avait pas son pareil pour écraser toute concurrence tellement il était beau gosse au point que cela en était presque impardonnable. Du personnage, les gens retiendront son inventivité dès qu'il s'agissait de rendre les choses de la vie moins ennuyeuses. Dès qu'il passait quelque part, il ne pouvait qu'y avoir un après tant sa présence ne laissait personne indifférent. Sans cette façon de dévorer la vie, le dessin de Denis Sire n'aurait pas été le même. Ce qui a toujours fait la différence en regardant son art, c'est qu'il a su très vite qu'il serait difficile de représenter le mouvement en restant assis derrière une planche à dessin en triturant dans tous les sens un mannequin en bois articulé.

Pour ses proches, ses enfants, tout ce premier cercle qui l'a accompagné jusqu'au bout, il aura été un exemple de courage en ne consacrant pas une seule seconde de son compte à rebours à s'apitoyer sur son sort. Né avec des bottes de moto aux pieds, Denis Sire laisse ses bandes dessinées entre de bonnes mains ; celles qui mettent des empreintes pleines de cambouis un peu partout au bas des pages écornées en lisant *Bois Willys*, *6 T Melodie* ou *Lisa Bay*.

Chanteur surprenant quand il montait sur scène, il aurait pu devenir un archange du rock'n'roll. Comme la place était déjà prise par Vince Taylor, il n'a pas eu d'autre choix que de devenir Denis Sire : l'enfant terrible de la bande dessinée française.

Comme aurait pu le dire le professeur Choron : Denis Sire est parti, c'est maintenant qu'on va se faire chier ! **GV**

Best of Employé du moi

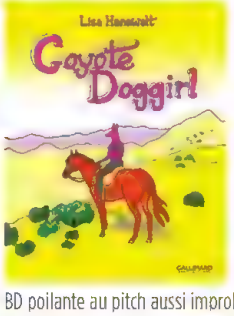
Ce trimestre, il y a une paire de titres qui ont bien attiré l'attention de la rédaction chez **L'employé du moi**. Le premier est une nouvelle aventure de Michel, le héros récurrent de **Pierre Maurel**. Dans ***Michel, fils des âges farouches***, on le retrouve quadragénaire rondouillard et reporter radio free-lance. Autant dire que ça galère joyeusement avant, pendant et après le reportage de ce métier admirablement décrit par un auteur qui sait de quoi il parle quand il aborde le thème de la précarité. Dans cette histoire pleine de chaleur humaine, Michel s'aperçoit que la santé de ses parents décline et qu'il va devoir prendre ses responsabilités.

Dr Cataclysm #3, La Flèche d'argent est le nouvel opus de la saga interstellaire plutôt originale concoctée par **Mortis Ghost**. Dans cet épisode, les personnages s'affirment tandis que le rythme de l'action s'emballe alors que l'équipage du *Plescop* se retrouve pris dans un étrange brouillard qui coupe toute communication avec l'extérieur. Dans cette histoire de science-fiction, le lecteur doit s'attendre à tout sauf à du conventionnel de la part de l'auteur. **GV**

MICHEL, FILS DES ÂGES FAROUCHES
Par Pierre Maurel, L'employé du moi
Livre broché, 80 pages N&B, 14 €, le 19 mars

DR CATACLYSM #3 LA FLÈCHE D'ARGENT
Par Mortis Ghost, L'employé du moi
Livre broché, 128 pages N&B 13 €, le 19 avril

Le coin Gallimard



Lisa Hanawalt est une star aux États-Unis. Là-bas, les amateurs de dessins animés déjantés l'adulent pour sa série *BoJack Horseman*. Dans ***Coyote Doggirl***, elle dessine une histoire à son image, celle d'une fille qui ne se laisse pas faire. Quand un mâle l'attaque, Coyote Doggirl ne lui facilite pas la tâche. On aime le graphisme épuré direct et efficace qui sied parfaitement à l'histoire. À découvrir d'urgence.

Avec ses ***Classiques de Patrique***, **Delphine Panique** remporte haut la main la palme de la BD poilante au pitch aussi improbable que drôle : Patrique est une motte de terre qui a survécu on ne sait trop comment en lisant des classiques. Et puis, un jour, elle décide d'écrire des chroniques littéraires pour donner son point de vue. C'est juste jouissif à donf' !

Dans ***Je suis toujours vivant***, le journaliste **Roberto Saviano** raconte le quotidien qui est le sien depuis qu'il a écrit *Gomorra* et vendu plus de dix millions d'exemplaires du livre qui a fait péter un câble à la vénérable institution du crime organisée qu'est la Camorra. Depuis, il vit sous protection policière car il a définitivement choisi de ne pas se faire réduire au silence par la menace. Mise en dessin par **Asaf Hanuka**, cette tranche de vie est tout simplement exemplaire. **GV**

COYOTE DOGGIRL
Par Lisa Hanawalt, Gallimard
Livre cartonné, 160 pages couleurs et N&B, disponible

LES CLASSIQUES DE PATRIQUE
Par Delphine Panique, Gallimard
Livre cartonné, 112 pages couleurs, 20 €, le 6 mars

JE SUIS TOUJOURS VIVANT
Par Saviano & Hanuka, Gallimard & Steinkis
Livre cartonné, 128 pages couleurs 18 €, disponible

Actus

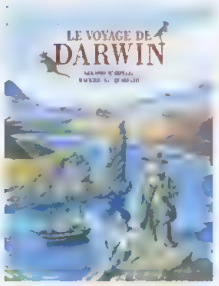
Carnet de route cosmique

À une époque où l'exploration spatiale annonce qu'il y a de l'eau sur Mars, le grand visionnaire qu'était **Mœbius** avait déjà tout dit quant à la vie sur la planète rouge. Afin de rafraîchir la mémoire des personnes intéressées par le sujet, Mœbius Productions rééd te une édition augmentée de vingt pages de ***La Faune de Mars***, un bestiaire hallucinant qui regroupe une centaine de dessins représentants les créatures susceptibles de peupler l'endroit. Afin d'enfoncer le clou, une série de neuf tirages Art Print 24 x 30 cm colorisés par Mœbius a été extraite du livre et est disponible à l'unité au prix de 49 €, et 441 € pour la série complète. À ce prix-là, c'est cadeau, car les murs du salon ne seront plus jamais comme avant. ■ **GV**

LA FAUNE DE MARS
Par Mœbius, Mœbius Productions
Livre cartonné broché, 200 pages couleurs, 30 €, disponible

BESTIAIRE DE LA FAUNE DE MARS
Sur papier d'art avec sa marie-louise, prêt à encadrer, présenté dans un étu , 24 x 30 cm

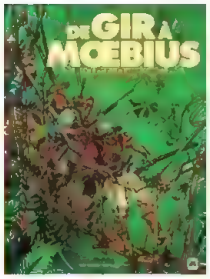
Le tour du globe en 64 pages

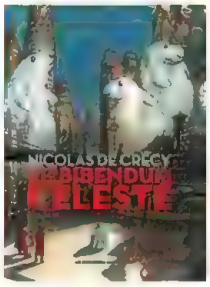


Cette BD d'aventures attractive est basée sur la vie de deux personnes réelles : l'explorateur et naturaliste Charles Darwin et son assistant Syms Covington. L'histoire racontée par l'écrivain à succès **Giacomo Scarpelli** débute en 1831, au moment de la rencontre entre les deux. Covington a alors quinze ans et vient tout juste d'être engagé à bord du *Beagle*, le navire sur lequel Darwin compte bien faire le tour du monde. C'est le début d'un drôle de chassé-croisé entre la rigueur scientifique du chercheur et la curiosité sans frontières du jeune garçon. Au fil des escales sur des terres inconnues aux paysages magistralement mis en scène par **Maurizio A.C. Quarello**, c'est le début d'une aventure captivante où la science a bien souvent des allures de jeu de pistes. ■ **GV**

LE VOYAGE DE DARWIN
Par Scarpelli & Quarello, Sarbacane
Livre cartonné, 64 pages couleurs, 15,90 €, le 6 mars

Morceaux choisis





Les **Humanoïdes associés** annoncent du lourd avec un programme de réédi tions de l'œuvre de **Jean Giraud** sous le nom de ***De Gir à Mœbius***. Pour ce premier tome, il s'agit ni plus ni moins que d'une histoire appe ée *Le Lac des émeraudes* et qu avait disparu de la surface du globe depuis 1981. Le tout est accompagné d'un texte critique de Claude Ecken, *Le Garage hermétique de Gir*.

Autre grande figure qui a contribué au mythe de la maison d'édition, **Alejandro Jodorowsky** est, quant à lui, rendu au troisième volume de l'intégra e qui lui est réservée dans le cadre de son 90e anniversaire au service de la BD. L'engin s'appelle ***Alejandro Jodorowsky, 90e anniversaire, volume 3*** et son contenu réunit *Les Jumeaux magiques* et *Le Lama blanc* pour la première fois de leur histoire. On y ajoute des suppléments graphiques, des critiques et une finition soignée Que demande le peuple ?

Autre intégrale de choix, celle consacrée à **Nicolas de Crécy**. ***Le Bibendum céleste*** raconte les tribulations de Diego, un phoque ambitieux qui vient d'apprendre qu'il avait été désigné pour devenir le candidat unique du prix Nobel de l'amour. Autant l'entreprise semble un vaste programme, autant cette histoire montre ô combien Nicolas de Crécy était taillé pour le succès dès le départ. ■ **GV**

DE GIR À MŒBIUS – LE LAC DES ÉMERAUDES
Par Gir/Mœbius, Les Humanoïdes associés
Livre cartonné, 136 pages couleurs, 24,95 €, en mars

ALEJANDRO JODOROWSKY, *90E ANNIVERSAIRE VOL. 3*
Par Jodorowsky & Bess, Les Humanoïdes associés
Livre cartonné, 344 pages couleurs, 35 €, en mars

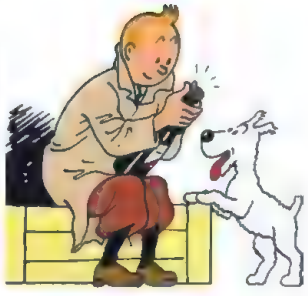
LE BIBENDUM CÉLESTE INTÉGRALE
Par Nicolas de Crécy, Les Humanoïdes associés
Livre cartonné 200 pages couleurs, 29,99 € en mars

Saga magistrale

Émule d'Eddy Paape et de Claude Renard, l'Allemand **Andreas** débute sa carrière au journal *Tintin* sous des auspices qui ne pouvaient qu'être bienveillants pour lui. Grand maître de la BD aussi fantastique qu'ésotérique, son chef-d'œuvre sera la saga ***Capricorne***, à laquelle il aura consacré trente ans de sa vie avant de la conclure en 2017 dans un final éblouissant. Afin de rendre hommage au travail de Romain du dessinateur, les éditions du Lombard ont décidé de rééd ter les vingt tomes de la série sous la forme d'une intégrale grand luxe en quatre volumes articulés autour des différents mouvements de cette aventure-fleuve se déroulant dans le New York des années 30. Dans ce superbe premier volume qui regroupe les cinq premiers épisodes, on craque littéralement sur le choix du noir et blanc qui met vraiment en lumière tout le talent d'Andreas. ■ **GV**

CAPRICORNE INTÉGRALE 1
Par Andreas, Le Lombard
Livre cartonné 264 pages N&B, 29 €, le 25 janvier

Plus fort que Faust



Éternel jeune homme, **Tintin** ne fait pas du tout ses quatre-vingt-dix ans passés au service du 9e art. Personnage de papier beaucoup plus célèbre que John Lennon, le petit reporter belge va se voir consacrer une belle collection d'expositions-hommages de Barcelone à Séoul en passant par le château de Malbrouck pour ce qui est de la partie française. Vendues à plus de 250 millions d'exemplaires, traduites dans tellement de langues qu'on s'y perd un peu en découvrant que le capitaine Haddock s'appelle Smwtyn en gallois et le professeur Tournesol Kelenner Klaskato en breton, les aventures de Tintin risquent fort d'être encore d'actualité d'ici un siècle ou deux. Moulinsart publie une version numérique recolorisée de *Tintin au Congo*, sujet à controverse depuis pas mal de temps déjà. Pour rappel, la monographie *Les Tribulations de Tintin au Congo* rédigée par Philippe Goddin sera l'outil indispensable pour tout comprendre sur le sujet. Côté radio, France Culture et la Comédie-Française collaborent avec Moulinsart SA pour une nouvelle adaptation radio du *Temple du soleil* prévue pour être diffusée le 22 avril prochain. En juillet 2019, les téléspectateurs ayant suivi la série documentaire *Les Mystères de Tintin* pourront retrouver l'intégralité des épisodes en diffusion non linéaire via l'application Les Aventures de Tintin (App Store) et, plus tard, fin 2019, via Google Play. **GV**

TINTIN I LA LLUNA, *50E ANNIVERSAIRE DES PREMIERS PAS SUR LA LUNE*
Du 14 décembre 2018 au 30 juin 2019
Expos tion à Barcelone

HERGÉ, *EXPOSITION CORÉE*
Du 21 décembre 2018 au 1er avril 2019
Expos tion à Barcelone

HERGÉ, UNE VIE UNE ŒUVRE, *EXPOSITION FRANCE*
Du 30 mars au 30 novembre
Château de Malbrouck

TINTIN, *À L'UNIVERSITÉ*
Mars 2019
Louvain-La-Neuve

LES CIGARES DU PHARAON
À réécouter sur **www.franceculture.fr** du 10 janvier au 10 mars

LE LOTUS BLEU
À réécouter sur **www.franceculture.fr** du 10 décembre 2018 au 10 décembre 2019

LES 7 BOULES DE CRISTAL
À réécouter sur **www.franceculture.fr** du 10 janvier au 10 mars

LE TEMPLE DU SOLEIL
Sur **www.franceculture.fr**
Nouveauté en radio puis podcast à partir d'avril 2019, précédé par *Les 7 Boules de cristal*. Une cinquième aventure est prévue à l'horizon 2020

Parutions en veux-tu en voilà

Avec ***L'Anxiété, quelle chose étrange***, le chiropraticien **Steve Haines** et l'illustratrice **Sophie Standing** surfent avec humour et légèreté sur le mal du siècle. Comme pour le premier tome consacré à la douleur, le dessin sert à faire passer le message quant à cette émotion franchement dispensable. Chose intéressante à apprendre, seuls les psychopathes ne la ressentent pas. On attend le tome 3 sur le trauma avec impatience.

Après le carton du *crowdfunding* lancé par l'éditeur Çà et Là pour une version *ultimate* de *Mon ami Dahmer*, le natif de l'Ohio naguère plongé dans la marmite du punk rock profite de sa lancée pour sortir ***True Stories***, un recueil de deux cents *strips* réalisés entre 1990 et 2014. À travers ce livre, les lecteurs verront l'évolution du style, une Amérique vraiment barrée à l'Ouest, et l'émergence d'un auteur incroyable. À se procurer d'urgence dès la sortie. **GV**

L'ANXIÉTÉ, QUELLE CHOSE ÉTRANGE
Par Haines & Standing, Çà et Là
Livre broché 32 pages couleurs, 12 €, en mars

TRUE STORIES
Par Derf Backderf, Çà et Là
Livre broché, 200 pages couleurs et N&B, 20 €, disponible

Clothes for heroes

Pendant des années, le monde de la BD a vécu sous le joug des t-shirts rigolos au point que ça en devenait ringard dans les soirées officielles. Heureusement, cette époque est désormais révolue grâce à **bd-shirt.art**, un site Internet où seuls les visuels chocs des grands du 9e art auront voix au chapitre. Ainsi, pour le lancement, le catalogue propose du lourd avec trois des plus grands graphistes du monde de la BD : **Bilal**, **Druillet** et **Liberatore**. Basée à Bordeaux, la société VDL Design, qui est à la base du projet, se veut le fer de lance d'une nouvelle façon de populariser des artistes dont le graphisme peut changer le destin de la personne qui le portera. Réalisés en sérigraphie de grande qualité, ces t-shirts sont faits pour durer sur le champ de bataille qu'est la vie de tous les jours. **GV**

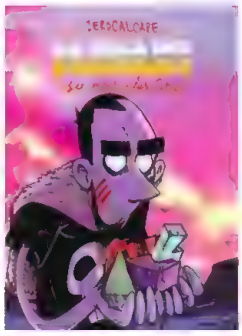
BD-SHIRT ART
Boutique Internet sur www.bd-shirt.art
Compter 24,90 € pour un t-shirt réalisé en sérigraphie sur des supports coton de qualité. Port compris entre 3,19 et 5,59 €

Une collection qui prend du poids avec l'âge

Vingt volumes et presque trente kilos plus tard, cette superbe collection proposée par Dargaud est certainement le plus bel hommage rendu à la qualité constante du travail de **Charles Schultz**. En cinquante ans de ***Peanuts***, l'homme a toujours su faire évoluer sa galerie de personnages tout en restant le plus intemporel possible. On peut toujours essayer de trouver des moments faibles, on n'y arrive jamais. Dans ce volume, le lecteur retrouvera l'intégralité des *strips* publiés de 1989 à 1990 dans un format à l'italienne qui respecte l'édition originale. Série faite pour traverser le temps, elle nécessite cependant quelques petites précautions. Ainsi, passé le tome 10, il faudra songer à investir ailleurs que chez un fabricant suédois d'étagères en sapin. ■ **GV**

SNOOPY ET LES PEANUTS INTÉGRALE T.20
Par Charles Schultz, Dargaud
Livre cartonné, 344 pages N&B, 32 €, le 8 mars

Carambouckis, éditeur social et concerné



Dans le premier tome de cette histoire, **Zerocalcare** racontait l'angoisse d'une jeunesse italienne laissée pour compte dans une société qui ne lui offrait ni travail ni avenir. Six mois après la fin de l'histoire, les amis se retrouvent. Rien n'a changé, sauf pour Sanglier, qui est devenu papa. Malgré la morosité ambiante, Zerocalcare et sa bande de potes ne désespèrent pas de s'en sortir. Cette deuxième partie d'***Au-delà des décombres*** montre que la solidarité est certainement la clé du rébus social auquel le groupe est confronté.

Full Stop, le génocide des Tutsi du Rwanda est une BD-reportage réalisée par le journaliste **Frédéric Debomy** et le dessinateur **Emmanuel Prost**. Dans cette enquête très approfondie, les auteurs essaient de démêler le vrai du faux tout en remettant les choses dans leur contexte. Au final, une histoire dure qui appelle un chat un chat tout en évitant le sensationnalisme. ■ **GV**

AU-DELÀ DES DÉCOMBRES T.2
Par Zerocalcare, Cambourakis
Livre broché, 196 pages N&B, 22 €, le 6 mars

FULL STOP, LE GÉNOCIDE DES TUTSI DU RWANDA
Par Debomy & Prost, Cambourakis
Livre broché, 80 pages couleurs, 18 €, le 6 mars

Feu d'artifice Casterman

Pour le trimestre qui s'annonce, les éditions **Casterman** ont ouvert les trois rangs de sabords en direction des librairies de bon goût. Nous en avons sélectionné l'échantillon le plus représentatif possible. Pour débuter, le trio **Jacques Martin**, **Jean Pleyers** et **Néjib** a concocté ***Le Procès de Gilles de Rais***, où ils envoient Jhen à la rescousse du personnage. C'est d'autant plus osé que même le diable refuse de venir au secours du dépravé. Seule solution, retrouver une statuette de la Vierge qui pleure pour sauver l'accusé.

Avec ses cinquante livres pour adultes ou enfants publiés dans une vingtaine de langues, autant dire tout de suite que ce que pointe du doigt **Dorothée de Monfreid** dans la moindre de ses histoires se doit de ne pas être pris à la légère. Ainsi, dans ***Ada & Rosie***, l'auteure met en avant le mauvais esprit qui règne dans cette famille moderne peut-être un peu trop à la page. C'est drôle, impertinent et très intelligemment amené. On a craqué !

Lucien et les mystérieux phénomènes est la nouvelle collaboration réussie entre **Delphine Le Lay** et **Alexis Horellou**. Toujours axée sur un thème raisonnable, cette histoire de fantôme breton qui n'en est pas un sera l'occasion rêvée de réfléchir à un monde sans déchets. Pour ce qui est des rapports humains, ça, c'est une autre paire de manches.

L'idée de mettre le médecin et romancier **Martin Winckler** et la dessinatrice **Aude Mermilliod** dans la même pièce ne pouvait que déboucher sur du bon boulot. Le résultat est ***Il fallait que je vous le dise***, une BD imparable sur le thème de l'IVG, où les deux auteurs n'ont pas fait le déplacement pour rien. ■ **GV**

JHEN, LE PROCÈS DE GILLES DE RAIS
Par Martin, Néjib & Pleyers, Casterman
Livre cartonné, 48 pages couleurs, 11,95 €, le 6 mars

ADA & ROSIE, MAUVAIS ESPRIT DE FAMILLE
Par Dorothée de Monfreid, Casterman
Livre cartonné, 88 pages couleurs, 18 €, le 13 mars

LUCIEN ET LES MYSTÉRIEUX PHENOMÈNES
Par Le Lay & Horellou, Casterman
Livre cartonné, 96 pages couleurs, 16 €, disponible

IL FALLAIT QUE JE VOUS LE DISE
Par Winckler & Mermilliod, Casterman
Livre cartonné, 160 pages couleurs, 22 €, disponible

Au commencement du monde étaient Robial et Cestac

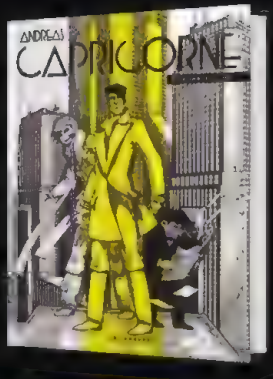
Dans la stricte continuité de ses expositions de bon goût, la **Cité internationale de la BD et de l'image** d'Angoulême continue à frapper juste en consacrant une exposition méritée à la maison d'édition **Futuropolis**, fondée par les très éclairés **Étienne Robial** et **Florence Cestac**, un couple responsable de la publication de quelque mille cinq cents ouvrages à une époque où le ministre de la Culture Jacques Duhamel avait appris son art au ministère de l'Agriculture. Parmi les points forts de l'exposition, l'amateur pourra admirer plusieurs centaines de documents originaux présentés de manière essentiellement chronologique ainsi que de nombreux témoignages, comme celui, très attendu, de Florence Cestac. Rien que pour cette expo, il risque d'être difficile de trouver une excuse pour ne pas se rendre au festival qui arrive. ■ **GV**

FUTUROPOLIS 1972-1994 :
AUX AVANT-GARDES DE LA BANDE DESSINÉE
Du 23 janvier au 19 mai
Cité internationale de la bande dessinée et de l'image – Musée de la bande dessinée – 121, rue de Bordeaux – 16000 Angoulême. Infos au +33 5 45 38 65 65

LA SÉRIE MAJEURE D'ANDREAS
ENFIN EN INTÉGRALE

ANDREAS

CAPRICORNE



INTÉGRALE
TOME 1
DISPONIBLE
EN LIBRAIRIE

LE LOMBARD

GELUC

L'HUMOUR **SANS LIMITES**

En décembre 2018, **Philippe Geluck** donnait son habituel rendez-vous à ses fans avec une double sortie, un best of du *Chat* et un livre de créations textes-dessins, *Geluck pète les plombs*. Son autre actualité était aussi l'annonce officielle du Musée du Chat, un ambitieux projet au cœur de Bruxelles dont l'ouverture est prévue en 2023. L'occasion d'évoquer avec cet infatigable travailleur l'amour de son métier, son regard sur l'édition et les arts, son organisation et ce qui le fait rester toujours aussi actif...

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

Dessin extrait du best of ***Le Chat pète le feu***
© Ge uck / Casterman

Philippe, un album du *Chat* par an au moment des fêtes de fin d'année, c'est un bon rythme, non ?
C'est un souhait de mon éditeur...

Pas de votre banquier ?
Aussi ! Sauf que le mien apparemment m'ennuie moins. Depuis des années, j'alterne entre un album du *Chat* et un autre livre. Certaines années, il y en a eu plus autour du *Chat*, suite à des expositions ou des événements exceptionnels comme aux Beaux-Arts ou au Musée en Herbe à Paris. Cette année, je voulais faire une pause mais, en concertation avec Casterman, nous avons opté pour la formule nouveauté + best of : *Geluck pète les plombs* + *Le Chat pète le feu*.

Parce que vous n'aviez pas assez de nouveaux dessins ?
Pas du tout ! J'en réalise toujours entre dix et quinze par semaine, tous genres confondus. Le flot ne se tarit pas.

Où paraissent-ils ?
Dans *Le Soir*, où je suis revenu après une interruption de quatre ans, *Le Parisien Week-end*, *Siné Mensuel*. Et puis il y a ceux que je fais juste pour moi.

Si nos informations sont bonnes, vous réalisiez jusqu'à dix-huit dessins par semaine pour *Le Soir*...
C'est exact ! Jusqu'à ce que je me rende compte que le rythme était infernal. J'ai alors proposé au journal de partager l'espace avec deux autres dessinateurs que j'admire, Kamagurka et Johan De Moor. Depuis quelques mois, nous nous partageons la tâche hebdomadaire : chacun deux jours. Ça me fait six dessins par semaine, ce qui est un rythme plus agréable. La rubrique se trouve en dernière page du quotidien. On l'investit comme on veut, soit avec un grand dessin, soit avec plusieurs petits.

Vous traitez l'actualité ?
Je m'en suis détaché depuis longtemps et je m'en félicite. L'actualité va trop vite et, un événement balayant l'autre, le lecteur perd très vite les références d'un dessin traitant d'une actu du quotidien. Récemment, de jeunes

Deux dessins extraits du best of ***Le Chat pète le feu***
© Geuck / Casterman

POURQUOI QUAND ON PARLE DES 3/4 D'UN CAMEMBERT, C'EST AU PLURIEL ?
ET QUAND IL S'AGIT D'UN CAMEMBERT ET DEMI, ON UTILISE LE SINGULIER
ALORS QU'IL Y EN A DEUX FOIS PLUS ?

LE CHAT PÈTE LE FEU –BEST OF T.6
PAR **PHILIPPE GELUCK**
Éditions CASTERMAN,
Livre cartonné, 50 pages couleurs,
disponible

lecteurs sont venus me parler de dessins parus en 1986 dans mon premier album. Si, à l'époque, j'avais fait des dessins sur la démission de Michel Rocard ou l'arrestation des faux époux Turenge, je ne suis pas certain qu'ils auraient pu comprendre le gag. Tandis que là, ils se marraient vraiment parce que mon propos était intemporel.

En même temps, ce sont de « vrais » enfants ou des enfants diligentés par votre éditeur ?
Le rire ne peut être soudoyé…

Que contient votre best of ?
Le meilleur des dessins déjà publiés dans mes précédents albums, en évitant ceux qui ont déjà été repris dans les précédents best of. J'en extrais ceux dont j'estime qu'ils valent la peine. Hier, j'ai croisé la route d'un journaliste qui ne se souvenait d'aucun de ceux que je propose dans ce dernier best of.

Ce n'est pas un journaliste atteint d'Alzheimer ? *(Rires.)*
Pas du tout ! *(Rires.)* Il y en a tellement qu'on ne peut pas les garder tous en tête, excepté les majeurs, encore que ce ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Ce qui me fait dire qu'on peut lire plusieurs fois mes albums, et ce qui en réduit quelque part l'impact du prix de vente.

Il faudrait en fait que les gens vous préviennent de chaque nouvelle lecture pour leur facturer un supplément !
Bonne idée ! Sachant que je suis prêt à leur accorder un taux dégressif…

N'est-ce pas un peu présomptueux, voire prétentieux justement, de désigner vous-même ce qui est le meilleur de vous ?
Je ne laisse ce choix à personne d'autre. Tant que je suis vivant, autant que je serve à quelque chose. J'aime l'idée de ces best of car je sais que les gens n'achètent pas tous les albums. À ce propos, comment voulez-vous que je survive si tous ne les achètent pas tous ?

Vous avez les noms ?
Pas encore ! Cela dit, pour certains chanteurs, j'achète des best of car je sais que je vais pouvoir écouter la substantifique moelle de leur œuvre. Je n'ai par exemple pas l'intégrale de Bob Dylan ou Leonard Cohen, mais plusieurs albums et quelques best of.

Pour en revenir au vôtre, pourquoi ne pas avoir sorti un livre d'inédits puisque vous avez la matière…
Tout simplement parce que je proposais déjà un livre de créations textes-dessins, *Geluck pète les plombs*. Pour ne rien vous cacher, je ne devais sortir que celui-ci, mais voyant le désarroi de mon éditeur, j'ai proposé l'idée d'un best of. Pour eux, la fin de l'année est un rendez-vous commercial important et la bonne santé économique d'une maison d'édition lui permet, entre autres, de publier de jeunes auteurs. Cela fait partie de mon devoir d'ancien. Avec Casterman, on est liés à vie…

Comment expliquez-vous que votre succès ne faiblisse pas ?
J'ose espérer que la qualité est toujours là. J'entends même dire que c'est de mieux en mieux…

Hommage à Roy Lichtenstein (2017)
© Philippe Geluck

Ce n'est pas le même journaliste qui vous l'a dit ?
(Rires.) Non, ce sont de « vrais » lecteurs. La plupart ayant relu les précédents albums.

Votre présence dans les médias contribue-t-elle à ce succès ?
Bien sûr. Mais si la qualité des albums venait à baisser, les ventes s'en ressentiraient, que l'auteur soit présent dans les médias ou non. Cela dit, je suis beaucoup moins présent à la télé, excepté en période de promo. En fait, je ne suis plus du tout à la télé. Je participe ponctuellement aux *Grosses Têtes*...

Vous êtes un personnage public à fort capital sympathie...
C'est vrai, même si ce n'est pas ma gueule qui est placardée sur les albums du *Chat*. Si en BD, les grandes séries sont en fléchissement, celle du *Chat* continue à grimper. Les derniers albums se sont vendus autour de 250 000 exemplaires, dont 30 % en Belgique.

À combien estimez-vous vos inédits pour des albums à venir ?
En faisant une sélection rigoureuse, je dirais qu'il y a l'équivalent de deux ou trois albums entiers dans mes archives... Et comme je ne vais pas arrêter de dessiner, à la fin de l'année, il y a en aura potentiellement quatre. Il va falloir que je fasse un nouveau tri.

J'ai **huit personnes autour de moi**, et croyez-moi, personne ne chôme.

Comment vous organisez-vous pour que le prochain album ne contienne que des inédits ?
Nous avons confectionné une base de données informatique où chaque dessin publié depuis trente-cinq ans est repris sur une fiche portant un numéro où il est précisé son format, sa ou ses publications, s'il est traduit ou non, etc.

Vous imaginiez en début de carrière devoir faire ce genre de choses, même si vous êtes entouré de nombreux collaborateurs depuis quelques années, qui vous aident dans cette tâche ?
Pas du tout ! Je me suis d'abord fait aider par une personne (David Gilet) pour la partie administrative et le classement des dessins, puis d'une autre pour l'assister lui et ainsi de suite. Aujourd'hui, j'ai huit personnes autour de moi, dont deux non permanents, et croyez-moi, personne ne chôme. Si je travaille autant, c'est aussi pour leur donner du travail !

Vous êtes digne d'un mangaka...
Sauf qu'eux, ils ont des assistants qui dessinent pour eux. Avec moi, ce n'est pas le cas. Je fais tout : dessins et toiles.

Qui sont les deux non permanents ?
Serge Dehaes, mon coloriste, et Pauline, ma graphiste. S'ajoutent ceux qui m'aident sur les montages de mes expositions. Idem pour le fondeur qui réalise mes sculptures en bronze. Je suis une petite entreprise à moi tout seul.

Vous arrivez à travailler facilement avec tout ce monde autour de vous ? En général, le dessin est un travail solitaire...
C'est une question d'organisation, même si cela peut s'avérer envahissant parfois. Cela ne me déplaît pas d'être à l'écoute de la ruche qui m'entoure.

Et pour travailler, comment faites-vous ?
Je suis à 9 heures sur ma table à dessin et je la quitte à 19 heures. En fonction des projets en cours, je passe sans problème d'un sujet à l'autre. Être dans un processus bref, le *strip* ou le gag, rend cette gymnastique possible. Je sais vite me reconcentrer. Par contre, quand j'écris un texte, je m'isole car j'ai besoin de calme.

Je ne me tords pas de rire du matin au soir sur ma table à dessin.

Vous avez aussi la chance de pouvoir imaginer un gag pas forcément toujours lié à une publication...
Cela doit rester un plaisir absolu, qu'il y ait une *deadline* ou non. Mes échéances sont souvent personnelles. Quand une idée me passe par la tête, j'essaie de la concrétiser. Il m'arrive aussi de rouvrir des carnets de notes.

Avez-vous une technique pour trouver des idées ?
La venue de Serge Dehaes *(le coloriste)*, le mercredi, me pousse très souvent à devoir faire des dessins. Alors, j'ouvre le robinet à idées et elles viennent toutes seules.

Doivent-elles obligatoirement vous faire rire ?
Je tiens à vous rassurer : je ne me tords pas de rire du matin au soir sur ma table à dessin. Mais quand j'ai fait une trouvaille qui me surprend vraiment, il peut m'arriver d'être pris d'un vrai fou rire. Je la fais voir autour de moi et la réaction est en général la même.

Quel rôle joue votre entourage ?
Il donne son avis sans complaisance. C'est ce que je demande. Quand c'est vraiment drôle, ils rient, mais ne passent pas non plus leurs journées à essuyer leurs larmes. Ils travaillent aussi sérieusement.

Ce sont souvent des premiers jets ou tournez-vous longtemps autour d'une idée ?
Pour un gag, j'arrive depuis des décennies de pratique à ne plus avoir besoin de crayonnés. Quand je me rate, c'est un peu vexant mais je recommence. Par contre, pour une sculpture, je fais beaucoup d'approches dessinées pour la simple et bonne raison que je veux la voir de tous les côtés. Quand je pense avoir trouvé la bonne attitude, je réalise un petit objet en fil de fer histoire de créer

Extrait du best of *Le Chat pète le feu*
© Geluck / Casterman

Deux dessins extraits du best of ***Le Chat pète le feu***
© Geluck / Casterman

QUAND ILS ÉTAIENT PETITS, LES FRÈRES BOGDANOV ONT UN PEU TROP JOUÉ À JE TE TIENS, TU ME TIENS PAR LA BARBICHETTE
IGOR ET GRICHKA, IL FAUT ARRÊTER, MAINTENANT !

BIO EXPRESS

Dessinateur, comédien, homme de radio et de télévision

1954 : Naissance à Bruxelles
1976 : Lance le Théâtre Hypocrite où il joue Chaval ou Copi.
1978 : Entame une collaboration avec la RTBF, chaîne publique belge. S'en suivront plus de 1 500 émissions
Mars 1983 : Crée ***Le Chat*** pour le quotidien belge *Le Soir*
1996 : Intègre les émissions de Laurent Ruquier, d'abord sur France Inter, ensuite sur Europe 1 dans *On va s'gêner !*
Septembre 1999 : Rejoint Michel Drucker dans *Vivement dimanche prochain* et Laurent Ruquier sur *On a tout essayé*
Octobre 2003 : Organise aux Beaux-Arts de Paris, puis en février 2004 à Bruxelles, une exposition monumentale rétrospective. Plus de 250 000 visiteurs s'y rendront.

Ses albums publiés chez Casterman se sont vendus à plusieurs millions d'exemplaires. Ils sont traduits en Allemagne, Italie, Espagne, États-Unis, Iran, Pays-Bas, Portugal, Suisse...

Le Chat, sculpture urbaine en bronze
© Philippe Geluck

le mouvement en volume. Je le passe à mon ferronnier qui me le reproduit en plus grand et me donne une sorte d'armature autour de laquelle je vais pouvoir disposer ma terre. Ensuite, je crée le sujet en le modelant. Une fois arrivé au résultat souhaité, je le passe à mon technicien, François Deboucq, et nous le terminons à quatre mains. C'est lui qui se charge des finitions. Pour la grande exposition de 2020 que je prépare, il y a beaucoup de créations. Ce sont des sculptures monumentales qui seront exposées dans des lieux prestigieux. Je suis encore en négociation avec de nombreuses villes. La tournée s'achèvera devant le Musée du Chat en 2023, au moment de son ouverture, si tout se passe bien.

Vous arrive-t-il de transformer des dessins existants en sculpture ?
C'est arrivé ! Mais en général, ce n'est pas le cas. Ce sont des sujets inédits...

Hommage à Pierre Soulages (2018)
© Philippe Geluck

Je pourrais faire des faux Soulages, Mondrian ou Klein **tant j'ai observé leurs techniques.** Mais ne dites surtout rien à personne...

Comment procédez-vous pour vos peintures ?
C'est souvent lié à un projet d'exposition en galerie ou en salon. J'ai, à chaque fois, envie de montrer de nouvelles choses, un peu comme un chanteur qui propose un nouveau disque. Si j'ai commencé, par le passé, par agrandir des dessins, depuis plusieurs années, mes toiles sont inédites à 100 %.

Qu'est-ce qui vous a fait franchir le cap ?
Cela fait suite à une demande de la galerie d'art moderne Van de Weghe à Bruxelles en 1991 qui exposait des artistes américains comme Lichtenstein ou Frank Stella. Comme c'était une galerie à fort volume, je me suis dit qu'en exposant uniquement des dessins, j'aurais l'air ridicule. Je suis allé acheter un rouleau de toiles de deux mètres de large et l'ai déroulé sur trois mètres. J'en ai réalisé dix au total. Pendant l'accrochage, la veille du vernissage, le galeriste avait vendu toutes les toiles à des collectionneurs. En même temps, étant débutant, les prix étaient très abordables.

Lucio Fontana vu par le Chat (2018)
© Philippe Geluck

Les plus récentes parlent de votre rapport à l'art. Pourquoi ce choix ?
S'il y avait des prémices pour l'exposition aux Beaux-Arts de Paris [2003], je dirais que mes deux premiers hommages ont été dédiés à Pollock et Matisse. C'était pour une exposition à la galerie Lansberg en 2009. À chaque fois, j'essaie de travailler comme le faisait l'artiste. C'est en découvrant ce travail à Art Paris que la conservatrice du Musée en Herbe m'a commandé une exposition où mes peintures-hommages côtoieraient un tableau de chacun des artistes. J'ai pu ainsi exposer à côté de Picasso, Boudin, Basquiat, Fontana ou Christo...

Pour certains, il vous est même arrivé de faire plusieurs hommages...
Je pense qu'aujourd'hui, je pourrais faire des faux Soulages, Mondrian ou Klein tant j'ai observé leurs techniques. Mais ne dites surtout rien à personne... Je compte sur votre discrétion !

Avez-vous des retours de peintres vivants sur ce travail qui, je dois le dire, est très réussi ?
Soulages est très client de mes « conneries ». La dernière fois que je suis allé chez lui, je lui ai offert un dessin en hommage à son travail. Quelque mois plus tard, un ami m'a dit l'avoir vu accroché dans son salon. J'ai eu, par un ami interposé, un retour « emballé » de Christo. La fille de César a été très touchée par mon hommage et les ayants droit d'Yves Klein sont enchantés par mes détournements.

Pour *Siné Mensuel*, vous travaillez différemment ?
J'essaie d'aller dans une direction que ne vont pas prendre les autres humoristes, tout en étant dans l'actu. Je n'utilise pas forcément le *Chat*.

À la mort de Siné, vous avez hésité à continuer ?
Comme tout le monde, je pense. Mais comme le journal continue et que Catherine, sa femme, continue, il était logique de rester à ses côtés.

Mondrian vu par le Chat
© Philippe Geluck

Avec **Le Chat Cartoon Museum** (ouverture en 2023), Bruxelles va devenir la troisième ville du cartoon en Europe, après Londres et Bâle, mais la première par l'ampleur de son projet. Cet écrin situé près de la place Royale mettra en valeur le dessin d'humour qui, avec la bande dessinée, est sans doute l'un des arts de l'image les plus populaires. **Philippe Geluck**, son maître d'œuvre, lève pour nous le voile sur un projet pour lequel il espère cent cinquante mille visiteurs par an...

LE CHAT CARTOON MUSEUM

© Philippe Geluck

Philippe, quand et comment naît ce projet ?

[illegible] trop, en 2008. Suite à la très grande exposition pour les vingt ans du Chat en 2003 (trois cent cinquante mille visiteurs) et celle des vingt-cinq ans, au Salon du livre de Paris, nous avons eu envie, mon équipe et moi, de nous poser et d'envisager sérieusement un lieu pérenne, proche de chez nous. Nous ne nous doutions pas que ce serait à la fois si long, si compliqué et si exaltant.

Comment ça ?

J'étais en contact depuis plusieurs années avec les responsables culturels de la ville de Bruxelles et nous avions même des vues sur le musée de la Dynastie qui se trouve au bas du Mont des Arts. Mais sans succès. Lors de l'émission de Laurent Ruquier, *On n'est pas couché*, je lui évoque des contacts avancés avec des élus dans le Sud de France. Le lendemain, un journaliste du *Soir*, Pierre Vassart, m'appelle pour relayer l'information et se propose de prendre contact avec des élus locaux, dont Rudi Vervoort (président de la Région de Bruxelles-Capitale) qui se montre immédiatement intéressé par le projet. Je l'en remercie.

Comment se font les négociations ?

Rudi Vervoort me parle de ce bâtiment idéalement situé au cœur de Bruxelles et nous pensons très rapidement à un partenariat

Dessin de l'invitation à une conférence de presse pour la présentation du musée
© Philippe Geluck

© Philippe Geluck

public-privé. La ville se propose d'investir 9 millions d'euros pour la destruction et la construction d'un nouveau bâtiment et moi, j'amène 4,5 millions d'euros de fonds privés. S'ajoute un don important d'œuvres originales (dessins, planches, peintures, objets, sculptures, etc.) issues de ma création.

Qu'allez-vous montrer dans ce musée ?
En premier, je retracerai, lors d'accrochages en perpétuel renouvellement, quatre décennies de la vie du Chat sous toutes ses formes : dessins, croquis, planches, tableaux, écrans, sculptures et objets ; mais aussi mes témoignages d'admiration picturaux envers mes prestigieux confrères, Rubens, Picasso, Cesar ou Soulages. Ensuite, le musée célébrera les grands maîtres et les jeunes talents du dessin humoristique : Sempé, Chaval, Siné, Steinberg, Gary Larson pour les internationaux, mais aussi Kroll, De Moor, Herr Seele ou Hamagurka pour les Belges, à travers des expositions hommages de six mois chacune. Enfin, nous proposerons aux visiteurs amoureux des chats des expositions temporaires consacrées à cet animal qui fascine les hommes, depuis l'Égypte ancienne jusqu'à aujourd'hui (Bastet, déesse de la joie, du foyer et de la maternité ; le chat dans la peinture, compagnon des écrivains, star de la publicité…). Ce musée sera le lieu idéal pour partager avec mes concitoyens tous les bonheurs artistiques que j'ai rencontrés dans ma vie.

Nous vous imaginons heureux à l'idée de pouvoir bénéficier d'un tel écrin pour montrer votre travail…
Bien entendu ! Bruxelles est la ville où je suis né et où j'ai grandi.

EN SAVOIR PLUS

LE CHAT CARTOON MUSEUM
Ouverture en 2023
6, rue Royale à Bruxelles, entrée par la cour des Lions, à deux pas du palais Royal et du parc Royal de Bruxelles, du musée des Beaux-Arts et du Bozart.

TRÈS TENTANTE !
L'IDÉE DE REMPLACER LES LIONS PAR DES CHATS AURAIT CEPENDANT DE FORTES CHANCES D'ÊTRE RECALÉE, MAIS ELLE NOUS AURA BIEN FAIT RIRE…
© Philippe Geluck

Beaucoup se sont étonnés de vous y voir, vous qui ne pratiquez pas un humour au vitriol.
Ce fut le cas au début ! Cette remarque venait souvent de personnes qui ne connaissaient de moi que *Le Chat* ou mes prestations chez Drucker. Siné leur a demandé d'attendre avant de me juger. Comme je leur ai sorti des dessins plus violents qu'ils auraient pu l'imaginer, j'ai été adopté par la bande. Delfeil de Ton et Willem m'ont félicité pour mes dessins. Siné m'avait envoyé en 1988 une très belle lettre où il prétendait qu'il y avait deux personnes qui le faisaient rire à voix haute, Reiser et moi. Cela fait plaisir… Puis est arrivé Mix & Remix qui nous a scié le boudin à tous les deux.

Vous avez été censuré par lui ou d'autres ?
Il m'en a refusé pour *Siné Hebdo*. C'était au moment des primaires socialistes où on se demandait qui de Ségolène Royal ou Martine Aubry allait se porter candidate. Mon dessin représentait deux sexes féminins en gros plan et la légende : « Après *Les Monologues du vagin*, le PS invente *Les Dialogues du vagin* ». Et un des deux disait : « Tu vas voir ta gueule aux primaires », quand l'autre lui répondait : « Les primaires, je m'en bats les couilles ! » Siné m'a appelé pour me dire que le dessin les choquait un peu. C'est mon titre de gloire…

Faites-vous partie des caricaturistes qui pensent que leur rôle est d'aller toujours plus loin et que c'est à leur rédaction de mettre des limites ?
J'estime que mon travail est de flirter avec la limite, avec le risque d'aller un jour au-delà. Dans des journaux généralistes comme *Le Soir* ou *Le Parisien Week-end*, je sais que je ne vais pas pouvoir passer des dessins aussi violents que dans *Siné Mensuel*. Dans un journal satirique, on s'adresse à des lecteurs avertis, rompus aux deuxième et troisième degrés et demandeurs d'outrance. Selon le titre dans lequel

j'apparais, je me fixe mes propres limites. En même temps, avec Internet, il n'y a plus de limites de genre puisque, par définition, on ne sait pas à qui on s'adresse. Ce fut le débat au moment des caricatures du prophète.

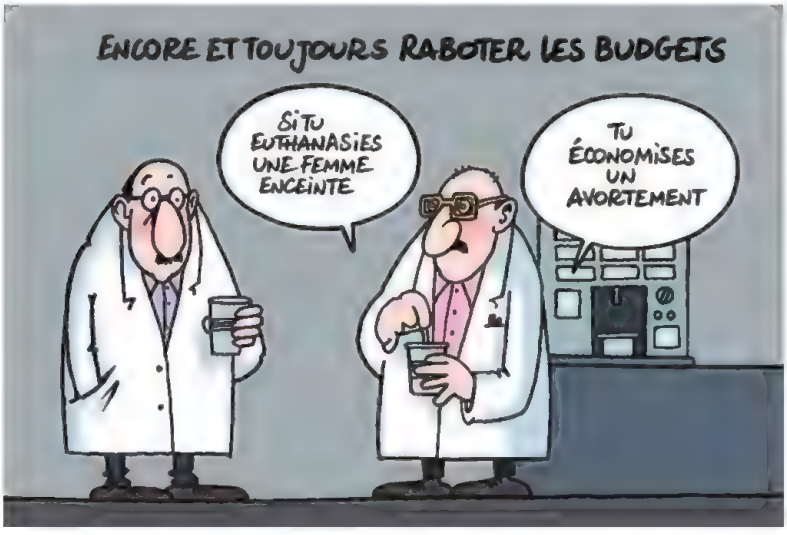
Vous participez aux réunions de rédaction ?
Je l'ai fait deux fois, un jour où il était hospitalisé et quand le journal avait besoin de renfort.

Parlons de votre autre nouveauté, *Geluck pète les plombs*.
Il fait suite à *Geluck se lâche* (2009) et *Geluck enfonce le clou* (2011).

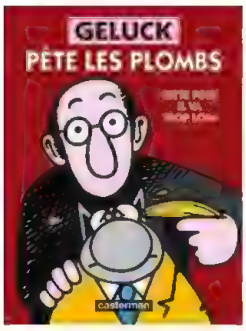
Est-il bien raisonnable de vous mettre dans des états pareils ? Le monde comme il va vous décevrait-il ?
Rassurez-vous, je vais très bien. L'état du monde m'enchante. Depuis toujours, nous pensions qu'il recelait six continents et voilà qu'un septième est apparu : le continent de plastique. Les Égyptiens ont bâti les pyramides, les Chinois, la Grande Muraille, et l'homme moderne, le Septième Continent ! Autre exemple : dans de nombreux pays religieux et ensoleillés, la loi oblige les femmes à porter la burqa ou le niqab. Résultat : zéro cancer de la peau ! Pour comprendre que le monde va bien, il suffit d'en souligner les aspects positifs.

***« Voir les choses en farce est le seul moyen de ne pas les voir en noir. Rions pour ne pas pleurer »*, écrivait Flaubert. Vous reconnaissez-vous dans cette approche ?**
C'est plus fort que moi. Depuis l'enfance et mon premier gag conscient – ma tante originaire d'Oslo bavardait en norvégien avec une amie ; en les écoutant, j'avais demandé à mes parents si, à leur avis, elles comprenaient elles-mêmes ces sons bizarres qu'elles prononçaient – jusqu'à aujourd'hui, je n'ai jamais pu me résoudre au premier degré. Humour décalé, sans doute (mais le décalage n'est-il pas le b.a.-ba de l'humour ?), corrosif à coup sûr, carrément et même voluptueusement, oserais-je dire. Très jeune, je me plongeais dans les *Hara-Kiri* de mon père quand mes copains lisaient sagement *Tintin* et *Spirou*. Je me reconnais totalement dans ce que dit Flaubert et je ris encore en pensant aux échanges hilarants entre Spendius et Mâtho dans *Salammbô* devant Carthage.

Vous pratiquez un humour volontiers décalé, souvent corrosif : peut-on vraiment rire de tout ?
Pensez-vous vraiment que mes illustres prédécesseurs – Cavanna, Choron, Siné, Reiser ou Wolinski – étaient des monstres sans cœur ? Qu'ils n'aimaient pas leurs enfants et petits-enfants de toute leur âme ? Et néanmoins, ils ont inventé cet humour « bête et méchant » qu'ils portèrent au sommet de la cruauté et du cynisme. Ces créateurs de génie étaient des hommes tendres, généreux et fraternels. Et pourtant, ils ont publié les plus grandes pages de l'humour féroce et ravageur. Ils ont éveillé mon esprit de gamin et j'espère être digne de leur héritage. Je pense être le type le moins homophobe du monde, le plus féministe qui soit et le plus épris de liberté que l'on puisse imaginer. Dans ma vie et dans mon métier, je m'attache à défendre le faible, le malmené, le moins valide… tant que je peux. C'est peut-être une des raisons qui me font penser qu'en matière d'humour, je m'autorise à ne me limiter en rien et à aborder tous les sujets, sans exception. Le mariage pour tous, le handicap, l'homosexualité, la PMA, l'intolérance… sont des thèmes fréquemment évoqués dans notre société et je les traverse joyeusement. Si je devais commencer à m'empêcher de traiter tel ou tel sujet, sous prétexte qu'il pourrait être perçu comme stigmatisant, mon champ d'action se réduirait très vite aux blagues de Toto. Car où est la limite ?



Dessin extrait de ***Geluck pète les plombs***
© Geluck / Casterman



GELUCK PÈTE LES PLOMBS
PAR **PHILIPPE GELUCK**
Éditions CASTERMAN,
Livre cartonné, 144 pages couleurs,
d spon ble

Dessins d'actualité et brèves percutantes s'intercalent entre des textes plus longs, très écrits. Comment articulez-vous ces deux (pour ne pas dire trois) types d'écriture ?
Dans tous mes livres et albums, j'ai toujours essayé de donner un rythme particulier à l'ensemble par la succession de *strips*, dessins, gravures et planches. J'aime surprendre. Le tempo de *Geluck*

Dessin extrait de ***Geluck pète les plombs***
© Geluck / Casterman

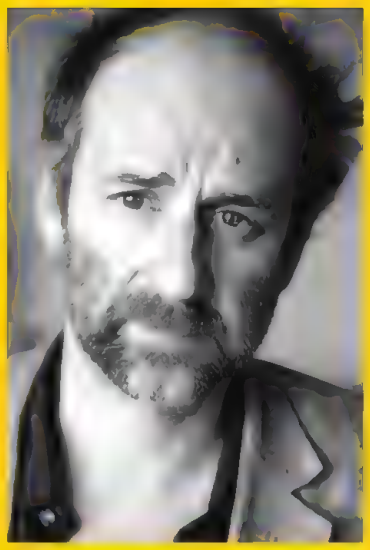
pète les plombs s'est imposé très vite. Texte long, grand dessin, texte moyen, petit dessin, etc. Lorsque j'ai commencé à me relire, j'ai eu le sentiment qu'il manquait quelque chose. C'est là que sont arrivées *Les Brèves de Kurt*, plusieurs phrases-chocs (et parfois choquantes) en rafales. Chacune d'entre elles pourrait être développée sur deux pages, mais j'aime l'extrême concision. C'est, par ailleurs, l'une des spécificités du *Chat*. Ici, c'est *Le Chat*, mais sans le Chat.

Jeux de mots, jeux de langue, antiphrases, zeugmas, anaphores… émaillent votre propos et donnent une saveur particulière à votre écriture. Quelles sont vos références en la matière ?
Vous savez, en Belgique, nous avons un amour particulier du français, sans doute parce que nous sommes une minorité (quatre millions de francophones pour six millions de Flamands). Nous sommes aussi une minorité voisine de la France et la pratique de notre langue, comme chez les Suisses romands et les Québécois, pourrait être une revendication existentielle. De grands grammairiens (Grevisse ou Hanse) sont belges et ce n'est pas un hasard. Mon goût des mots et des belles phrases doit me venir de Renard, Ailais, Dac ou Desproges, mais aussi de poètes comme Prévert, Norge, Michaux ou Brassens. Mes écrivains de référence sont Cavanna et Dard.

Lorsqu'on m'attend affreux, je me fais tendre et quand on m'espère bienveillant, je peux être cinglant.

À côté de textes percutants, à l'humour parfois très noir, vous entrouvrez aussi la porte de votre jardin secret, avec des textes plus introspectifs, plus personnels, qui interrogent votre rapport au temps et à la mémoire. Une manière de se dévoiler et de déposer (très momentanément) les armes ?
Déposer les armes, jamais ! L'ennemi morose est omniprésent. Je suis persuadé que tout est dans tout. Entre les lignes des pensées du Chat ou celles de mes chroniques du dimanche chez Drucker, il y a toujours eu beaucoup d'insolence. Dans mes textes acides et dérangeants, il y a aussi de la tendresse, pour qui lit comme je l'espère. Alors, une fois c'est tel aspect qui émerge, une fois c'est l'autre qui affleure. Et je reviens une fois encore au rythme et à la surprise. Lorsqu'on m'attend affreux, je me fais tendre et quand on m'espère bienveillant, je peux être cinglant. L'alternance du chaud et du froid fait un bien fou (et ce ne sont pas les adeptes du sauna qui me contrediront).

Et le Chat, au fait, que pense-t-il de tout ça ?
Le Chat n'a rien à dire, c'est moi le patron. De toute façon, ce qu'il pourrait penser de ces élucubrations, c'est moi qui l'écrirais dans ses bulles. Ce type n'a aucune personnalité, au fond. Je ne sais pas pourquoi je me le trimballe depuis trente-cinq ans.



BLUTCH
photographié par Cécile Gabriel
© Cécile Gabriel

2019, c'est l'année **Blutch**. Cinq expositions thématiques en même temps à Strasbourg dans divers endroits de la ville, un *artbook* de toute beauté à paraître chez Dargaud, un album de *Tif et Tondu* prévu pour la rentrée de septembre... et une année charnière dans la carrière de cet amoureux des bandes dessinées qui nous avoue espérer ensuite tourner la page des hommages pour se consacrer à des œuvres originales. Entre flux et reflux, toujours en équilibre, toujours empli de doutes, Blutch ne cesse de nous et de se surprendre tout en constituant une œuvre d'une grâce et d'une cohérence rares.

Un entretien réalisé par **Frédéric Bosser** et **Ronan Lancelot**

BLUTCH

L'ÉQUILIBRE DE LA **BEAUTÉ**

© BLitch

MONOGRAPHIE

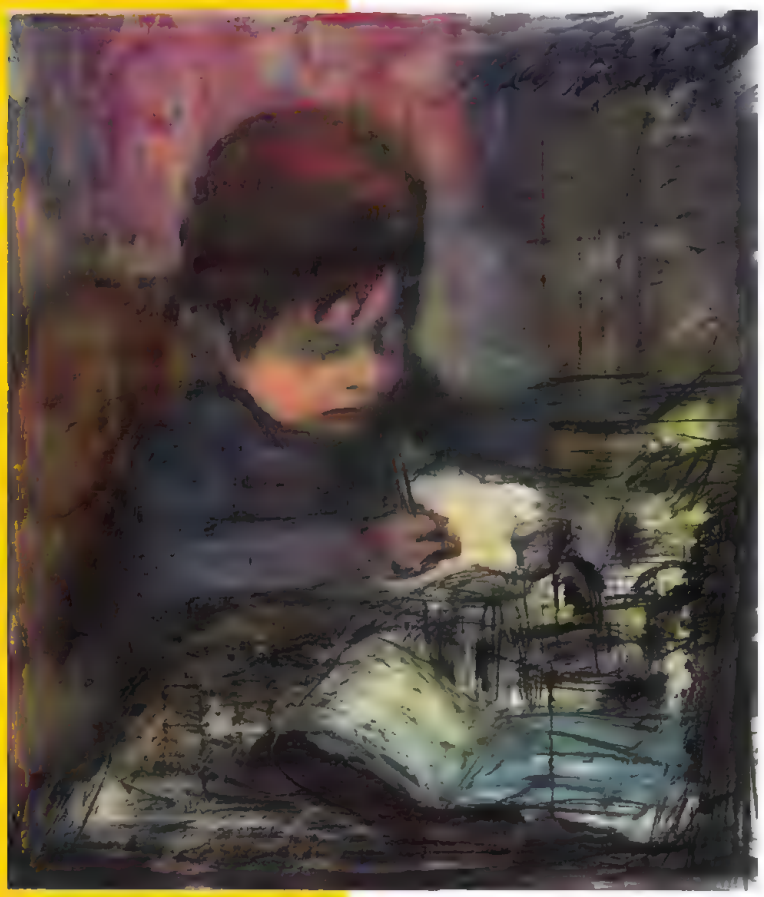
UN AUTRE PAYSAGE

PAR **BLUTCH**

Éditions DARGAUD,
Livre cartonné, 240 pages couleurs,
le 8 mars

Quels sont vos premiers souvenirs de dessinateur ?
Au tout début des années 1970, mon père, en dehors de son travail régulier, traçait des plans le soir et le week-end pour le compte d'une agence d'architectes, certainement pour arrondir ses fins de mois. Je le voyais dessiner des maisons et crois me souvenir qu'il faisait également des petits dessins pour moi. C'est ainsi que je me suis mis à gribouiller, sur les placards, à côté de lui, au pied de sa table de travail. Mes parents m'ont laissé impunément maculer leurs portes de placards et leurs murs (tout ça se passait à la cave), le temps suffisant pour que mon œuvre finisse par avoir des airs de fresque. Un vrai petit Lascaux, des graffitis partout. Ces dessins-là, ceux de la prime enfance, remontent à bien avant mes premières lectures de bande dessinée, je dessinais sans culture visuelle ni graphique. Comme tous les petits enfants, en somme : par instinct primitif.

Dessin libre (2004)
© Blutch / Dargaud



Comment les bandes dessinées arrivent-elles chez vous ?
Tout simplement par le marchand de journaux, il s'agit donc de périodiques : *Pif* et *Picsou Magazine*, *Pifou Poche*, *Mickey Parade*, *Popeye*, *Mon Journal*, *Tartine*... Ensuite, on rapporte des albums du supermarché Mammouth. Nous n'allions dans les librairies qu'occasionnellement ou même accidentellement. Il n'y avait pas véritablement de rayonnages de livres à la maison. Au bout d'un moment, l'auteur français le plus représenté chez nous était Goscinny via ses scénarios pour *Astérix*, *Lucky Luke*, *Iznogoud*. On trouvait surtout des BD en entrant chez nous. Je n'étais pas un lecteur régulier, loin de là, de *Spirou*, *Tintin* ou *Pilote*. Adolescent, j'étais abonné à *Métal hurlant* et achetais *Fluide glacial* en kiosque.

Vers quoi tendez-vous à l'adolescence ?
Vers une bande dessinée plus littéraire, pourrait-on dire. Les romans graphiques parus dans *(À suivre)*, tels ceux de Tardi, Forest, Muñoz, ont été déterminants dans l'évolution du jeune lecteur que j'étais... Je délaisse *Picsou* et *Les Tuniques bleues* pour me tourner vers *Corto Maltese*. Dans ce registre plus adulte, les premiers à m'avoir tapé dans l'œil sont les bouquins de Bilal et Christin, *Les Phalanges de l'ordre noir* et *Partie de chasse*. Il y avait aussi les albums noirs de Lauzier... et n'oublions pas Gotlib, et dans son sillage, le merveilleux Alexis, qui m'a profondément marqué. Et bien sûr, les *Jack Palmer* de chez Dargaud, *Le Chanteur de Mexico*, *Le Prince de la BD*... La grande, l'immense influence de l'époque, qui dure toujours au moment où nous parlons, c'est évidemment Goossens, l'auteur de BD le plus accompli... Enfin ! Il y en a tellement qui m'ont plu...

BLUTCH !
Ouais ouais quoi ?
?
On s'connaît ?
Qui êtes-vous ?
Ben... Blutch !
Mais mais... vous n'êtes pas Blutch ?!!
C'te blague ! Bien sûr que si !
Mais non voyons ! Blutch, c'est un petit avec de grosses joues...
Des bajoues.
Et ça, c'est quoi ?
C'est pas des bajoues putêtre ?

Le Blanc-bec, extrait d'une histoire courte parue dans le journal *Spirou* (2002)
© Blutch / Dupuis

En 1988, vous publiez vos premières planches dans *Fluide glacial*...
J'ai gagné un concours organisé par le magazine en 1987. Le premier prix, c'était 5 000 francs (762 €), une fortune pour l'étudiant aux Arts déco de Strasbourg que j'étais, avec bien sûr la publication de l'histoire primée. Une occasion unique d'être publié dans un journal que je connaissais bien. Après ce début triomphal, j'ai passé deux ans au purgatoire pendant lesquels j'essuyais les refus. Une histoire prise pour trois refusées. Marcel Gotlib n'imposait rien à ses auteurs sur le fond de ce qu'ils avaient à raconter, mais d'autres m'ont tout de même conseillé qu'il serait bon de créer un personnage, dans un univers délimité, et de creuser son sillon. Bref, de toujours taper sur le même clou. Avec Jacques Diament, le rédacteur en chef, cela ne collait pas vraiment, heureusement que Jean-Christophe Delpierre est arrivé rapidement après le rachat de *Fluide* en 89. Mais c'est resté compliqué pour moi, malgré l'amitié qui nous liait, car il attendait de mes historiettes de l'humour véritable, du gag, de la dérision pure, ce que j'étais incapable de produire. Il insistait surtout pour que je mette toute tentation poétique de côté. Je n'ai pas l'esprit grégaire, me sens mal à mon aise dans les chapelles, mais la famille de *Fluide glacial* a tout de suite été la mienne, je me sentais bien au milieu de ces grognards du rire. J'aimais Thiriet, Moerell, Léandri, Hugot, Coyote et les autres... De plus, ce journal m'a donné pendant dix ans un salaire régulier et un statut, celui de journaliste. Cela m'a aidé à vivre. Aujourd'hui encore, je suis attaché à tous ces gens, les vivants et les morts, et dans le même temps, j'étais volage, je

Je n'ai pas l'esprit grégaire, me sens **mal à mon aise dans les chapelles**, mais la famille de *Fluide glacial* a tout de suite été la mienne.

regardais ailleurs. Jean-Christophe Menu est venu me chercher à l'époque de la création de *Lapin* en 91, puis dans la foulée, Jean-Louis Gauthey pour Cornélius. Enfin, Delpierre lui-même m'a encouragé à aller voir *(À suivre)*. Il avait le sentiment, partagé, que mon travail ne correspondait pas vraiment à l'esprit éditorial de *Fluide*. C'est la raison pour laquelle *Sunnymoon* puis *Le Petit Christian* ont été publiés à l'Association. J'étais très lié avec Dupuy-Berberian, et nous partagions un atelier sur les pentes de Montmartre, Philippe Dupuy et moi, des années très riches. Jean-Louis était notre voisin à deux numéros de là, rue Germain-Pilon, et justement, chez Cornélius, une collection électrisante de comics a vu le jour et je me suis lancé dans les *Mitchum*. À l'Association, les bouquins avaient un aspect rigoriste, certainement le côté suisse protestant de Menu, alors que chez Cornélius, la maquette était davantage chatoyante.

Pour en revenir à votre rapport « conflictuel » avec *Fluide*, n'est-ce pas le propos de votre album *Lune l'envers* ?
Lune l'envers est une satire, c'est vrai, mais plutôt liée au monde dans lequel je vis depuis une dizaine d'années, celui de Média Participations. Au départ, je souhaitais faire un *space opera*. J'avais relu tout Druillet et le Poïvet des *Pionniers de l'espérance* et je comptais creuser cette direction. En écrivant, au fur et à mesure, c'est devenu un récit d'anticipation. J'ai quitté Druillet pour aller vers Ballard. Même si au final le travail de Druillet reste sous-jacent. Ce que cet album dit, entre autres, c'est que le dessin de bande dessinée s'use, parce que les auteurs se recopient entre eux. On arrive à des dégénérescences. Le dessin s'ingère, se digère, c'est un dessin de répertoire, avec plusieurs grammaires reproductibles. On s'approprie les tics des autres, les raccourcis graphiques... Pour en revenir à votre question, la vie de *Fluide* se retrouve surtout dans *Blotch*.

La bande dessinée repose sur la répétition, et j'essaie de m'insérer dans un moyen d'expression **qui n'est pas fait pour moi** depuis trente ans !

Mais dans votre travail, n'y a-t-il pas une course en avant pour éviter la répétition ?
Ce n'est pas un choix conscient. Mes aspirations me poussent à ne pas piétiner. C'est dans mon tempérament. C'est d'autant plus paradoxal que la bande dessinée repose sur la répétition, et j'essaie de m'insérer dans un moyen d'expression qui n'est pas fait pour moi depuis trente ans ! Si l'on veut que cela marche, il faut répéter, ressasser, alors que je continue à considérer ma pratique de la bande dessinée comme devant être en constante révolution.

Chuis pas une machine !
Oui, bon !
Est-ce que j'm'énerve, moi ?
Merde, alors ! C'est vrai, quoi !
Ça va, j'ai dit !
Je l'sens pas, c'est tout. J'vais pas m'forcer quand même...
Nous avions mis à ta disposition notre team de scénaristes maison, tous extrêmement concernés...
et réactifs...
... et performants.
Tes tâcherons, je m'assois dessus.
Écoute... À la boîte, tout le monde tire la langue. Cet album a déjà été annoncé maintes et maintes fois.
La bande dessinée véritable, ça se fait à la main ! À l'ancienne...
Jouons cartes sur table, Lantz...
Nous avons ici également un problème qui nous concerne tous... Tu devines à quoi je fais allusion : c'est la très confortable avance que tu as touchée il y a maintenant trois ans... Trois ans !

Planche extraite de ***Lune l'envers***, édition N&B
© Blutch / Dargaud

Ex-libris pour
la librairie Brusel (2002)
© Blutch

Quand vous vous inscrivez aux Arts déco de Strasbourg, c'est dans l'idée d'être auteur de bande dessinée ?
Oui, sauf que j'y ai rencontré des gens qui ne s'en souciaient pas. Je suis fort heureusement tombé là-bas sur d'autres regards, des étudiants qui avaient d'autres références. Grâce à cet enseignement, j'ai abordé de nouvelles manières de faire, simplement... Je pense notamment à ce professeur de peinture, Roger Dale, qui m'a sorti de mes ornières, lavé et nettoyé de mes tics de copieur de bandes dessinées. J'avais un indigeste mélange de Hermann, Bilal, Tardi au bout des doigts et je m'en suis un peu lavé. Cela dit, la bande dessinée, c'est aussi l'art du dialogue. À ne pas négliger, cette attirance pour la musique des mots, le goût des formules. Le dessin n'est qu'une partie du problème. Je dessine des mots aussi. Il y a une noblesse là-dedans et je n'ai jamais eu à en rougir. Même aux Arts déco, sous le règne de Joseph Beuys.

Pensez-vous que la bande dessinée a un déficit de mémoire ? Toute votre œuvre tourne autour de cela, depuis vos premières planches dans *Fluide glacial* rendant hommage à Hergé jusqu'à votre reprise de *Tif et Tondu* en passant par *Variations* évidemment...
En bande dessinée, et dans une large mesure dans la littérature en général, la mémoire s'attache à ce qui a fonctionné, ce qui a marché en son temps. Le reste s'efface. Ce qui est réimprimé, c'est la mémoire du succès. Peut-être qu'au cinéma, où la pensée est un peu plus élaborée que dans la BD, certaines œuvres ont une seconde chance. Certains films n'ayant pas rencontré le succès à l'époque de leur sortie peuvent connaître des réhabilitations tardives. En bande dessinée, cela n'existe pas. Quand on a raté le train, c'est trop tard. Le lecteur curieux et persévérant est bon pour aller fouiner chez les libraires d'occasion et d'anciens.

Blotch dessin paru dans
(A suivre) en 1995
© Blutch / Casterman

Après *Lune l'envers*, vous enchaînez avec un *Tif et Tondu*...
Eh bien ! Pour revenir sur le sens de la formule, mon frère Robber, qui a écrit l'histoire du *Tif et Tondu*, en est pétri. C'est un plaisir constant de mettre des images sur ses mots. Je crois que la bande dessinée a trouvé avec lui un merveilleux scénariste, un dialoguiste hors pair ! Je me souviens avoir présenté les cinq premières pages de ce

Tif et Tondu en 2015 au festival BDFil à Lausanne. C'était il y a trois ans. Le scénario a été écrit en 2012. Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire de la bande dessinée ! Normalement, quand on est professionnel, ça doit prendre un an, comme pour *Variations* que j'ai fait entre-temps, et c'est terminé. Je me permets des choses inacceptables. L'éditeur me connaît bien, donc il n'avait pas inscrit ce titre au budget. Comme le livre n'était pas programmé, j'avais le temps. La troisième livraison des *Cahiers Tif et Tondu* sort en mai, puis il y aura une prépublication dans *Spirou*. L'album est programmé à la rentrée 2019. J'ai fait *Variations* en 2017 parce que *Tif et Tondu* est un travail particulièrement exigeant, qui demande une attention constante. C'est un projet qui n'accepte pas la négligence. J'avais donc besoin de lâcher la bride. *Mais où est Kiki ?* est une « variation » grandeur nature, à l'échelle d'un livre entier. Après avoir terminé ce projet, je pense que j'en aurai fini avec le travail autour de la mémoire.

Bloch, Le Roi de Paris (T.1) illustration de couverture
© Bloch / Fluide Glacial

Case extraite de ***Cahiers Tif & Tondu*** T.1
© Robber & Blutch / Dupuis

dans le premier *Cahier Tif et Tondu* paru chez Dupuis, je me dis que laisser du blanc n'est pas si mal. Et pourtant, je trouvais ces planches presque tartes, au début. Je me disais que je n'étais pas assez investi et que planait sur moi l'ombre du mercenaire de luxe que je risquais de devenir. Tout cela parce qu'il n'y a pas assez de traits… mais ça fonctionne ! J'ai beaucoup de mal à moins en faire ! Pourtant, je sais que j'aime les dessinateurs économes de leurs moyens, qui en font peu, mais il faut vraiment que je trouve cette sagesse-là. Je dois forcer ma nature. Je remplis pour me rassurer jusqu'à l'indigestion. Pour *Tif et Tondu*, je suis tout de même obligé de mettre le paquet sur les décors, c'est un livre d'une densité narrative importante, j'ai quatre bandes par page avec beaucoup de texte et énormément d'images par page, en moyenne douze à quinze, c'est mon *Blake et Mortimer* à moi. Je suis tenu de jouer le jeu parce que je tente avec mes moyens et mon tempérament de m'intégrer dans un cadre existant, avec un scénariste qui plus est, je m'astreins à une discipline, à des contraintes vraiment prenantes. Le livre va faire soixante-seize planches…

Le regrettez-vous ?
Non bien sûr, c'est une exploration passionnante et je suis curieux d'aller au bout de ce voyage… Qu'y trouverais-je ? Cela dit, mon rapport à mon travail en général s'est perverti et j'ai l'impression aujourd'hui que s'il n'y a pas d'effort, de douleur, de crise, l'entreprise n'en vaut pas la chandelle. C'est une sorte de perversion romantique. Si les choses se font trop facilement, je n'y attache pas de valeur. Chacun de mes livres se fait dans un état d'incertitude et de doute dérangeant. Je ne me tape pas la tête contre les murs non plus, mais enfin…

Qu'avez-vous appris d'autre en travaillant sur *Tif et Tondu* ?
C'est un travail salutaire car je suis obligé d'alléger ma manière de faire, ne serait-ce que dans les visages des protagonistes par exemple. Pendant longtemps, laisser du blanc était pour moi synonyme de paresse ou de pauvreté. Pas chez les autres, mais chez moi ! Et puis, en découvrant les pages imprimées

Dessin extrait de ***Variations*** (2017)
© Blutch / Dargaud

Variations, illustration de couverture (2017)
© Blutch / Dargaud

C'est bien plus que dans un album traditionnel de *Tif et Tondu* !
J'ai abordé ça comme quand Tardi faisait les *Nestor Burma*. Travailler les atmosphères, le climat... Le roman noir, au-delà de l'intrigue, c'est le climat. Quand j'ai commencé l'album, j'avais comme modèle *120, rue de la Gare*. Pour que ça marche, il ne faut pas être économe avec les décors. J'ai aussi pensé à Simenon et particulièrement à Maigret bien sûr. Ma réflexion principale en faisant ce travail tourne donc autour de l'atmosphère, du climat. Je raffole de ce type d'histoires, mais en faire n'est pas facile. C'est aussi pour cela que je tenais à ce que mon frère écrive le scénario, car cet homme est une véritable encyclopédie du polar et du roman noir. Je serais incapable d'écrire un tel récit. Cette rigueur m'est inconnue.

Cahiers Tif & Tondu T.2, dessin pour la couverture
©Robbe & Blutch / Dupuis

N'y a-t-il pas chez vous un blocage à revisiter les grands auteurs de bande dessinée ? C'est le cas de vos deux dernières parutions : *Variations*, *Tif et Tondu*...
Mais la bande dessinée est fille de l'enfance ! La tentation de la reprise travaille tous les auteurs, j'en suis persuadé. J'ai toujours eu le goût de la citation, un penchant pour la confrontation. Démarche courante et reconnue dans les arts. Et puis, je traverse certainement une période particulière de ma vie, un moment de reflux. Le besoin s'est fait sentir de se retourner sur les formes passées et de les interroger. Du reste, je pense que la fin de l'album de *Tif et Tondu* va certainement clore ce questionnement. Je considère *Variations* comme un travail plastique, une bande dessinée qui se regarde plus qu'elle ne se lit, une entreprise paradoxale puisque, aussi immodeste que ce travail puisse paraître, c'est également une déclaration d'amour aux grands auteurs de BD. Et puis, me confronter à ces passages conçus par d'autres, c'est une manière d'élargir ma palette en m'astreignant à dessiner des choses que je ne dessinerais pas naturellement, des perspectives, des points de vue, des motifs, des matières et aussi des mots que je n'écrirais pas de moi-même... J'espère que ce travail aura permis d'améliorer mon approche et ma compréhension de la BD. Néanmoins, cette idée du reflux ne me quitte pas. Heureusement, tant qu'on produit, on avance. L'aventure continue et tout cela reste fécond.

Pourquoi ce choix d'une série quelque peu oubliée ?
Ce projet est né d'une discussion avec notre éditeur José-Louis Bocquet. Et puis mon frère et moi aimons beaucoup ces personnages et l'ambiance particulière, balançant entre fantastique et policier, dans laquelle baignent leurs histoires. Nous nous sommes lancés dans ce projet sans malice, sans calcul éditorial. Sans idée préconçue.

Recherches pour ***Tif et Tondu***, carnet
© Photo F. Bosser

Le besoin s'est fait sentir de se retourner sur les formes passées et de les interroger

Nous parlions de mémoire tout à l'heure et, justement, ce sont des personnages qui ont presque disparu. Quand je parle d'eux à des amis trentenaires, ils ne les connaissent pas. D'abord parce que le dernier album a paru en 1997, il y a vingt-deux ans, presque une génération. Et pour ceux qui s'en souviennent, l'ensemble de la série est lié à une époque révolue. Tif et Tondu sont dépassés, les mémoires ne retiendraient presque que le personnage de Choc, or moi, j'aime beaucoup le duo Tif et Tondu, j'adore les dessiner, tout simplement. Si nous avions été plus calculateurs, nous aurions repris une série à plus grand succès.

Vous l'a-t-on seulement proposé ?

Bien sûr, mais aujourd'hui, il est hors de question de remettre le couvert sur une autre série. *Tif et Tondu* est un travail pharaonique. Les décors, les voitures, la documentation... Sans oublier que j'ai toujours eu un rapport ambigu avec la fiction. Je n'ai d'ailleurs réalisé que trois albums en quinze ans dans ce registre, comme si je n'étais pas dupe moi-même des histoires inventées. Je me retrouve dans une tension constante entre la fiction, le documentaire, de même entre la bande dessinée classique et l'image plus « libérée », si vous me permettez l'expression. Je suis écartelé entre tout cela et, selon les moments, je penche vers l'un ou l'autre. Je vis dans un état d'indécision constant. Ce qui est embarrassant, c'est que je ne tiens pas les comptes. La rétrospective de Strasbourg permettra peut-être de savoir où j'en suis, de comprendre même qui je suis. Je peux dessiner de plusieurs manières différentes, je suis curieux d'expérimenter des techniques et à chaque fois cela amène une autre approche ou un autre type de récit. Il est clair aussi qu'au-delà de ma personne, nous sommes tentés par une régression générale. La bande dessinée se retourne sur elle-même. Il n'y a qu'à voir le nombre de reprises ou d'albums hommages chez les libraires aujourd'hui. C'est certainement vrai chez les anciens jeunes de ma génération, heureusement, il y a les vrais jeunes qui poussent derrière.

CATHERINE MEURISSE

(DESSINATRICE DE PRESSE, AUTEURE DE BANDE DESSINÉE)

« La première fois que j'ai rencontré Blutch, il dansait. Ou plutôt, la première fois que j'ai rencontré le petit Christian, il dansait avec volupté sur un air de total jazz, et la semelle en plastique de ses souliers sur le dancefloor faisait « mish mash ». C'était le début du bonheur. On ne rencontre pas tous les jours un dessinateur génial.

La réputation de Blutch le précède : le milieu de la BD dit de lui qu'il est culte, on l'admire, on le redoute, on murmure à son passage. Ma chance a sans doute été d'être inculte au moment où je l'ai rencontré : je venais d'être embauchée à Charlie Hebdo, *mon admiration ne pouvait pas être au four et au moulin, elle se concentrait sur Cabu, Charb, Luz et consorts. J'ai donc approché le grand Hincker avec un naturel de vierge. J'avais lu* Blotch *dans* Fluide glacial, *j'aimais comment il entourait de fusain ou d'encre ses personnages aux yeux plissés dessus dessous, comment il se glissait avec naturel et légitimité sous le manteau de Peter Arno, Gus Bofa, Georges Beuville. Il y a en lui tous les dessinateurs que j'aime, ceux qui font l'objet d'une chasse au trésor quand on voyage, quand on visite la librairie Strand à New York ou les bouquinistes de Berlin.*

Plus tard, il m'a souvent répété : « Toi et moi, on se ressemble. » *Contemplant ses yeux bleu-gris tour à tour inquiets et rieurs que son col de caban relevé n'arrive pas à assombrir, scrutant sa calvitie affolante, je ne savais pas si je devais prendre cela pour un compliment. Il me proposait la grande amitié. Je l'ai acceptée et je ne l'ai pas lâchée. Nous n'avons jamais cessé de parler dessin. Nous avons fait entrer Pétillon dans notre ronde, nous avons bu un coup chez Bretécher, nous nous sommes battus à une vente aux enchères des dessins de Beuville.*

Blutch est celui à qui j'envoie mes dessins quand j'ai un doute. Je lui écris : « Peux-tu me dire si je fais de la merde, là ? » *Il me fait toujours une réponse subtile et pleine de justesse. Aucune flatterie, beaucoup de confiance.*

Blutch est celui qui m'envoie ses dessins quand il est satisfait, quand il réfléchit, quand il veut dire quelque chose qui ne passe pas par les mots. Il m'a bombardée de dessins par SMS en janvier 2015. Il ne savait pas comment faire autrement. Le dessinateur est un animal.

Plus que ses dessins, qui, si on les regarde trop, se retrouvent sous votre propre plume avachis et mal compris, c'est son geste qui m'inspire. Blutch compulse les catalogues de peintures et de photos comme on ouvre des fenêtres, et cela donne un souffle inouï à son travail. Balthus, Hopper, Gustave Doré, Munch... autant de fous qui ouvrent vos yeux et musclent votre diaphragme, quand la laideur ailleurs aurait plutôt tendance à flatter vos sphincters.

« Toi et moi, on se ressemble », il en est convaincu, moi beaucoup moins, je ne sais trop quoi lui répondre à ce sujet, je le laisse dire, je le laisse faire « mish mash » avec ses godasses. Dans son dos, j'étouffe de fierté. »

Illustration extraite de ***La Beauté*** (2008)
© Blutch / Futuropolis

Pour réussir dans la bande dessinée, il n'y a pas besoin d'être bon dessinateur.

Vous vous sentez l'héritier de qui ?
Mon influence revendiquée pour *Tif et Tondu*, graphiquement, c'est René Pellos, justement parce que c'est un contemporain des grands Belges, mais affranchi de toute leur grammaire. La manière de faire les yeux, les mains... Il me lave, me débarrasse des éventuels tics possibles. Je l'ai à l'œil quand je dessine, il coule dans mes veines et ça se voit, mais ça ne me dérange pas. Je pense souvent à lui. Autant qu'à Tardi. Je ne peux pas me coller aux souliers de Will. Il faut que je trouve d'autres portes d'entrée. Pour réussir dans la bande dessinée, il n'y a pas besoin d'être bon dessinateur. Le dessin requis est un dessin domestiqué. Les grands dessinateurs, habiles, à l'aise, ne font souvent pas les albums les plus réussis. Si on prend Buzzelli par exemple, qui était un dessinateur d'une grande vélocité, d'une parfaite aisance picturale, son œuvre a pourtant moins de portée auprès du public que celle de Peyo.

Mais ce n'est pas si facile que ça de dessiner des Schtroumpfs !
Pas faux. Mais ça n'a rien à voir avec le dessin vivant, c'est une licence industrielle.

Passons à un autre sujet si vous le voulez bien : le dessin et l'illustration. Avec le recul, pensez-vous que votre approche du dessin a changé ?
J'étais beaucoup plus leste il y a vingt-cinq ans qu'aujourd'hui. Je dessinais sans arrière-pensée, sans réfléchir. Aujourd'hui, j'essaie de retirer un sens à chaque trait. Pour parler clairement, j'ai feuilleté récemment *Lune l'envers* paru en 2014 chez Dargaud et je me suis rendu compte qu'il y avait trop de traits ! Je l'ai trouvé pesant ! Il y a un tel surinvestissement graphique que s'en est à peine lisible. Je me suis demandé ce que je voulais prouver en le réalisant.

Quelle est la différence entre un dessin et une illustration ?
Quand j'étais aux Arts déco, dans l'atelier d'illustration de Claude Lapointe, il y a trente ans, on nous apprenait à devenir illustrateur, c'est-à-dire à se mettre au service du texte. Mon tempérament ne me poussait pas à aborder la pratique du dessin de cette manière-là. Je ne me suis jamais senti illustrateur, mais plutôt dessinateur, ce qui signifiait pour moi être libre, dégagé du texte d'autrui. Le dessinateur de BD n'est pas un illustrateur, Hergé n'est pas illustrateur, Sempé n'est pas illustrateur, Saul Steinberg n'est pas illustrateur. Ce sont des dessinateurs. En clair, je voulais devenir auteur. À la fin des années 1990, quand je me suis mis à illustrer certains romans pour Le Seuil Jeunesse, j'ai tenu à ce que l'on précise « Dessins de Blutch » et non « Illustrations de Blutch » sur les couvertures et en page de titre. Une coquetterie.

Est-ce qu'une image raconte toujours quelque chose ?
La question est ambiguë. Il faut tout d'abord s'entendre sur le mot « image ». À mon sens, ce mot même, « image », porte en lui l'idée de narration. Pour moi, une case de bande dessinée est une image, de même qu'une photographie, ou encore un morceau de film. La télé nous présente des images... En revanche, si je devais décrire le motif d'un tableau, je ne dirais pas qu'il s'agit d'une image. On ne dit pas d'une toile de Rothko ou d'*Un enterrement à Ornans* de Gustave Courbet que ce sont des images. Même si ces peintures, même celles dites abstraites, racontent quelque chose. Le mot « raconter » a plusieurs entrées également, sur lesquelles il faudrait s'entendre. On dit souvent « raconter » quand on pense « décrire ». On dit « raconter » en pensant « intelligible », alors qu'un récit peut être parfaitement diffus, illogique, inintelligible... abstrait si vous voulez. Pour répondre simplement à votre question, je dirais que oui, une image raconte toujours. Elle dit.

Dessin extrait de ***Vue sur le lac*** (2015)
© Blutch / Dargaud

Les Herbes folles, film d'Alain Resnais (2008), dessin pour l'affiche
© Blutch

PATRICE LECONTE
(RÉALISATEUR, SCÉNARISTE, ÉCRIVAIN ET DESSINATEUR)

Si la fée Clochette passait par Montparnasse, entrait dans mon bureau (dont je laisse toujours la fenêtre entrouverte, au cas où), s'asseyait devant moi pour me proposer de faire autre chose que des films, je lui répondrais : « Je veux être dessinateur. » « Parfait, aucun problème, me répondrait-elle, mais quel genre de dessinateur ? »
Et là, ma réponse ne se ferait pas attendre : « Je voudrais savoir dessiner comme Blutch. »

J'ai découvert Blutch avec les deux volumes de Blotch, *chez Fluide :* Le Roi de Paris *et* Blotch face à son destin. *Tout était déjà là, magistral, personnel, sombre, élégant, fort, très fort. Et j'étais sur le cul. Parce qu'en plus, les histoires étaient follement singulières. Pensez : qui, à part Blutch, pouvait faire d'un médiocre dessinateur d'humour un héros de BD ?*

À partir de là, j'ai adoré Blutch. Définitivement. Nous sommes devenus amis, ce qui constitue une économie appréciable car, mon nom figurant dans la liste de son service de presse, je reçois gratuitement les albums qu'il publie.

À chaque nouvelle production, je suis émerveillé par la grâce sombre ou lumineuse de chaque case. Jamais les jeunes filles dessinées n'ont été aussi attirantes que les siennes. Rarement un auteur aura su exprimer cette parfaite alchimie entre le trait apparemment si simple (alors que) et l'histoire limpide, tordue, barrée, cauchemardesque, sensuelle (le plus souvent tout cela à la fois). Le noir et blanc est son domaine, le noir surtout, comme si on en revenait aux origines mêmes du dessin.

Enfin, j'aime le visage torturé de Blutch. L'ai-je déjà vu rire ? Rire vraiment ? Pas sûr. Et ça me plaît, ce doute en permanence inscrit dans son regard (j'en ai trop rencontré, des gens qui ne doutent de rien et que je fuis comme la peste).

Moments d'égarement, livre d'entretiens
© Leconte & Blutch / Casterman

Autrement dit, dès que la fée Clochette a un moment, elle peut passer me voir, et surtout qu'elle n'oublie pas sa baguette magique pour me transformer en Blutch. ■

Avez-vous déjà essayé de travailler sur tablette ?
Non, j'ai besoin de toucher les choses pour les voir. Et toute activité artistique consiste de plus en plus à se débarrasser du savoir-faire qui est devenu suspect. La bande dessinée, jusqu'à présent, ce n'était que cela, et c'est terminé, ça devient autre chose. Même si ce n'est pas recevable, j'aime ça. J'ai besoin de toucher la matière. Au début, je ne faisais pas attention au papier dont je me servais. Aujourd'hui, c'est important. Il faut qu'il soit plutôt lisse. Comme on dit au tennis, il faut que cela soit une surface rapide. Dès qu'il y a des grains, je n'y arrive pas. Il faut que le pinceau ou la plume glissent. Dans *Lune l'envers*, je mélange stylo à bille et pinceau. Dans *Tif et Tondu*, je passe de la plume au pinceau mais je ne sais pas vraiment pourquoi. Il y a du feutre aussi... Quand je suis mal à l'aise, je change. Ce qui me plaît, c'est qu'il y ait de la matière. Je veux faire de la bande dessinée pour qu'on y plonge comme dans un roman, que cela prenne du temps à lire. Il y a énormément de dialogues. Maintenant, je vois les premières planches que je voudrais refaire mais je ne vais pas perdre la boule comme Hergé. Il faut aller de l'avant et ne pas trop se retourner. Je regarde mes planches à l'envers, dans le miroir, régulièrement, pour vérifier que les personnages sont d'équerre. Les yeux, les épaules... Et en même temps, c'est débile. Les planches de Jijé, ça ne tient pas dans le miroir mais ça marche quand même !

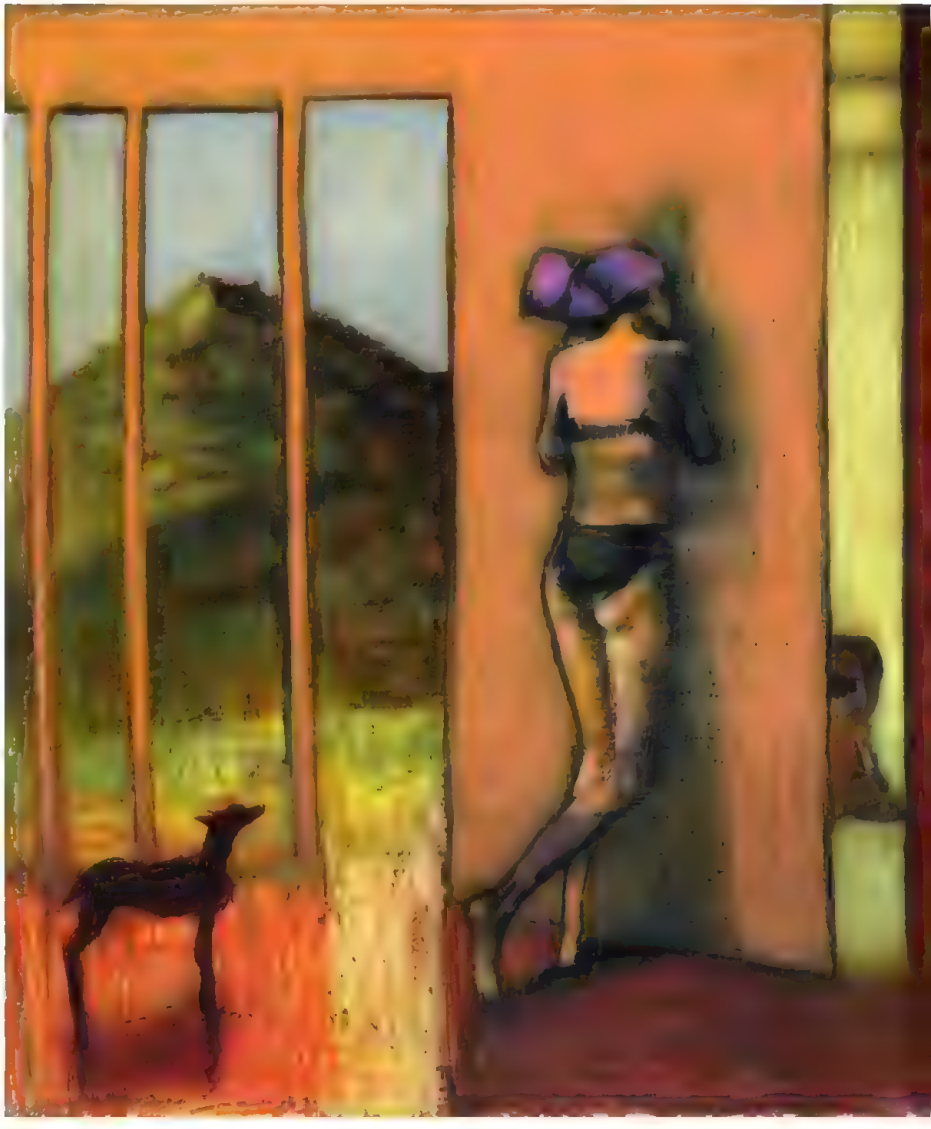
Et la couleur ?
C'est Isabelle Merlet qui s'en charge. Nous avions déjà travaillé ensemble sur des décors pour le réalisateur Alain Resnais et sur *Lune l'envers*, et elle se met au service, comme moi, de ce qu'exige ce genre de récit. Nous sommes tous les deux en service commandé d'un genre, avec ses codes, donc nous devons faire preuve d'humilité.

Quand vous dessinez, vous pensez déjà à la couleur ?
Je vois les tons confusément. Quand je dessine une veste, je l'imagine verte, et je finis par le lui indiquer. Cela me force à formuler ce qui relève d'une intuition. Ensuite, il y a beaucoup d'autres choses sur lesquelles je ne sais pas quoi lui dire, mais curieusement, sur les vêtements, j'ai quelques idées.

Faites-vous appel à beaucoup de documentation ?
Oui. C'est primordial. L'appartement de *Tif et Tondu*, je le recrée, je décide, mais je fais en sorte que le décor choisi corresponde aux choix que j'ai faits. Pour cela, je m'appuie sur des vieilles revues de mon père, du type *Maison et Jardin*, où l'on voit des appartements photographiés sous toutes les coutures, donc je peux prendre des éléments de mobilier qui ont été pris sous tous les angles. Le travail, c'est de choisir. Il y a des choses que j'avais sélectionnées dès le départ et puis, maintenant, je cherche au fur et à mesure des éléments dont je pourrais me servir. J'ai des revues que je trimballe depuis que je suis étudiant, donc c'est aussi un travail d'accumulation. J'ai par exemple une revue d'urbanisme dont j'ai commandé plusieurs numéros pour avoir des images du forum des Halles en construction. *Tif et Tondu* est une série qui demande ce genre de travail préalable. J'ai même gardé les dépliants techniques de Renault 4, Renault 5, Peugeot 104 de mes parents. Je garde beaucoup de paperasse parce que je me dis que cela va me servir un jour.

S'il n'y a pas d'effort, de douleur, de crise, l'entreprise n'en vaut pas la chandelle
C'est une sorte de perversion romantique.

Votre actualité, c'est Strasbourg. Comment est née l'idée d'organiser plusieurs expositions dans cette ville la même année en des lieux différents ?
En juillet 2017, Alain Fontanel, premier adjoint chargé de la Culture et du Patrimoine de la mairie, m'a fait cette proposition. Je ne m'y attendais pas ! C'est un cadeau inespéré mais un travail titanesque. Je me suis entouré de quatre personnes pour organiser tout ça car j'ai, côté institutions, autant d'interlocuteurs que d'expositions ! À cela s'ajoute une monographie chez Dargaud dans laquelle on trouvera de nombreux dessins exposés au musée Tomi Ungerer, mais pas seulement... Voilà l'occasion d'exhumer des choses oubliées et enfouies. Certaines œuvres n'ont jamais été retrouvées, mais pour d'autres, nous avons mené de véritables petites enquêtes.



Sans titre, dessin pour l'affiche du festival ***L'immagine e la parola***, festival de Locarno 2016 (Suisse). Pastels sur papier, 59 x 50 cm (2003)
© Blutch / Collect on particulière

Blotch face à son destin (T.2), illustration de couverture
© Blutch / Fluide Glacial

ÉVÉNEMENT

RENCONTRES DE L'ILLUSTRATION
STRASBOURG #4
DU 21 AU 31 MARS
INVITÉ : **BLUTCH**

Plusieurs expositions dans toute la ville.
Plus d'informations :
www.strasbourgillustration.eu

Quel est le détail des festivités ?
Au musée Ungerer, l'exposition s'appelle *Un autre paysage*, car on y verra mes travaux graphiques d'illustration, de dessin, et non de bande dessinée. Au musée d'Art moderne et contemporain, l'exposition s'intitulera *Art mineur de fonds*. Il y aura de la bande dessinée, des dessins, un dialogue entre mes travaux et des œuvres issues du fonds de la collection d'art graphique de la ville, particulièrement riche en estampes anciennes, en gravures et en lithographies. On pourra y voir des coïncidences, des formes similaires entre mes dessins et ceux d'autres artistes. L'un des plaisirs de ce grand projet, c'était d'aller dans les réserves découvrir des merveilles, de Renoir, Bonnard, Steinberg, Ernst, Topor, Doré, Töppfer... Au musée de l'Aubette 1928, une salle classée en plein centre-ville de Strasbourg, on présentera uniquement *Pour en finir avec le cinéma*, avec des planches et des travaux préparatoires. À la bibliothèque André Malraux, nous allons exposer des originaux du *Petit Christian* et de *Tif et Tondu*, des travaux plus « jeunesse ». Enfin, la dernière expo consiste en un dialogue de dessins avec Anne-Margot Ramstein, impressionnante dessinatrice dont je connaissais déjà le travail, principalement tourné vers la jeunesse. Nous avons travaillé plusieurs mois à échanger par dessins interposés et cela s'appellera *La Reprise*. Quand nous aurons terminé, cela sera édité chez 2024, la maison d'édition strasbourgeoise. Cette dernière exposition s'inscrit dans le cadre des rencontres de l'illustration à Strasbourg qui durent une dizaine de jours en mars.

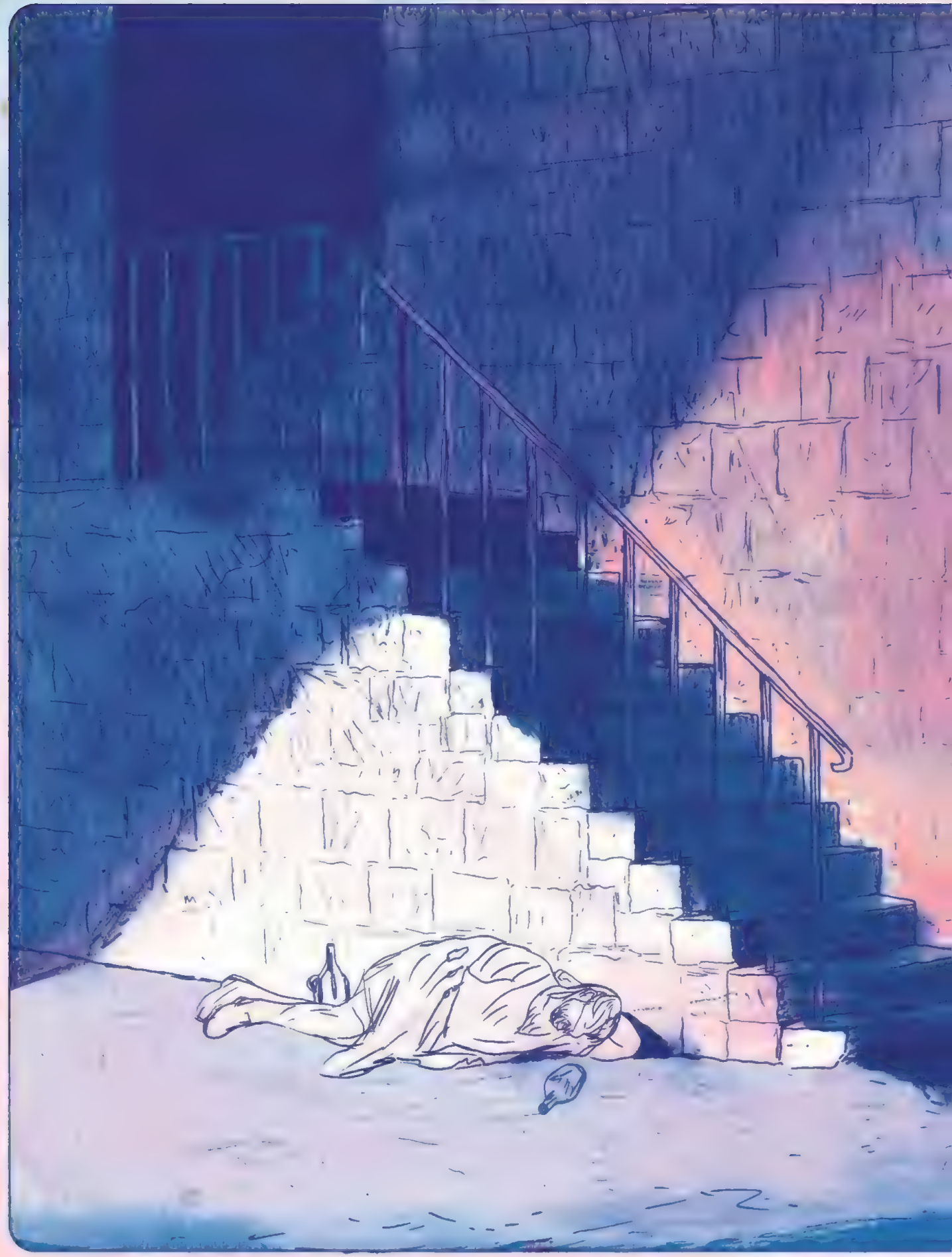
Page extraite de ***Vue sur le lac*** (2015)
© Blutch / Dargaud

Dessin libre (1994)
© Blutch / Seuil

Quel effet cela fait-il de replonger dans votre œuvre ?
C'est une rétrospective. Cela n'a rien de désagréable. En vieillissant, on a besoin de chaleur… À l'époque du prix d'Angoulême en 2009, j'étais un mauvais coucheur et j'avais peur de me faire récupérer par le système. Une partie du travail artistique, c'est bien de se tenir à l'écart de la société et la société a plein de manières de vous posséder, dont celle de vous distribuer des bonnes notes, ce qui peut pousser à se sentir redevable, puis à être tenté de faire en sorte d'en avoir d'autres, des bonnes notes, et finir par pondre ce qu'on attend de vous, bien sagement. Je suis méfiant de nature. J'étais dubitatif et circonspect face à la reconnaissance et autres gratifications sociales. Depuis que je suis tout enfant, ce qui compte, c'est de faire ce qui me passe par la tête sans avoir à rendre de comptes à personne : ni à l'institution familiale ni à l'institution scolaire, et encore moins à l'institution commerciale par la suite. C'est facile à dire, mais c'est le cap que j'ai essayé de tenir. Aujourd'hui, je suis plus serein sur ma capacité à ne pas me laisser séduire. Je me sens d'aplomb. Et puis cela me donne l'occasion de faire le point pour aller plus loin. Découvrir ses dessins encadrés sur un mur, c'est complètement différent de les savoir dans des cartons. C'est comme se voir vraiment. On se reconnaît, on voit ce qui nous plaît moins, ce qui nous plaît plus. Aujourd'hui, avoir ce type de reconnaissance publique comme me le propose la Ville de Strasbourg, c'est aussi une occasion de faire face à soi-même, cet autre qu'on connaît mal.

Après *Tif et Tondu*, savez-vous déjà sur quoi vous aimeriez travailler ensuite ?
Je vais certainement reprendre *Blotch*. Le troisième opus est écrit depuis dix ans. C'est une grande histoire se déroulant au tout début de l'Occupation, durant l'été 40. Je vais me retaper cet affreux bonhomme, un autre moi-même. ■

© Blutch



Une planche extraite de ***Portrait d'un buveur***
© Schrauwen et Ruppert & Mulot / Dupuis

FLORENT **RUPPERT** & JÉRÔME **MULOT**
photographiés par Chloé Vollmer-Lo
© Chloé Vollmer-Lo

Un livre signé **Ruppert & Mulot** est un cadeau, surtout quand on le sait accompagné par le talentueux Olivier Schrauwen, un auteur qui ne cesse de nous étonner depuis son arrivée sur la planète BD. Cette collaboration qui détonne, ponctuée de nombreuses péripéties, deux des auteurs de *Portrait d'un buveur* nous en dévoilent les dessous…

Un entretien avec **Frédéric Bosser**

RUPPERT MULOT

UNE BOUTEILLE À LA MER…

Tout laisse supposer que vous rencontrez Olivier Schrauwen par votre éditeur commun, l'Association ?
Florent Ruppert : Pas du tout ! Nous avons sympathisé au fur et à mesure des festivals auxquels nous participions tous trois. Il se trouve qu'il aimait bien notre travail, et nous, le sien. C'est donc tout naturellement que nous lui avons proposé de participer à un championnat de bras de fer entre dessinateurs que nous organisons sur Internet (la finale n'a jamais eu lieu), suivi d'une autre participation au projet *La Maison close*, un livre ensuite paru chez Delcourt. Chaque fois, il se représentait en alcoolique, la clope à la bouche.
Jérôme Mulot : Son personnage perpétuellement saoul a fait écho, pour nous, à la figure en contre-jour qui apparaît au petit matin au début du livre *L'Île aux trésors*. L'Ombre noire est mal habillée, porte la barbe, boit, se trouve méchante et fait peur à tout le monde. C'est une figure que nous trouvions intéressante à développer avec lui.

PORTRAIT D'UN BUVEUR

PAR **OLIVIER SCHRAUWEN, RUPPERT & MULOT**

Éditions DUPUIS, COLLECTION AIRE LIBRE
Livre cartonné, 184 pages couleurs, disponible

FR : *L'Ile aux trésors* de Stevenson est LE livre qui a cristallisé le mythe du pirate. Tous les ouvrages qui ont suivi s'en sont inspirés. Pour rebondir sur ce que vient de dire Jérôme, nous trouvions intéressant de développer ce personnage et de raconter l'histoire de personnes capables d'actes héroïques quand elles sont sous l'emprise de l'alcool. Il n'est alors plus question de bravoure, mais juste de mecs bourrés et mauvais... qui font des choses hors normes.

JM : Nous avons continué dans cette voie en lui ajoutant de la lâcheté, des sautes d'humeur, des oublis liés à son alcoolisme et l'accoutumance, etc.

FR : Pour ma part, j'ai dû faire un travail de composition, car je prends plutôt des drogues, beaucoup de drogues ! *(Rires.)* Jérôme, durant ses bonnes années où il était en prise avec l'alcool, se montrait capable d'aller défier un videur qui faisait trois têtes de plus que lui. Maintenant qu'il a femme et enfant, il s'est calmé...

JM : Et nous avons trouvé en Olivier Schrauwen la personne idéale pour raconter tout cela. Il sait par son dessin raconter ces personnes abîmées par la vie...

FR : Il vous faut savoir qu'Olivier a une personnalité assez étrange. Il ne ressemble à personne d'autre.

UN PETIT ÉCU LALA LULU
UN PETIT ÉCU ÇA RIME PAS AVEC
JE SUIS BIEN DÉÇU MAIS C'EST TANT PIS
À VOTRE BON CŒUR, MESSIEURS DAMES
UN PETIT ÉCU C'EST PAS UN DRAME
FAITES PLAISIR À VOTRE PETIT GUY
QUI C'EST ? QUI C'EST ? QUI EST GENTIL ?
LE PLUS GENTIL DE TOUS VOS AMIS

Une planche extraite de ***Portrait d'un buveur***

© Schrauwen et Ruppert & Mulot / Dupuis

Comment travaillez-vous avec lui ? De la même manière qu'avec Bastien Vivès sur *La Grande Odalisque* ?

FR : De manière totalement différente ! Avec Bastien, nous écrivions le scénario et dessinions ensemble. Lui dessinait les trois filles et les décors, et nous, les personnages secondaires...

JM : Il s'était glissé dans notre trait...

FR : Avec Olivier, la répartition des tâches était la suivante : nous lui demandions de dessiner les personnages et de nous laisser faire les décors. Mais très rapidement, nous avons constaté que cela ne fonctionnerait pas.

Pourquoi ?

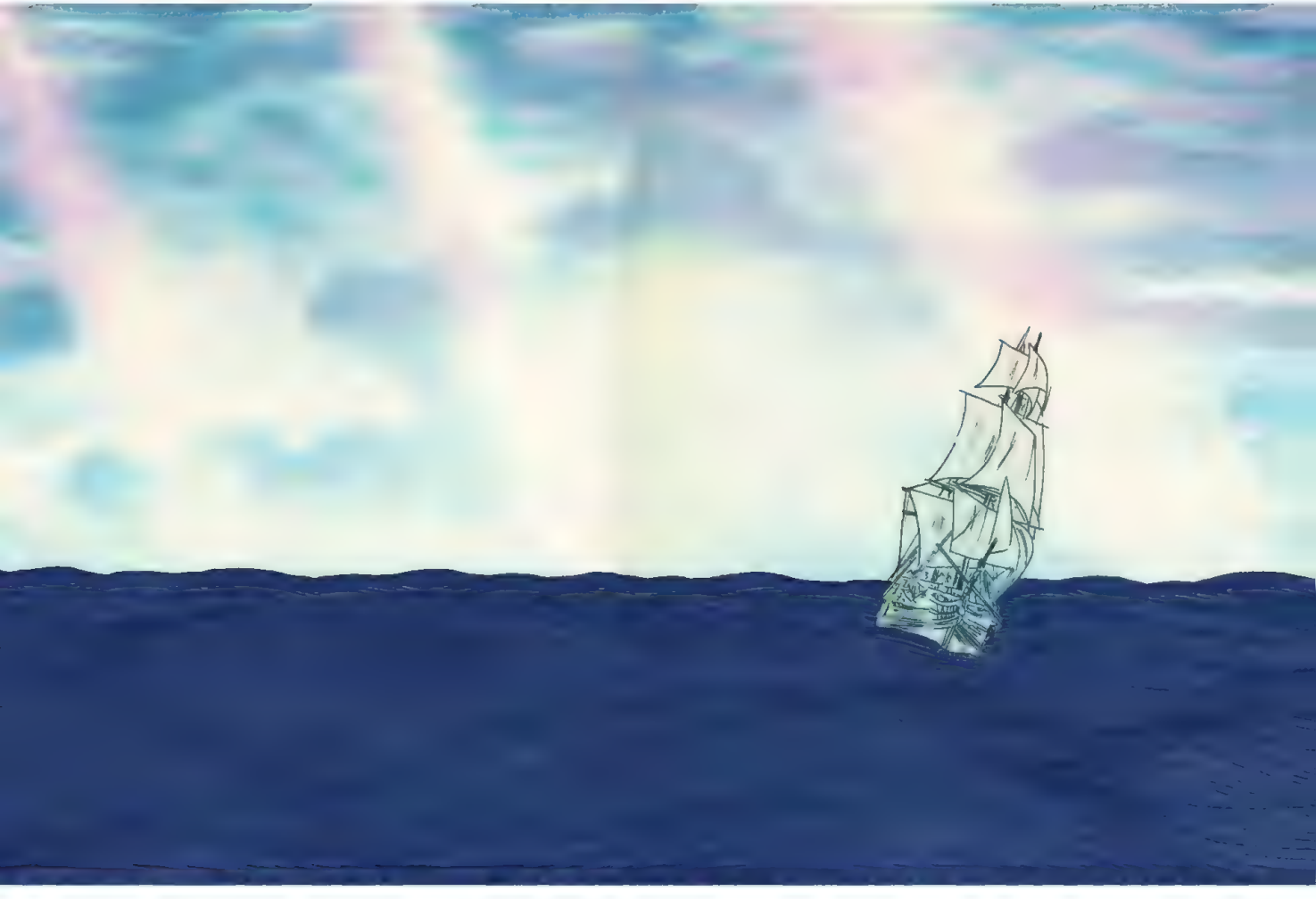
JM : Parce qu'il reprenait toutes nos propositions pour les transformer à sa sauce. Le pire, c'est que c'était du super bon boulot.

FR : En effet, il prenait des libertés que nous n'aurions jamais osé prendre et le résultat était meilleur. Nous nous sommes résolus à sacrifier « nos » enfants sur l'autel de la création... et nous lui avons laissé carte blanche, quitte à revenir ensuite sur ses propositions. Ce n'est que quand tout le monde était d'accord que les pages étaient validées et montrées à l'éditeur.

JM : En fait, il s'est approprié notre travail pour en faire autre chose. Sur un travail classique au Rötring, il a apporté de la matière, sa patte de peintre en quelque sorte... ce qui explique que la couleur n'est pas toujours présente dans la bande dessinée. Elle n'est présente que quand il était question de donner une charge émotionnelle à la scène.

FR : En partant d'une gamme de couleurs finalement assez restreinte, il a donné un arc-en-ciel de sensations vraiment particulières à ce livre. Je trouve qu'il a quelque part poussé la narration de la couleur...

Une double page réalisée à 6 mains
© Schrauwen et Ruppert & Mulot / Dupuis



JM : Il est en arrière-fond, un peu comme une musique de film.
FR : Cet aller-retour s'est fait sur trois ans et demi, sachant qu'Olivier était capable de tout refaire à chaque fois.
JM : Au début de notre collaboration, il nous avait prévenus en nous disant que si au final le résultat ne lui plaisait pas, il mettrait tout à la poubelle.
FR : D'ailleurs, au trois quarts de l'album, il n'y croyait plus. Il est même venu à Paris pour nous dire qu'il préférait arrêter. Le pire, c'est que Jérôme le suivait. C'était comme si j'étais face à des gamins qui ne voulaient plus de leur jouet. Le soir, je suis allé me coucher avec une furieuse envie de me suicider. Fort heureusement, le lendemain, je suis arrivé à les convaincre.
JM : Quand nous avons fini cet album, Olivier nous a avoué que c'était la première fois qu'une de ses collaborations était menée à terme.

Olivier nous a avoué que c'était la première fois qu'une de ses collaborations **était menée à terme.**

JÉRÔME **MULOT**

Vous êtes malgré tout prêts à remettre le couvert ?
FR : Ce livre ne ressemble en rien à ce que nous aurions fait séparément. Cette collaboration est un cadeau du ciel et je souhaite vraiment à tous les auteurs de bandes dessinées de connaître pareille aventure.
JM : Le fait que cela ne fonctionne pas tout de suite nous a obligés à créer un nouveau langage. Je n'ai jamais été aussi fier d'un de nos livres.

Il est vrai que ce résultat des plus surprenants a de quoi séduire les lecteurs des *Arts dessinés*.

© Schrauwen et Ruppert & Mulot / Dupuis

C'est à l'occasion d'un projet d'exposition à la galerie Barbier-Mathon, à Paris, que j'ai eu l'idée de proposer à certains de mes amis dessinateurs une collaboration « à quatre mains ».

Nous sommes, pour la plupart, coutumiers de ce genre d'exercice et nous avons déjà concocté des livres uniques à plusieurs, bien souvent pour des cadeaux d'anniversaire ou de mariage.

Pour ces planches, j'ai conçu une histoire, douteuse, vaseuse même, pour chacun, en fonction de nos histoires ou goûts communs. Outre un scénario très simple, la maquette de la page était la même pour chaque participant : un titre en bandeau et la légende inscrite dans le cartouche des six cases. Puis, j'amorçais chacune d'entre elles, laissant assez d'espace à chacun, mais cherchant de possibles intrications. Le comparse complétant à sa guise.

Emmanuel Pierre

© Corinne Hanley

EMMANUEL **PIERRE**

ILLUSTRATEUR
Dernier ouvrage paru :
Venise mascarade
Éditions RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX

© Photothèque Casterman

JACQUES **DE LOUSTAL**

ILLUSTRATEUR,
AUTEUR DE BANDE DESSINÉE
Dernier ouvrage paru :
Black Dog (Scénario Götting)
Éditions CASTERMAN

EMMANUEL PIERRE & JACQUES DE LOUSTAL

« LA CADILLAC DE STRAVINSKY »

J'ai lu quelque part, sans doute dans une biographie, qu'Igor Stravinsky avait vendu sa voiture à Saul Steinberg, vers 1950.

L'anecdote m'a beaucoup plu, car j'aime très spécialement ces deux artistes, dont je connais les moindres notes et traits.

J'ai imaginé une rencontre à Los Angeles, où Stravinsky vivait à l'époque, à la suite d'un concert. Cocktails aidant, la conversation a dû prendre une de ces tournures si masculines, éloignées des sphères artistiques, sur la technique, la prouesse, le sport et bien entendu les moteurs.

Cette évocation convenait bien à mon ami **Loustal**, passionné, entre mille autres choses variées, de belles voitures américaines !

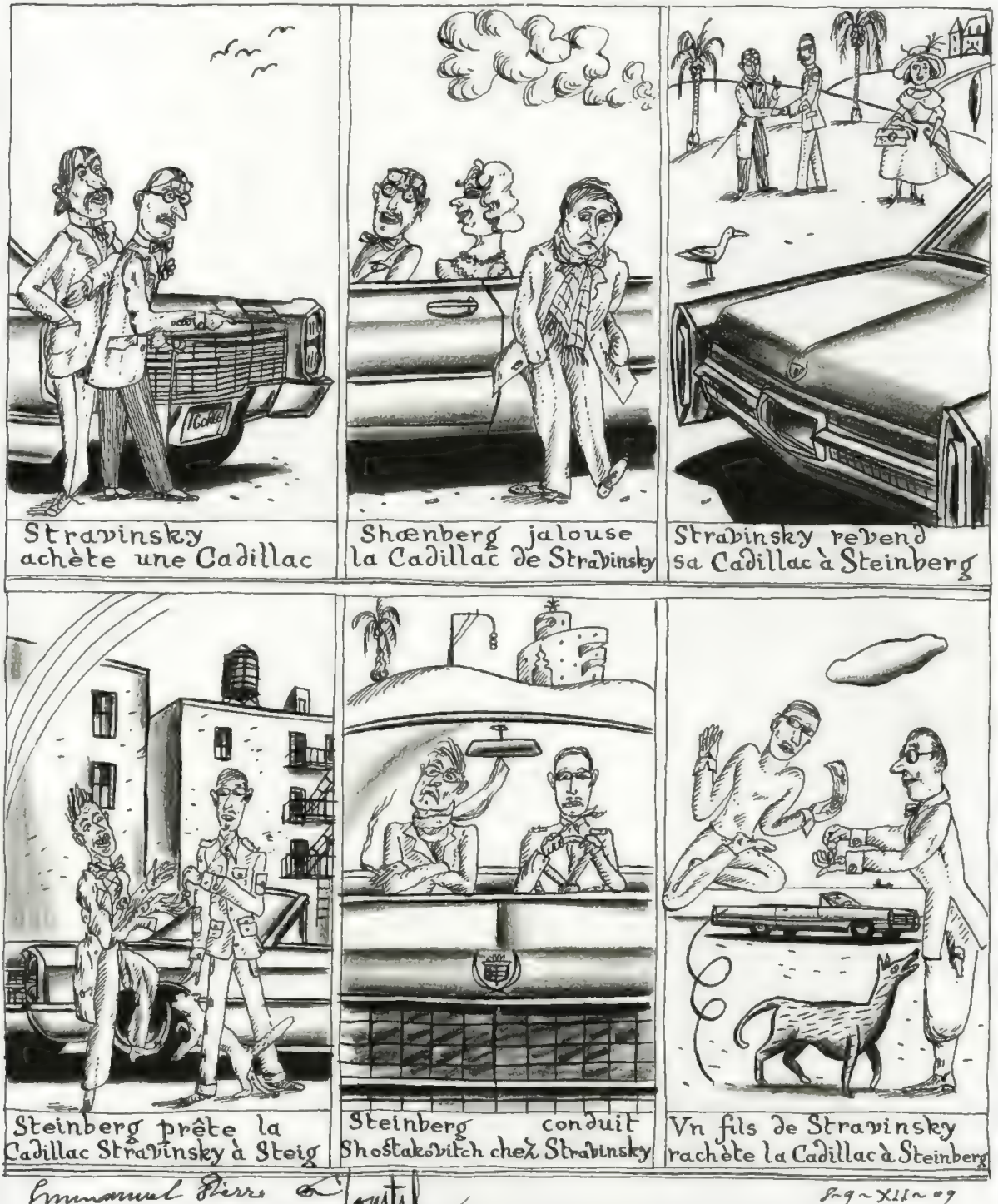
La Cadillac s'imposait. De même, pour demeurer dans l'atmosphère des années 1950, j'ai décidé de mêler un autre grand dessinateur étasunien, William Steig, et un non moins célèbre compositeur russe, Dmitri Chostakovitch. Un peu de folie, que diable !

Les six cases furent vite remplies de ce tour de passe-passe, trop facile ou simpliste, convenons-en, mais Loustal y a fait honneur et merveille, jouant sur les angles et les plans, en excellent auteur de bande dessinée qu'il est.

Peu de temps auparavant, nous étions allés, avec d'autres compères, visiter la base sous-marine de Lorient et il en avait tiré de superbes fusains, dont je retrouve l'écho dans ces sobres traits charbonneux.

Emmanuel Pierre

LA CADILLAC DE STRAVINSKY~


Stravinsky achète une Cadillac
Shœnberg jalouse la Cadillac de Stravinsky
Stravinsky revend sa Cadillac à Steinberg
Steinberg prête la Cadillac Stravinsky à Steig
Steinberg conduit Shostakovitch chez Stravinsky
Vn fils de Stravinsky rachète la Cadillac à Steinberg
Emmanuel Pierre & Loustal
Aug~XII~09

© Emmanuel Pierre & Jacques de Loustal

Visites obligatoires

Parmi tous les hauts lieux dévoués corps et âme à l'édification culturelle des bédévores de l'Hexagone, **Livre Paris** et **BD à Bastia** se profilent à l'horizon. Événements aussi incontournables que bien faits, ces deux manifestations seront l'occasion d'approcher de près quelques-uns des plus grands noms du 9e art, réunis spécialement pour l'occasion sous le ciel parisien puis sous celui de la Corse. Si le cadre officiel de la Porte de Versailles est désormais bien connu, celui offert par le centre Una Volta de Bastia est à découvrir d'urgence tant la scénographie sur le thème de l'île présenté cette année promet monts et merveilles. Pour l'occasion, les visiteurs pourront croiser les pas d'Émile Bravo qui parlera de *Spirou*, de Cyril Pedrosa (qui signe l'affiche de cette 26e édition), Brecht Evens ou Néjib et sa dernière BD *Swan* pour une balade impressionniste de toute beauté. Pour Livre Paris, le programme démentiel est consultable sur https://www.livreparis.com. Dans un cas comme dans l'autre, aucune excuse ne sera admise en cas d'absence. ■ **GV**

BD À BASTIA – *LES 26E RENCONTRES DE LA BANDE DESSINÉE ET DE L'ILLUSTRATION*
Du 4 au 7 avril au Centre culturel Una Volta
Infos au 04 95 32 12 81 ou centreculturel@una-volta.org

LIVRE PARIS – *SALON DU LIVRE DE PARIS*
Du 15 au 18 mars à la Porte de Versailles – Pavillon 1
https://badge.livreparis.com/billetterie/boutique.ntm

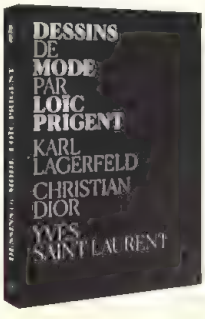
Tout l'univers d'une revue d'exception

Alors qu'une certaine forme de bande dessinée rock et trash explose de partout dans les années 1970 à travers des magazines comme *Métal hurlant*, *Fluide glacial*, *L'Écho des savanes* et *Pilote*, les éditions Casterman ont l'idée de génie de lancer ***(À suivre)***, un journal dont la philosophie est de faire entrer la BD dans la tête des lecteurs comme une nouvelle forme de littérature. En dix-neuf ans de parutions et grâce à une équipe de dessinateurs imparables comme Hugo Pratt, Tardi, Jean-Claude Forest, Boucq, François Schuiten, Didier Comès, Sokal ou Benoît Peeters pour ne citer qu'eux, la revue marquera autant qu'elle le changera le paysage du moule à gaufres national. Grâce aux archives des éditions Casterman, **Sylvain Lesage** et **Gert Meesters**, deux maîtres de conférences de l'université de Lille, ont pu diriger une équipe d'une dizaine de chercheurs pour dépiauter des tonnes d'informations et verbaliser l'histoire d'une aventure éditoriale aussi importante que celle du journal de *Tintin*. ■ **GV**

(À SUIVRE) ARCHIVES D'UNE REVUE CULTE
Par Lesage & Meesters,
Presses universitaires François-Rabelais
Livre broché, 360 pages N&B, 25 €, disponible

La mode en dessin

© YVES SAINT LAURENT © Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent, Paris



Pour ceux qui auraient raté la diffusion sur Arte des films de **Loïc Prigent** autour des travaux dessinés de **Karl Lagerfeld**, **Yves Saint Laurent** et **Christian Dior**, il est désormais possible de se procurer un coffret reprenant ces trois exceptionnels documentaires. Dans ces trois fois cinquante-deux minutes, le réalisateur montre combien le dessin est important pour ces couturiers mythiques. ■ **FB**

DESSINS DE MODE PAR LOÏC PRIGENT
KARL LAGERFELD, CHRISTIAN DIOR, YVES SAINT LAURENT
Par Loïc Prigent, Arte éditions
Coffret 3 DVD, 30 €, disponible

Tueur à gages, une carrière

Lancé en 2000 par IO Interactive, ce jeu PC n'a pas mis longtemps avant d'envahir à peu près tous les modèles de consoles de salon prêtes à accueillir les aventures de l'agent 47, un tueur à gages chauve et tatoué qui honore sans aucune émotion toutes les commandes de meurtres envoyées par l'organisation qui l'emploie. Après une paire de films consacrés au sujet, les éditions **Mana Books** annoncent la sortie du comics ***Hitman, la naissance de l'agent 47***, un prequel sur les origines du tueur et de son agent de liaison Diana Burnwood, imaginé par le scénariste **Christopher Sebela** et mis en cases par les dessinateurs **Ariel Medel** et **Jonathan Lau** dans un style réaliste sec et nerveux idéal pour cette BD qui donnera, nous l'espérons, le goût des voyages à l'ensemble de ses lecteurs. ■ **GV**

HITMAN, LA NAISSANCE DE L'AGENT 47
Par Sebela, Medel et Lau, Mana Books
Livre broché, 160 pages couleurs, 15 €, le 21 février

Le dessin contemporain et sa diversité

Ernest Pignon-Ernest, *Dunoul 1* 2017 © Ernest Pignon Ernest - Courtesy Galerie Lelong & Co

Ben, *Ceci est un dessin*, 2009 © Ben

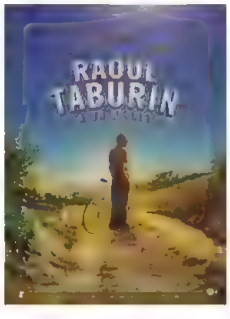
© Annabelle Guetatra, *Les Éléphants de mer 3*, 2018 © Photo Vincent Everarts

Face aux poids lourds du dessin contemporain, **Drawing Now Art Fair** devient de plus en plus visible d'une année sur l'autre. Pour sa treizième édition, ses organisateurs restent fidèles au Carreau du Temple, un des lieux les plus aptes aux déambulations bucoliques de la capitale. Avec plus de soixante-dix galeries au sérieux garanti par un comité de sélection composé de professionnels de l'art, cette édition se promet d'être une très belle rencontre entre l'artiste et le collectionneur qui sommeille en tout un chacun, et désireux d'acquérir une œuvre d'un artiste reconnu ou en devenir. ■ **GV**

DRAWING NOW ART FAIR - 13E ÉDITION
Du 28 au 31 mars - Le Carreau du Temple
4, rue Eugène-Spuller – 75003 Paris
Entrée gratuite pour les - de 18 ans, tarif réduit : 9 €, plein tarif : 16 €

Une affaire qui roule

Avant d'être un film réalisé par **Pierre Godeau** avec Benoît Poelvoorde, Édouard Baer et Suzanne Clément dans les rôles principaux, ***Raoul Taburin*** est surtout et avant tout une des plus belles histoires dessinées et racontées par **Sempé** en 1995. Dans le village de Saint-Céron, Raoul, la star de la réparation de tout ce qui avance à coups de pédales, a un secret inavouable : il ne sait pas tenir sur un vélo sans tomber. Alors que la notoriété le guette, il se retrouve coincé suite à un coup publicitaire monté par un de ses amis... Dans cette histoire régionaliste qui n'aurait déplu ni à Maurice Genevoix ni à Jacques Tati, nombreux seront les admirateurs de Sempé à se rendre dans les salles obscures dès avril prochain pour se faire une opinion quant à l'hommage rendu à l'un des maîtres du 9e art par un autre du 7e art. En attendant la séance esquimau-chocolat glacé, les éditions **Denoël** rééditent une très belle version de l'ouvrage en avant-première. ■ **GV**



RAOUL TABURIN
Par Sempé, éditions Denoël
Livre cartonné, 104 pages couleurs, 22 €, le 21 mars

RAOUL TABURIN A UN SECRET
Par Pierre Godeau
En salle le 17 avril

Bouquet de bandes dessinées

Fidèle à leur politique de ne publier que des ouvrages sortant de l'ordinaire, les éditions **Misma** nous ont fait savoir qu'il était hors de question qu'elles changent cette habitude pour 2019. Ainsi, pour ce qui est de l'actualité du trimestre en cours, la salve débute avec ***Road to Nowhere*** de l'auteur taïwanais **Pao-Yen Ding**, une très psychédélique histoire où un jeune garçon décide de se rendre à l'autre bout du monde sans trop savoir comment faire. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, l'auteur est en ce moment en résidence à la maison des auteurs d'Angoulême pour une durée de trois mois. Ce début d'année sera aussi l'occasion de découvrir ***Salami Show***, du Toulousain **El don Guillermo**, une histoire d'émission de télé complètement barrée comme de nombreux lecteurs aimeraient en voir plus souvent sur leur petit écran. Enfin, et pour bien finir en beauté, c'est la BD ***Caca Room*** de **Roope Eronen** qui atterrira les plus fins gourmets adeptes de la BD finlandaise. ■ **GV**

ROAD TO NOWHERE
Par Pao-Yen Ding, Misma
Broché, 80 pages N&B, 15 €, disponible

SALAMI SHOW
Par El Don Guillermo, Misma
Broché, 156 pages couleurs, 18 € le 18 février

CACA ROOM
Par Roope Eronen, Misma
Broché, 80 pages couleurs, 16 €, le 15 mars

À la pointe

Être à la recherche des talents de demain en illustration, tel est le crédo du magazine ***Kiblind*** Pour les mettre en valeur, rien de mieux que leur imposer un thème. Pour ce numéro Hiver 2018-2019, le sujet imposé est « Relou ». Les participants sont, par ordre d'apparition, Nao Tatsumi, Manshen Lo, Mélodie Baschet, Romain Figaro, Jules Magistry, Manddy Wyckens, HifuMiyo (notre préféré), Kazuhisa Uragami, Tatjana Prenzel et Josselin Facon. La couverture est signée Maïté Grandjouan. **FB**

KIBLIND HIVER 2018-2019
Collectif, Kiblind
Disponible. Plus d'informations sur le site kiblind.com

La réédition du mois

On la savait en rupture de stock depuis plusieurs mois, les fans de **François Morel** et de **Pascal Rabaté** menaçaient les éditions **Futuropolis** en les bombardant de cartes postales vengeresses avec des vues de l'église de Condé-sur-Noireau et de La Canebière au mois de février. La situation devenait insupportable pour la vénérable institution de la rue de Tournon tant les sacs de courriers bloquaient l'accès à la machine à café. Et puis, finalement, une file de semi-remorques est arrivée, précédée par les motards présidentiels. Enfin, la situation insurrectionnelle qui menaçait la quiétude des paroissiens du 6e arrondissement s'est calmée d'un coup à la vue des palettes débordantes de ***Bien des choses***, l'adaptation par Rabaté du spectacle de Morel voué à la préservation de l'art de s'envoyer des cartes postales quand on veut et, surtout, quand on n'a rien de bien important à raconter. Bref, un ouvrage indispensable. **GV**

BIEN DES CHOSES
Par Morel & Rabaté, Futuropolis
Livre cartonné, 104 pages couleurs 19,30 €, disponible

Travail d'orfèvre

Démarrage en trombe pour **Les Cahiers dessinés** avec les sorties simultanées de deux ouvrages consacrés respectivement à **Noyau** et à **Guido Buzzeli**. Pour le premier, ***Le Bon Goût***, les amateurs de l'humour dévastateur de l'illustrateur suisse vont pouvoir se payer une bonne tranche de rigolade à la vision de cette nouvelle livraison. Effectivement, comme le rappelle l'éditeur en citant Flaubert, Noyau n'a besoin de personne pour dépasser toutes les limites permises. Véritable pamphlet contre la vie moderne, *Le Bon Goût* n'en oublie pas pour autant de rappeler à l'homme résigné que le rire reste tout de même une belle forme de résistance. Pour ce qui est de la deuxième partie consacrée à l'œuvre de Guido Buzzeli, il s'agit cette fois de dix histoires entre rêves et cauchemars qui devraient ravir les amateurs du genre. **GV**

LE BON GOÛT
Par Noyau, Les cahiers dessinés
Album broché, 208 pages N&B, 20 €, disponible

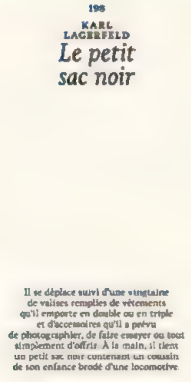
ŒUVRE 2
Par Guido Buzzeli, Les cahiers dessinés
Album broché, 240 pages N&B, 29 €, disponible

Clair comme un texte de La Fontaine

Dans un style nettement moins pompier que le grand ancêtre Gustave Doré, les fables du monument national qu'est Jean de La Fontaine sont désormais disponibles dans une version ornementée à l'aquarelle par **Joann Sfar** L'engin s'appelle tout bonnement ***Les Fables de La Fontaine*** et est édité chez Michel Lafon. On apprécie le format pratique, le texte d'introduction de Sfar qui justifie l'entreprise ainsi que la solidité de l'ouvrage prévu pour en voir de belles au fil du temps. Ce qui est génial avec La Fontaine, c'est la clairvoyance de ses écrits généralement prononcés dans un monde animalier beaucoup plus sympathique que celui des humains. À se procurer d'urgence, car ce livre des deux compères à travers les siècles remplace avantageusement tous les antidépresseurs disponibles en magasin. **GV**

LES FABLES DE LA FONTAINE
Par Joann Sfar, Michel Lafon
Livre cartonné, 204 pages illustrées couleurs, 20 €, disponible

L'art du voyage


198
KARL
LAGERFELD
Le petit
sac noir
Il se déplace suivi d'une vingtaine
de valises remplies de vêtements
qu'il emporte en double ou en triple
et d'accessoires qu'il a prévu
de photographier, de faire essayer ou tout
simplement d'offrir. À la main, il tient
un petit sac noir contenant un coussin
de son enfance brodé d'une locomotive

Originale cette idée de raconter l'histoire de grandes personnalités en voyage via les bagages qui les accompagnent et qui renferment des secrets et, quelque part, leur personnalité. Ce florilège de chroniques de voyage aussi glamour que sophistiquées est l'œuvre de l'écrivain **Bertil Scali** et du dessinateur **Pierre Le-Tan**. Il n'y a pas mieux que ce dernier pour illustrer l'âge d'or des transports comme pour représenter des personnages aussi extravagants que Sarah Bernhardt, Tamara de Lempicka, Madonna, Paul Poiret, Karl Lagerfeld, Henri Matisse, Jeff Koons, Andy Warhol... **FB**

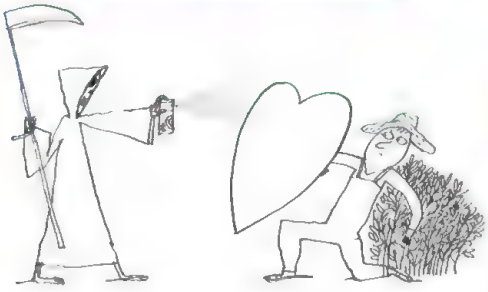
HISTOIRES DE VOYAGEURS, *À BAGAGES OUVERTS*
Par Scali & Le-Tan, Thames & Hudson
Livre cartonné, 448 pages, 200 illustrations couleurs, 85 €, disponible
Existe en version luxe, limitée à 50 exemplaires, uniquement vendue dans les magasins Louis Vuitton.

Images d'en ville

Après *L'Empreinte du monde* et *Idée*, les éditions **Martin de Halleux** publient LE chef-d'œuvre absolu de **Frans Masereel** qu'est ***La Ville***. Dans cet ouvrage, préfacé par Charles Berberian, l'artiste belge montre des villes modernes et tentaculaires, avec leurs chemins de fer, leurs ponts, leurs accidents de voiture, leurs usines... et leur violence, leurs crimes comme leurs amours. Ce qui rend cet ouvrage intéressant, ce sont ces dix planches inédites retrouvées chez des collectionneurs privés belges qui annoncent, huit ans auparavant, ce mythique livre illustré. Une superbe trouvaille ! **FB**

LA VILLE
Par Frans Masereel, Martin de Halleux
Livre cartonné, 136 pages N&B, 18,50 €, disponible

Petit précis plutôt précis

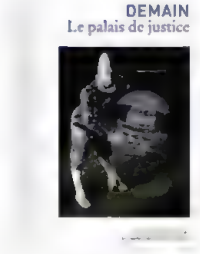


Grande figure de l'écologie disparue en 2015, **Jean-Marie Pelt** était une bête de savoir qui savait expliquer les choses en appelant un chat un chat. Dans cette nouvelle édition augmentée proposée par les éditions de l'Aube, nous retrouvons l'homme questionné par Émile, un élève d'une classe de 4e qui souhaite tout savoir sur l'écologie et, surtout, quelles sont les choses à savoir et à faire si l'on se revendique écolo. Le ton de l'entretien est cash et sans faux-semblants. Pelt répond avec clarté et franchise à toutes les interrogations d'Émile tandis que l'illustrateur **Pascal Lemaître** souligne les différents thèmes abordés de manière humoristique. Au final, un agréable petit bouquin carré idéal pour les préados qui souhaitent en savoir plus sur la question. **GV**

C'EST QUOI L'ÉCOLOGIE ?
Par Pelt et Lemaître, L'Aube
Livre broché, 104 pages N&B, 9,90 €, disponible

Beau et utile

Tous les jours que Dieu fait, le monde apprend qu'il y a encore des problèmes entre un gouvernement et sa justice. La dernière victime en date n'est autre que le **palais de justice de Bruxelles**, un monument construit par Joseph Poelaert au XIXe siècle, qui tombe en ruine car aucun des gouvernements qui se sont succédé depuis son édification n'a jugé bon de le faire ravaler ne serait ce qu'une seule fois. Afin de venir au secours de ces vieilles pierres, la fondation Poelaert a demandé à cinquante artistes belges parmi les plus connus (Johan de Moor, Max de Radiguès, Schuiten, Herr Seele...) d'imaginer le palais d'ici la fin de ce siècle. Le résultat est maintenant disponible dans un superbe ouvrage grand format appelé ***Demain le palais de justice*** et édité par **Les Impressions nouvelles** avec une double page par artiste présenté. Acheter ce livre sera le premier investissement dans la pierre de beaucoup de lecteurs. **GV**



DEMAIN LE PALAIS DE JUSTICE
Ouvrage collectif, Les Impressions nouvelles
Livre cartonné, 112 pages couleurs, 29 €, disponible

La rue est à nous

Depuis les affiches éphémères apparues dans les années 1960, les artistes ont su faire preuve d'imagination pour s'accaparer la plus grande galerie d'art gratuite disponible un peu partout dans le monde sauvage : la rue. En l'espace de quelques décennies, cette nouvelle forme d'expression artistique a transformé les murs des villes en musée tout en changeant les mentalités qui voient maintenant des chefs-d'œuvre dans les graffitis d'antan. Afin de convaincre les derniers récalcitrants au street art, le livre ***Légendes urbaines*** publié sous la direction de **Nicolas Laugero Lasserre** et **Pierre Lecaroz** chez In Fine présente une belle brochette de créations d'auteurs ayant, désormais, pignon sur rue comme Banksy ou Jacques Villeglé, qui s'est même illustré dans le punk rock à travers une paire d'affiches du groupe Parabellum. **GV**

LÉGENDES URBAINES
Ouvrage collectif, In Fine
Livre cartonné broché, 144 pages couleurs N&B, 19 €, disponible

Les métiers de maintenant

À sa sortie des Beaux-Arts, **Pierô** aurait voulu être Gotlib ou Hugo Pratt. La vie en décidera autrement et il va se retrouver dans la peau d'un illustrateur de jeux à succès. Afin de fêter les dix ans de carrière du créateur des personnages, univers, cartes et accessoires d'*Une ombre sur Whitechapel*, *Mr. Jack*, *Dice Town*, *Les Poux*, *Rampage*, *Medieval Academy* et une kyrielle d'autres, **Ilinx**, une maison d'édition dédiée au ludique, a lancé une campagne de financement participatif en 2016 pour réunir les fonds nécessaires à la fabrication de ce magnifique ouvrage format disque 33 tours dont les textes sont rédigés en français et en anglais, tant la réputation de Pierô a depuis longtemps dépassé les frontières. **GV**

PIERÔ ARTBOOK *- BOARDGAME ARTIST 10 ANS DE JEUX*
Par Pierô, Ilinx
Livre cartonné, 152 pages couleurs, texte bilingue français-anglais 39,50 €, disponible

Expo qui dépote

L'année démarre fort pour les éditions **2024**. À peine le temps de se remettre de la sortie de ***Boule de feu*** du duo **Anouk Ricard** et **Étienne Chaize**, les lecteurs verront arriver en mars ***L'Année de la comète***, un très grand format dû au talent de **Clément Vuillier**. Pour le peu que nous avons pu en voir, c'est beau et coloré et muet d'un bout à l'autre ; en avril, ***Reprise***, un dialogue de dessins entre **Anne-Margot Ramstein** et **Blutch**, verra le jour en album grâce à une coédition entre 2024 et le festival strasbourgeois Central-Vapeur ; pour clore ce florilège, 2024 lance 4048, un département entièrement consacré à l'édition jeunesse dont le premier titre sera ***Roi de la lune***, de **Bérengère Cournut** et **Donatien Mary**. Dans la foulée de la sortie de *Boule de feu*, les éditions 2024 investissent le musée historique de Strasbourg afin d'offrir aux visiteurs une nouvelle vision des collections de l'endroit à travers la quête d'un objet mystérieux caché quelque part dans le musée et recherché activement par les personnages du duo. À part trouver l'idée de cette exposition absolument géniale, les visiteurs prendront un certain plaisir à suivre les héros de *Boule de feu* dans une nouvelle approche dépoussiérée et décalée de la visite au musée telle que les grands-parents la concevaient. **GV**

BOULE DE FEU
Par Ricard & Chaize, 2024
Livre broché. 72 pages couleurs, 24,50 €, le 8 février

L'ANNÉE DE LA COMÈTE
Par Clément Vuillier, 2024
Livre relié, couleurs, 28 €, le 15 mars

ROI DE LA LUNE
Par Cournut & Mary, 2024
Album relié, 19 €, le 19 avril

REPRISE
Par Ramstein & Blutch, 2024 & Central-Vapeur
Livre broché, 23 €, le 12 avril

À LA POURSUITE DU MACHIN MAGIQUE !
Du 22 mars au 23 juin
Musée historique – 2, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons – 67000 Strasbourg
Tarif : 6,50 € et 3,50 € en tarif réduit, gratuit pour les – de 18 ans
Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 18 h

Changement de nom mais pas de cap

Fondation mécène reconnue d'utilité publique depuis sa création en 1976, la **FNAGP** (Fondation nationale des arts graphiques et plastiques) a profité de la récente refonte de ses statuts pour aussi changer de nom : exit donc ce borborygme étrange qu'était la FNAGP, et place à la toute nouvelle, toute belle Fondation des artistes qui, nous l'espérons tous, ne tardera pas à trouver un diminutif sympa comme, disons, la FA, à moins que le sigle ne soit déjà pris. Plus sérieusement, la Fondation des artistes est un véritable couteau suisse qui accompagne les artistes depuis la sortie de l'école et tout au long des différentes étapes de leur carrière. Elle fournit, entre autres, des bourses, des ateliers et, le plus important, un hébergement aux artistes les plus âgés dans une maison de retraite, la Maison nationale des artistes, qui leur est entièrement réservée. **GV**

FONDATION DES ARTISTES
Hôtel Salomon de Rothschild – 11, rue Berryer – 75008 Paris
Contact : 01 45 63 59 02 et contact@fondationdesartistes.fr

Trois Posy Simmonds sinon rien

Pour ce début d'année, l'actualité de la dessinatrice **Posy Simmonds** se déroulera sur plusieurs fronts : ***So British ! L'Art de Posy Simmonds***, une monographie sur l'artiste réalisée par le journaliste et fondateur du magazine *Escape* **Paul Gravett** chez Denoël Graphic ; toujours chez le même éditeur, un nouveau roman graphique, ***Cassandra Darke***, est annoncé pour avril, tandis qu'une exposition sous la direction de Paul Gravett lui sera consacrée ce même mois lors de la 6e édition du **Pulp Festival** de la Ferme du Buisson, un rendez-vous désormais aussi incontournable et sympathique que l'était Angoulême à ses débuts. Star énorme au Royaume-Uni depuis les années 1970, Posy Simmonds n'a été découverte que très récemment par le public français. Pour l'instant, seuls trois de ses livres ont été édités. Cela promet encore beaucoup de surprises pour la suite quand on sait tout ce que l'artiste a pu dessiner depuis l'époque où elle collaborait au journal *The Guardian*. **GV**

SO BRITISH ! L'ART DE POSY SIMMONDS
Par Paul Gravett, Denoël Graphic
Livre cartonné, jaquette, 112 pages couleurs
23 €, le 21 mars

CASSANDRA DARKE
Par Posy Simmonds, Denoël Graphic
Livre cartonné avec jaquette, 96 pages en pichromie, 21 €, le 4 avril

PULP FESTIVAL 2019
– LA BANDE DESSINEE AU CROISEMENT DES ARTS 6E ÉDITION
Du 5 au 28 avril à la Ferme du Buisson
Allée de la Ferme – 77186 Noisiel. Billetterie sur place, en ligne ou par téléphone au 01 64 62 77 77, du lundi au samedi de 14 h à 19 h et lors des spectacles

Drawing School
© Kim Jung Gi

KIM **JUNG GI**
photographié par Romuald Meigneux
© Romuald Meigneux

Ceux de nos lecteurs et lectrices qui arpentent les allées des grands festivals BD auront peut-être eu l'occasion de croiser un petit bonhomme venu de Corée qui déclenche presque des émeutes lorsqu'il commence à dessiner sur de grands murs blancs. En quelques apparitions en France, **Kim Jung Gi**, professeur de dessin dans l'école qu'il a fondée à Séoul (AniChanga), a atteint le statut de dessinateur culte, en particulier auprès d'autres dessinateurs. C'est sur Internet que son aventure internationale a commencé en postant des vidéos de ses *drawing shows*, des séances de dessin virtuoses réalisées en public et sans croquis. Il a aussi collaboré avec Jean-David Morvan sur deux albums de BD parus en France, *Spy Games* et *McCurry, NY 11 septembre 2001*. Nous l'avons rencontré à Bruxelles lors de la fête de la BD en septembre 2017...

Par **Frédéric Bosser**, **Géant Vert** et **Jean Paul Moulin**

KIM JUNG GI

LE **DESSIN** AU NATUREL...

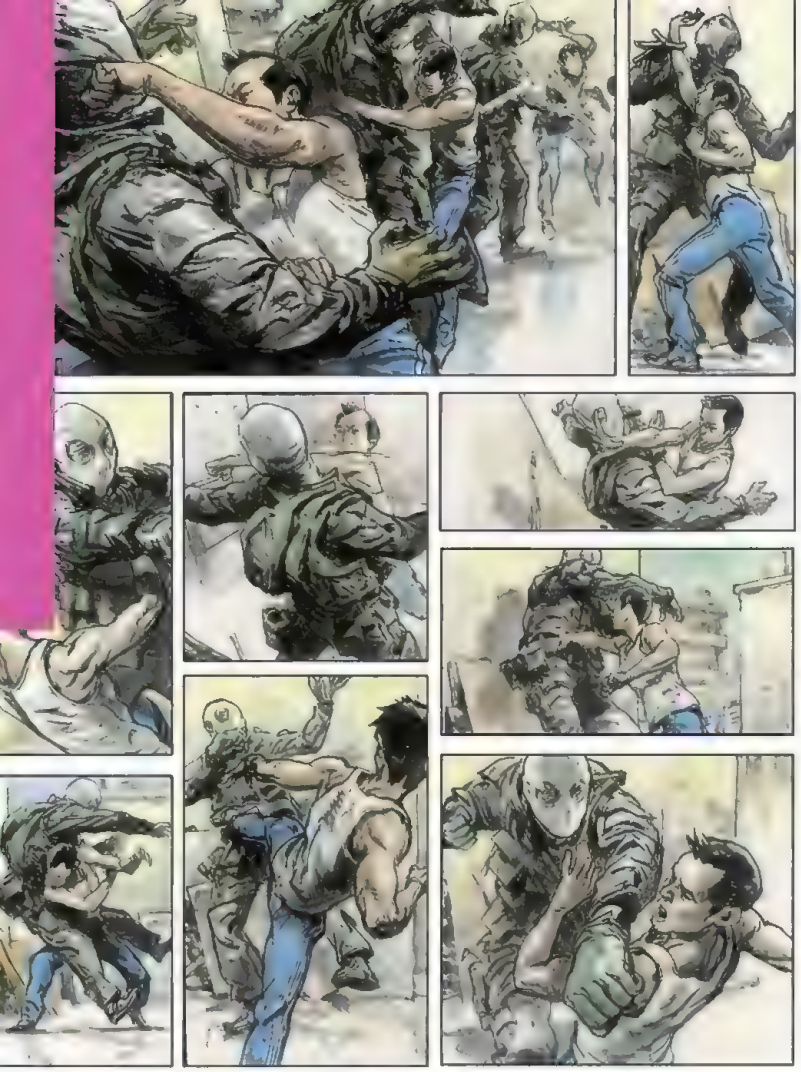


Planche extraite de ***Spy Games*** (2014)
© Morvan & Kim Jung Gi / Glénat

SPY GAMES
PAR **J.-D. MORVAN**
& KIM JUNG GI
Éditions GLÉNAT,
Livre cartonné, 48 pages couleurs,
disponible

MCCURRY, NY 11 SEPTEMBRE 2001
PAR **J.-D. MORVAN**
& KIM JUNG GI
Éditions DUPUIS,
Livre cartonné, 136 pages couleurs,
disponible

Crayonné d'une case de ***McCurry, NY 11 septembre 2011*** (2016)
© Morvan & Kim Jung Gi / Dupuis

Kim Jung Gi, en regardant vos vidéos de *drawing shows* sur YouTube, on se dit que vous ne pouvez pas être un simple humain. Alors, plutôt cyborg ou extraterrestre ?
Je crois bien que je préfère qu'on pense que je suis un extraterrestre. C'est une idée plus sympathique que cyborg, même si j'aime beaucoup les machines !

Les lecteurs de bande dessinée vous ont découvert en 2014 avec *Spy Games* puis en 2016 avec cet album consacré au 11 septembre (*McCurry, NY 11 septembre 2001*) dans la collection Magnum chez Dupuis. Pouvez-vous nous parler de ce projet ?
C'est pour devenir un dessinateur de BD que j'ai abrégé mon séjour aux Beaux-Arts. Malheureusement, et pour diverses raisons, mon cheminement artistique m'a conduit sur des chemins différents de ceux que je cherchais à prendre. D'une certaine façon, j'ai loupé le coche quelque part. Parfois, je me dis qu'il n'est pas trop tard pour me lancer totalement dans cette aventure après une première expérience en 2014 avec Jean-David Morvan sur *Spy Games* chez Dupuis, mais ça se termine toujours de la même façon : je n'ai pas le temps. Pourtant, au fond de moi, je sais que je suis prêt. *McCurry, NY 11 septembre 2001* m'a été proposé de façon assez subite. McCurry est un photographe que je suis depuis longtemps, notamment pour son travail pour le magazine *National Geographic*. Et comme il fait partie des artistes que j'aime beaucoup, il était très excitant pour moi de travailler sur une BD avec lui. Cela m'a permis de mieux le connaître, même si j'ai eu peu de temps pour boucler l'album. Merci au passage au scénariste Jean-David Morvan qui m'a beaucoup aidé sur ce projet. J'ai beaucoup aimé faire ce travail collectif...

Dessiner en permanence est une sorte de drogue. **Je dois absolument dessiner** quelque chose dès que j'ai la possibilité physique de le faire.

Il paraît que c'est un peu par hasard que vous avez commencé à vous produire dans les événements BD autour du monde, ce qui vous a fait devenir une sorte de rock star du dessin. Pouvez-vous nous raconter comment vous en êtes arrivé là ?
Un rock star du dessin ? Je vous assure qu'il n'y a pas de jeunes filles qui me courent après dans la rue ! *(Rires.)* Je suis plutôt, je dirais, un travailleur étrange. Ce n'est pas arrivé par hasard. Je pense que j'étais prêt, techniquement et mentalement aussi. J'ai aussi la chance d'être là à une époque où on a accès à Internet. Il y a une multitude d'espaces où s'exposer en *live* et en vidéo, comme sur Facebook, YouTube, etc. Ces médias nous permettent d'échanger avec la planète entière. Je pense que j'ai eu de la chance d'être aussi bien exposé. Même si mon travail est toujours analogue, c'est la digitalisation du monde qui m'a permis de trouver un public.

Travailler sur grands formats, qui plus est en *live*, ne doit pas être tout le temps facile...
Il y a, bien sûr, un talent pour le dessin au départ. Par contre, je dessine vraiment tout le temps, depuis toujours. Je pense que j'ai une perception de l'espace un peu plus élevée que les autres, mais je fais toujours l'effort d'observer les choses qui sont autour de moi et de dessiner. De les observer, de les comprendre. Dessiner en permanence est une sorte de drogue. C'est devenu une habitude. Je dois absolument dessiner quelque chose dès que j'ai la possibilité physique de le faire.

Ceux qui n'ont pas la chance de vous voir dessiner en direct peuvent se procurer les *sketchbooks* distribués en France par les éditions Caurette depuis 2012. Ces sorties annuelles ont un grand succès dans le monde entier depuis 2012.
Ces *sketchbooks* reprennent la plupart des dessins réalisés sur l'année écoulée. Celui de 2016 contient beaucoup de travaux de dessins de grande taille, ceux que j'ai réalisés pour les *live drawing shows* partout dans le monde. Du coup, la mise en forme du livre a été plus difficile qu'avant, mais je suis content de les retrouver tous ensemble dans ce livre.

Ci-dessous : extrait d'un des carnets de Kim Jung Gi (2018)
© Kim Jung Gi

© Kim Jung G

Le *sketchbook* paru en 2015, *Omphalos*, a la particularité de regrouper uniquement des dessins érotiques, souvent très crus. Pourquoi ce choix ?
L'érotisme est un des thèmes que je dessine le plus. Ces dessins érotiques représentent les dimensions de mes rêves. Des fantasmes qui restent dans ma tête avec le désir de peut-être les assouvir un jour... *(Rires.)*

Vous aimez dessiner des nus ?
Jeune, je dessinais déjà beaucoup. J'ai même été puni pour avoir dessiné une BD érotique avec une des professeures de l'école... *(Rires.)* C'était quelque chose d'habituel pour moi, de dessiner devant les gens. J'ai toujours été l'étudiant qui dessinait tous les jours, un des meilleurs de l'école. Pendant les pauses, je dessinais des femmes nues sur le tableau dans la classe. Je pense que c'est là que je me suis entraîné à dessiner devant la foule sans difficulté. Comme je le fais maintenant.

Aviez-vous suffisamment de dessins érotiques pour faire le livre ou avez-vous travaillé spécifiquement pour le réaliser ?
J'en avais à profusion avant qu'on me demande de le réaliser. Je possédais aussi tout un ensemble que je ne pouvais pas diffuser directement à mon public habituel. L'*artbook* a été l'occasion de les publier en contournant certains blocages.

Extrait d'un des carnets de Kim Jung Gi (2019)
© Kim Jung Gi

Jeune, je dessinais déjà beaucoup. **J'ai même été puni** pour avoir dessiné une BD érotique avec une des professeures de l'école...

Comment travaillez-vous de manière générale dans le domaine de l'érotisme : avez-vous recours à des modèles ou à votre imagination ?
Je laisse aller mon imaginaire en puisant dans les images emmagasinées dans mon crâne. Par exemple, je prends une image érotique que j'ai vue dans une vidéo et je la cache dans une scène de tous les jours. Pour voir le détail, il faut se focaliser sur ce qui n'est pas apparent au premier plan. Par exemple, je vais dessiner une scène dans un restaurant chic dans laquelle je glisse un élément érotique. Pour s'en apercevoir, il faudra que le lecteur fasse bien attention à tout ce qui se passe en dehors du premier plan. Comme ce n'est pas forcément très apparent, ce détail peut échapper à une première lecture, voire plusieurs. J'adore glisser des détails complètement en décalage avec le sujet. C'est ma façon de mettre un peu de contraste dans le dessin.

Je vois ici un dessin d'une femme avec un sexe d'homme. Quand vous vous décidez à faire ce genre de dessin, vous fixez-vous des limites au fantasme de votre esprit ou considérez-vous que le dessin doit être totalement libre, sans que votre réflexion personnelle sur le plan de la sexualité n'intervienne ?
Non, je n'ai aucune limite quand je dessine. J'ai fait largement pire que ce que vous avez sous les yeux. Ce que je dessine ne m'étonne jamais car tout sort de mon imagination. Je sais ce que je suis en train de faire d'un bout à l'autre. Le seul moment où mon imaginaire intervient, c'est quand je pense à tous les autres dessins que je souhaite réaliser et que je n'ai pas encore débuté.

Quand vous dessinez ces images, vous envisagez une éventuelle publication ou vous vous en fichez royalement ?
Non, quand je veux dessiner quelque chose, je n'envisage rien du tout, je me contente de le faire. *(Gros éclat de rire.)* Cela explique certainement pourquoi beaucoup de mes dessins n'ont jamais été publiés avant. Pour la plupart, oui, j'ai vraiment fait fort.

Pour ce livre, vous êtes-vous censuré au vu du contenu ?
(Énorme éclat de rire.) Et puis quoi encore !

Mais quand vous parlez de fantasmes pas encore dessinés, vous parlez de quoi ?
J'ai toujours de nouveaux fantasmes. C'est chez moi, en continu, dès que je vois quelque chose que je peux transposer en dessin. Dans l'immédiat, je dirais que j'ai à peu près tout dessiné pour ce qui est de mes fantasmes principaux. Par contre, je ne garantis pas que je n'en aurai pas de nouveaux demain.

Vos fantasmes évoluent-ils en fonction de votre parcours ?
Complètement. Maintenant, je viens de découvrir une certaine passion pour la nécrophilie. *(Rires.)*

Rien que ça...
Je suis assez souvent dans des univers plutôt glauques en ce moment.

© Kim Jung Gi

Extrait d'un des carnets de Kim Jung Gi (2018)
© Kim Jung Gi

Quel genre de dessinateur êtes-vous quand vous dessinez une femme ? Êtes-vous passionné au point de consommer le modèle ou vous contentez-vous du fantasme ?
Sur le plan humain, j'aime les femmes tout simplement. J'aime les dessiner, mais j'aime aussi passer beaucoup de temps en leur compagnie en dehors de la planche à dessin. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le fait d'être un artiste qui dessine des femmes ne fait pas de moi une personne irrésistible pour la gent féminine. En Corée, je me suis aperçu que ma manière de représenter les femmes les vexait particulièrement. Elles trouvent mon dessin très violent et ne l'aiment pas. Ce qui explique pourquoi, et à mon grand regret, je suis beaucoup plus populaire auprès des hommes.

Le dessin érotique est-il une forme de séduction qui fonctionne bien ?
Je n'en sais rien, je n'ai jamais utilisé mon art comme moyen d'arriver à mes fins. Aussi loin que je me rappelle, j'ai toujours séparé ce que je dessine et ma vie hors du dessin. Quand j'étais ado, les femmes n'étaient pas mon principal centre d'intérêt, contrairement à mes copains qui étaient assez intarissables à leur sujet. Quand je me retrouvais dans ce genre de conversation, eh bien, je suivais le mouvement sans renâcler. Par contre, s'il n'était pas à l'ordre du jour, je pouvais aisément m'en passer. En revanche, plus tard, au moment du service militaire, les choses ont changé et j'ai commencé à me dire qu'il était temps que je me trouve une petite amie. Malheureusement, comme je ne suis pas très dragueur, et plutôt fainéant sur le plan de la relation humaine, l'expérimentation de la vie en couple n'a pas vraiment bien fonctionné à ce moment précis. Pour résumer la chose, je dirais que cette difficulté à nouer des rapports intimes m'a conduit à sublimer les fantasmes que j'aurais aimé connaître dans la vraie vie à travers mes dessins. Et c'est comme ça que je me retrouve à plaire aux hommes alors que c'est tout le contraire ! Je ressens cette façon de me voir comme une terrible injustice ! *(Rires.)*

Comment l'expliquez-vous ?
Je ne sais pas. Peut-être dans ma façon de dessiner les visages qui touchent plus les hommes que les femmes, je n'en sais rien. Quand je dessine, j'évite de regarder une photo car cela bloque complètement mon imagination. Je ne vois que la photo et rien d'autre. Pour que je puisse dessiner, tout doit sortir de ma tête. Pour cela, je laisse mon imagination et elle seule travailler à sa guise. À la fin, une fois tout en tête, je me mets à retranscrire le fruit de mon imagination sur le papier.

© Kim Jung Gi

Il y a beaucoup de similitudes dans votre attitude avec celle de Liberatore qui, d'une très belle femme, va aller vers quelque chose de beaucoup plus gore, plus violent peut-être, parce que les femmes lui font peur. Comment analysez-vous cette manière de faire ?
Comment répondre à une question pareille... Je dirais que les jolies femmes sont parfaites à un point que même un dessin ne pourra jamais rivaliser avec elles. Alors, je cherche à détourner cette perfection en y ajoutant un élément inattendu qui va complètement chambouler le résultat. Quand vous me parlez de Liberatore, bien sûr qu'il y a des similitudes entre lui et moi. À force de regarder ses dessins, je suis capable d'y déceler tous les points que nous avons en commun.

Liberatore dit que son rapport amour/haine avec les femmes provient de son éducation catholique où elles sont représentées comme objets de péché. Est-ce votre cas ?
Non, je n'ai pas ce genre de rapport religieux avec l'image de la femme. Pour mon cas, cela vient de la façon dont j'ai appris à dessiner. Quand j'étais petit, j'avais pour habitude de dessiner les objets que j'avais envie d'avoir, comme une paire de chaussures, une moto. Plus tard, en grandissant, je me suis mis à beaucoup penser aux femmes. Quand on est jeune, on fantasme beaucoup sur des personnes inaccessibles. Alors, comme j'étais plutôt du genre à ne pas avoir de petite amie, je dessinais toutes ces personnes que je désirais dans mes pensées mais qui m'auraient dit non de toute façon.

J'ai fait largement pire que ce que vous avez sous les yeux. Ce que je dessine ne m'étonne jamais car tout sort de mon imagination.

Illustration pour une exposition (2016)
© Kim Jung Gi

2018 *SKETCH COLLECTION*
PAR **KIM JUNG GI**
Editions CAURETTE,
Livre cartonné, 312 pages couleurs,
d sponible

La quasi-totalité des productions de **Kim Jung Gi** est distribuée par les éditions CAURETTE

Plus d'informations :
www.kimjunggi.net

Sur le plan artistique, pensez-vous qu'il y a une différence entre une femme coréenne et une Européenne quand vous les dessinez ?
Je n'ai aucune préférence ni modèle particulier. Quand je dessine une femme, le plus important est que le modèle en soit une. Mon goût personnel est la femme sous toutes ses coutures. Alors, pour ce qui est de la nationalité, je m'en moque.

Donc, si je comprends bien, la première fois que vous mettez les pieds en France, il n'y a absolument aucun choc culturel au contact de la gent féminine.
Non, comme je l'ai déjà dit, la nationalité importe peu. C'est la femme telle qu'elle existe depuis sa création qui m'importe avant tout. Pas ses déclinaisons géographiques ou son passeport.

Avez-vous pu constater des différences dans le rapport à la sexualité et au désir dans la société coréenne par rapport aux pays voisins (Japon, Chine...) ou occidentaux ?
Autour du monde, les gens sont à peu près identiques en ce qui concerne la sexualité. Ils font tous à peu près la même chose. En fait, la différence réside dans la façon dont on décide de s'ouvrir ou de se cacher. Au Japon, les gens sont vraiment plus ouverts pour parler de sexe. Dans les autres pays d'Asie comme la Corée ou la Chine, il y a beaucoup de choses qui sont taboues et qui sont contraintes. Je pense que c'est en Europe que les choses sont les plus simples. Les États-Unis sont encore un peu conservateurs. Pourtant, je pense que ce qu'on essaie de passer dans notre création est à peu près identique partout.

Pour que je puisse dessiner, tout doit sortir de ma tête. Pour cela, **je laisse mon imagination et elle seule** travailler à sa guise.

Extrait d'un des carnets de Kim Jung Gi (2019)
© Kim Jung Gi

Cela évolue-t-il en Corée selon vous ?
Dans la société coréenne, s'exprimer sur le sexe est toujours difficile. Cela dit, nous sommes plus ouverts qu'avant, sans aucun doute. Pourtant, c'est difficile de discuter de ce sujet librement. Même dans l'art.

Votre manière de dessiner les femmes est assez inusitée. Vous avez dit avoir arrêté les Beaux-Arts, c'est donc en autodidacte que vous avez affiné votre trait ?
En effet, j'ai essayé les Beaux-Arts en peinture avant d'arrêter au bout de quelques années. Ce n'était ni ce que je recherchais ni ce que je souhaitais devenir. Mais j'ai bien aimé travailler avec des vrais modèles sous les yeux. Les Beaux-Arts sont parfaits pour apprendre les bases techniques, mais, au bout d'un moment, ça tourne en rond. Au fond de moi, je savais très bien qu'il n'y avait que la bande dessinée qui m'intéressait.

Quels sont vos maîtres en érotisme ?
Avant de m'intéresser à qui peignait quoi, c'était surtout les tableaux que je décortiquais. Je regardais tous les détails de près, la composition, les techniques utilisées. C'est tout cela qui me paraissait le plus important, pas le peintre. Si j'aime bien Liberatore, il n'est pas vraiment une source d'inspiration car j'ai découvert son travail après coup. Il y a bien celui de Nobuyoshi Araki que j'ai croisé naguère mais, même s'il m'a intéressé, cela n'a pas fait de moi un de ses adeptes.

Dans votre *sketchbook*, il n'y a pas du tout de bondage comme dans l'univers d'Araki. Est-ce que cette ambiance vous attire pour de prochains dessins ?
(Rires.) J'en fais des tonnes en dédicaces. Il y a beaucoup d'amateurs de ce genre de dessins et cela ne me dérange pas de leur faire plaisir car je prends la chose à la rigolade. Plus sérieusement, je n'ai pas envie de travailler sur un *sketchbook* de bondage car je ne suis pas fan de ce genre de chose, même s'il peut m'arriver de dessiner quelques objets spécifiques au genre sur un dessin. Pour moi, je suis au service de la représentation du corps de la femme. Ma mission est de le représenter au plus haut de sa beauté. Je n'éprouve aucun plaisir à le représenter dans des situations de souffrance et d'humiliation.

2019 kim jung gi

À gauche : illustration (2019)
© Kim Jung G

EXPOSITION

KIM JUNG GI
DU 10 AU 27 AVRIL 2019
VERNISSAGE LE 12 AVRIL

GALERIE DANIEL MAGHEN
36, rue du Louvre – 75001 Paris
Tél : 06 42 68 26 01 - 01 42 84 38 46.

Plus d'informations :
info@danielmaghen.com

Qu'est-ce qui vous pousse à mélanger les androïdes avec les femmes ?
C'est à cause d'une autre de mes passions. Je suis très attiré par l'outillage utilisé dans le monde médical. Toutes ces espèces de bras robotisés articulés commandés à distance. Cela amène un contraste intéressant avec le corps de la femme. J'irais même jusqu'à dire que tous ces outils coupants, tranchants, terrifiants amènent un peu de piquant à l'univers que je propose avec ce mélange de femmes et de prothèses métalliques. C'est une forme de dessin sucré-salé qui amène le lecteur à différents niveaux d'observation, qui vont aller de l'attirance au rejet pur et simple. En fait, quand je dessine ce genre de chose, cela déclenche chez moi différents degrés d'amusement qui vont du simple sourire à l'éclat de rire tonitruant.

Corps et machines peuvent donc faire bon ménage selon vous...
Je mêle beaucoup corps et machines, car j'ai un véritable goût pour l'anatomie et pour la mécanique. Depuis toujours, corps humain et mécanique sont des préoccupations centrales pour moi. J'aime aussi utiliser les deux univers en opposition : mélanger la chaleur, la douceur du corps humain avec la rigidité, la froideur des machines.

Dans un registre assez similaire, avez-vous déjà croisé le travail effectué sur des infirmières par Romain Slocombe et le groupe Bazooka en France ?
Je ne vois pas, mais je me rappelle avoir bien aimé le travail d'un artiste japonais qui mélangeait le corps de la femme avec différents outils industriels. Par contre, je ne me souviens absolument pas de son nom.

Dans vos dessins, il y a très peu de lingerie ou de pin-up. Vous n'aimez pas en dessiner ou vous n'aimez pas tout court ?
La pin-up, ce n'est définitivement pas mon truc. Je trouve l'exercice un peu trop préfabriqué. Je préfère quand le dessin est plus cru, plus naturel.

Quand vous réalisez un nouveau *sketchbook*, vous arrive-t-il de trouver que vous avez dépassé les bornes en redécouvrant tel ou tel dessin ?
C'est une question de point de vue. Je ne pense pas être vulgaire, mais d'autres personnes à côté de moi le penseront tandis que d'autres non. Dans le public, et suivant la personnalité des lecteurs, il y aura plus ou moins de tolérance, de compréhension ou de stupéfaction devant chacun de mes dessins. Plusieurs personnes pourront ressentir toutes ces sensations devant les mêmes dessins, mais dans un ordre différent. Une nouvelle fois, je constate des réactions tout en décalage devant mes travaux. Quand je suis présent, les gens ne me disent pas qu'ils viennent de recevoir un gros choc en voyant ma production. Les personnes que je rencontre sont généralement toujours polies. C'est souvent après coup que j'apprends par mon entourage que j'ai déclenché un beau scandale. Un coup, ma femme m'a quand même demandé si je comptais continuer dans le dessin érotique encore longtemps. *(Rires.)*

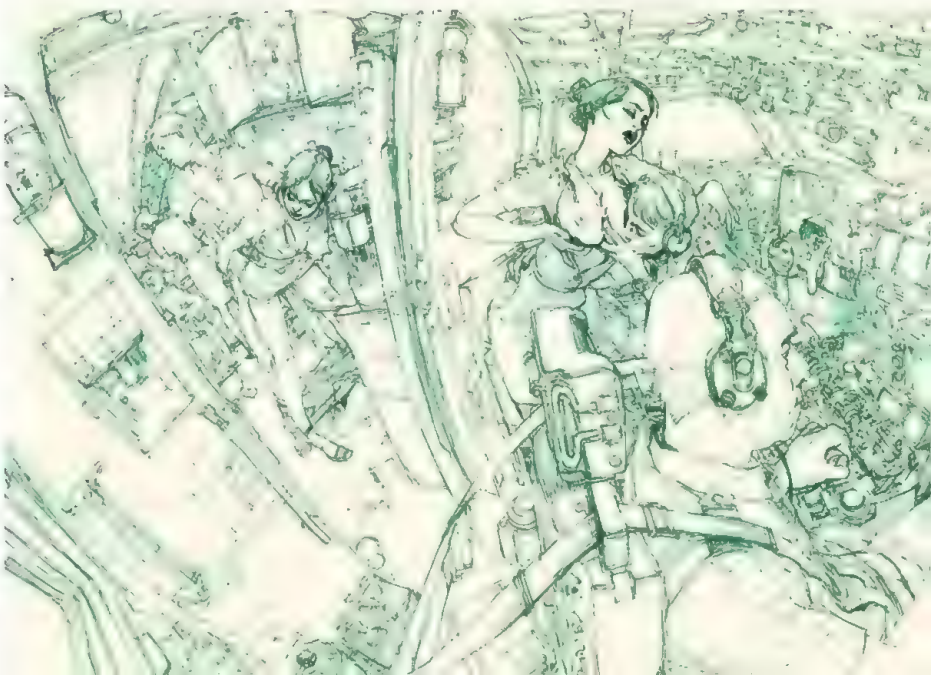
Vos femmes sont-elles le mélange de plusieurs femmes ?
Je mélange tout ce que je connais dans le mixeur de mon imagination. La moindre image glanée sur une photo, dans un film, dans la rue... Je superpose, je colle, découpe, mélange jusqu'au moment où un dessin qui me satisfait entièrement apparaît dans mon esprit. Et là, je le recopie sur le premier support à ma disposition. Chez moi, c'est l'imagination bouillonnante qui fait tout le boulot. En fait, je suis plus mental que visuel dans mon approche du dessin.

Quelle est la partie du corps de la femme que vous préférez dessiner ?
Je dirais le pubis.

Pourtant il n'y en a pas beaucoup de représentés dans votre livre !
Cela vous prouve que je fais quand même très attention à ce que je publie ! *(Rires.)* En fait, je préfère surtout dessiner l'atmosphère. C'est l'ambiance qui m'attire le plus.

Du coup, vous regardez des films érotiques pour vous motiver ?
Oh oui, beaucoup.

Au niveau des détails, on remarque qu'il y a très peu de sperme représenté. Pourquoi ?
Ce n'est pas parce qu'on n'en voit pas qu'il n'y en a pas.



Extrait d'un des carnets de Kim Jung Gi (2016)
© Kim Jung G

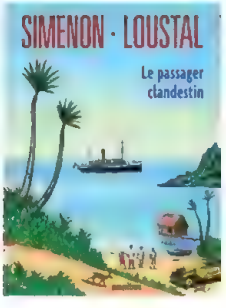
JACQUES **DE LOUSTAL**
photographié par Jorge Colombo
© Jorge Colombo

En attendant de parler de sa longue et belle carrière pour la sortie d'un *artbook* prévu pour la fin de l'année, nous avons échangé avec **Jacques de Loustal** sur sa passion et sa proximité avec l'œuvre de Georges Simenon à l'occasion d'un nouveau texte illustré, *Le Passager clandestin*.

Par **Frédéric Bosser**

JACQUES DE LOUSTAL

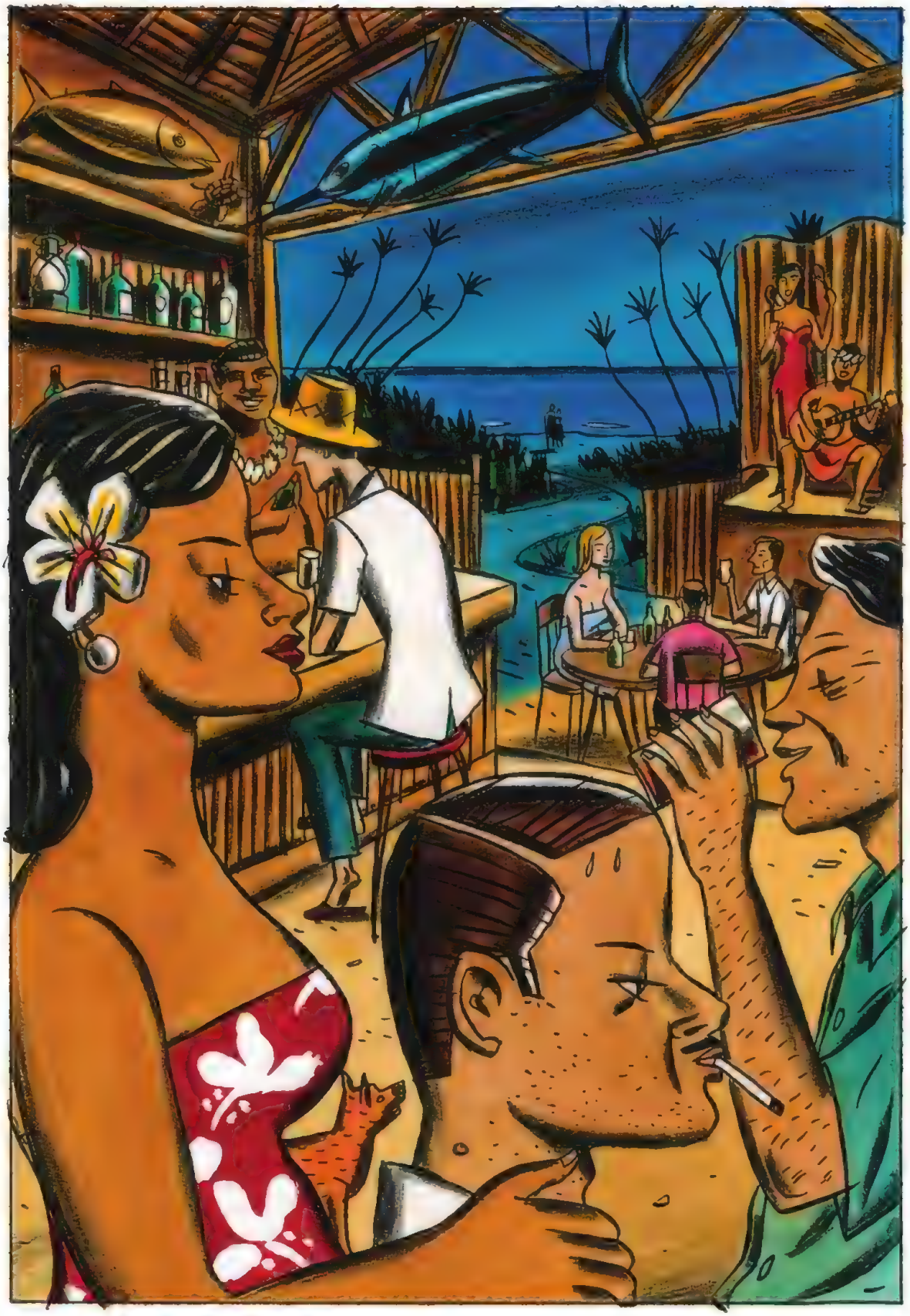
SIMENON, FRÈRE LITTÉRAIRE...



LE PASSAGER CLANDESTIN
PAR **JACQUES DE LOUSTAL**
TEXTES **GEORGES SIMENON**
Éditions OMNIBUS,
Livre broché, 196 pages couleurs
Disponible

Jacques, à quand remonte votre intérêt pour l'œuvre de Georges Simenon ?
J'ai vraiment commencé à le lire à la fin de mes études d'architecte pour une étude sur les canaux à travers différentes approches, notamment ses romans liés aux mariniers chez les Flamands comme *La Maison du Canal*, *Le Charretier de la Providence*, etc. J'ai alors pris goût à ses ambiances et ai été très sensible à ce qu'il écrivait. Plus tard, quand Étienne Robial m'a proposé de rejoindre la collection Futuropolis-Gallimard, j'ai tout de suite pensé illustrer un Simenon. Je me souviens même avoir préparé un dossier pour que Georges Simenon voie ce que je faisais, notamment sur les ambiances africaines des années 1950. Cela s'est très vite arrêté pour des questions de droits. J'étais limite à devoir payer pour faire les dessins... Finalement, j'ai illustré un Mac Orlan (*Sous la lumière froide*) et je ne le regrette pas.

Comment expliquez-vous avoir apprécié Simenon sur le tard ?
L'expérience fait qu'on est plus sensible à son analyse de l'âme humaine. Plus on a de vécu, plus son travail vous parle. Ce n'est pas un romancier pour adolescents.



Le Passager clandestin, Illustration #28
© Simenon & Loustal - Omnibus

Le Passager clandestin, illustration #1
© Simenon & Loustal / Omnibus

Simenon a quelque part décrit ce **que j'ai toujours aimé dessiner.** Je m'inscris dans son univers.

Esquisse preparatoire
© Loustal

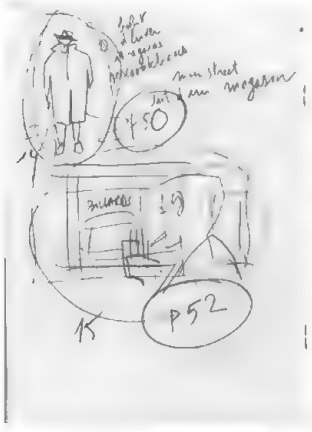
Vous auriez aimé le rencontrer ?
Bien sûr, mais j'aurais été très intimidé. J'ai rencontré ses fils, de belles rencontres.

Vous finissez par dessiner votre premier Simenon avec *Touriste de bananes*...
Par un ensemble de faits ! D'un côté, Latino Impérato (Vertige Graphic) et Cristina Taverna (galerie Nuages à Milan) me contactent pour leur collection de livres illustrés, et de l'autre Mylène Demongeot (actrice et épouse de Marc Simenon, réalisateur et fils de Georges Simenon) me téléphone par l'entremise de notre ami commun, José-Louis Bocquet, pour me dire qu'elle souhaite que j'illustre un roman de son beau-père. Décrocher le téléphone et avoir Mylène au bout du fil, c'était quelque chose, pour moi qui avais vu tous ses films ! Je les ai mis en contact et cela a pu se faire très vite. De là, j'ai choisi le titre, *Touriste de bananes*, car il contenait des sujets que j'aimais bien comme l'exotisme, les voyages, le côté arrière-cour du rêve polynésien, etc.

Puis vous êtes contacté par Dominique Vincent, éditrice du fonds Simenon chez Omnibus...
Qui me demande d'illustrer les Maigret. J'en ai fait six, publiés en poche puis en intégrale. J'ai ensuite proposé d'illustrer autre chose qu'un Maigret et cela a fini par payer, puisqu'elle m'a proposé de choisir parmi un des titres « américains » de leur catalogue. C'est ainsi que je me suis retrouvé à dessiner *Les Frères Rico*, puis *Un nouveau dans la ville*, et aujourd'hui *Le Passager clandestin*, qui n'est pas un roman américain.

Qu'est-ce qui guide vos choix ?
Je cherche des romans qui donnent à voir et pas simplement à ressentir. Il faut qu'en les lisant je voie des images que j'ai envie de dessiner, des ambiances que je veux mettre en scène. *Un nouveau dans la ville* m'a par exemple permis de dessiner des ambiances de neige, inhabituelles pour moi. C'est Ted Benoit qui m'avait indiqué pas mal de docs, c'était tout à fait son univers.

Un nouveau dans la ville : esquisses de recherche, et crayonné pour l'illustration #15
© Lousta.



Pourquoi avoir choisi *Le Passager clandestin* ?
Peut-être parce que depuis *Touriste de bananes* (1998), j'avais entre-temps voyagé deux fois en Polynésie et trouvé des livres rares de photographes des années 1930 sur Tahiti. Comme dans *Touriste de bananes*, il est beaucoup question de l'envers du décor avec les petites mesquineries, les fonctionnaires, les vahinés, l'alcool, les gens de passage et ceux qui, dixit Simenon, « s'encanaquent »... Contrairement au premier, celui-ci finit bien !

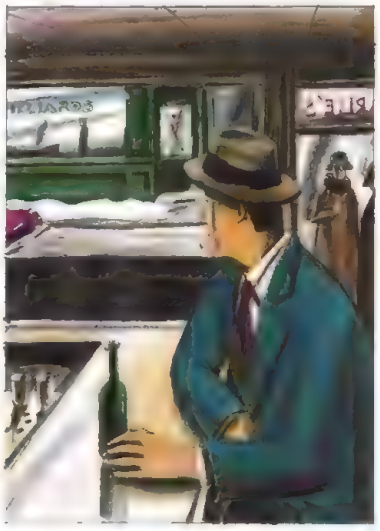
En même temps, c'est une sublime et rare carte de visite...
Quand j'ai vu mon nom aussi gros que le sien sur la couverture, j'ai été agréablement surpris, je n'en demandais pas tant mais je me sens bien dans cette collaboration.

Comment procédez-vous à chaque fois ?
Je lis et relis le roman choisi, en notant dans un petit carnet toutes les images qui me viennent à l'esprit. Puis je sélectionne un nombre, si possible équivalent, de dessins par chapitre, histoire de trouver un bon rythme. J'essaie de proposer une image toutes les trois à cinq pages, plus les culs-de-bouteille. Dans *Le Passager clandestin*, il y a beaucoup d'images au début que je voulais absolument dessiner, comme l'arrivée du bateau dans la nuit, les docks, l'embarquement, le port, etc. Après, il a fallu choisir puis équilibrer. En fait, c'est très empirique comme procédé...

Il faut dire que votre univers est tellement proche de celui de Simenon qu'on a l'impression qu'il a écrit pour vous !
Les images me viennent facilement. Elles s'imposent toutes seules... Simenon a quelque part décrit ce que j'ai toujours aimé dessiner. Je m'inscris dans son univers.

Qui d'autre aimeriez-vous illustrer ?
Je dirais Patrick Modiano. Mais il y a déjà cette magnifique collaboration avec Pierre Le-Tan. Je ne vois pas ce que j'irai faire là-dedans.

Vous intervenez sur la maquette ?
Je le faisais du temps d'Étienne Robial... plus maintenant. Tous mes dessins sont réalisés au même format et je les laisse découper ou recadrer au besoin.



Un nouveau dans la ville : illustration #15
© Simenon & Loustal / Omnibus

Comment se renouveler quand on traite de sujets souvent très proches ?
En changeant souvent de techniques comme d'outils ! Entre *Un nouveau dans la ville* et *Le Passager clandestin*, je suis revenu au dessin à la plume et j'ai changé de papier. Quant à ma façon de composer, elle reste la même. C'est ma façon de voir. Je peux aussi me renouveler en représentant d'autres ambiances...

Quels sont les retours les plus sympathiques que vous avez reçus ?
J'aime bien parler de Simenon avec les spécialistes, avec lesquels je participe parfois à des colloques et autres tables rondes. Les livres passent dans les canaux de la critique littéraire, ça change... Et je réalise qu'avec ces livres, j'ai le pouvoir de remettre en avant des titres un peu oubliés, c'est intéressant. ■

EXPLOITS

j'invente un cirque italien,
Singe à bicyclette, musiciens,
Géant minuscule, hercule,
Clowns et funambules.

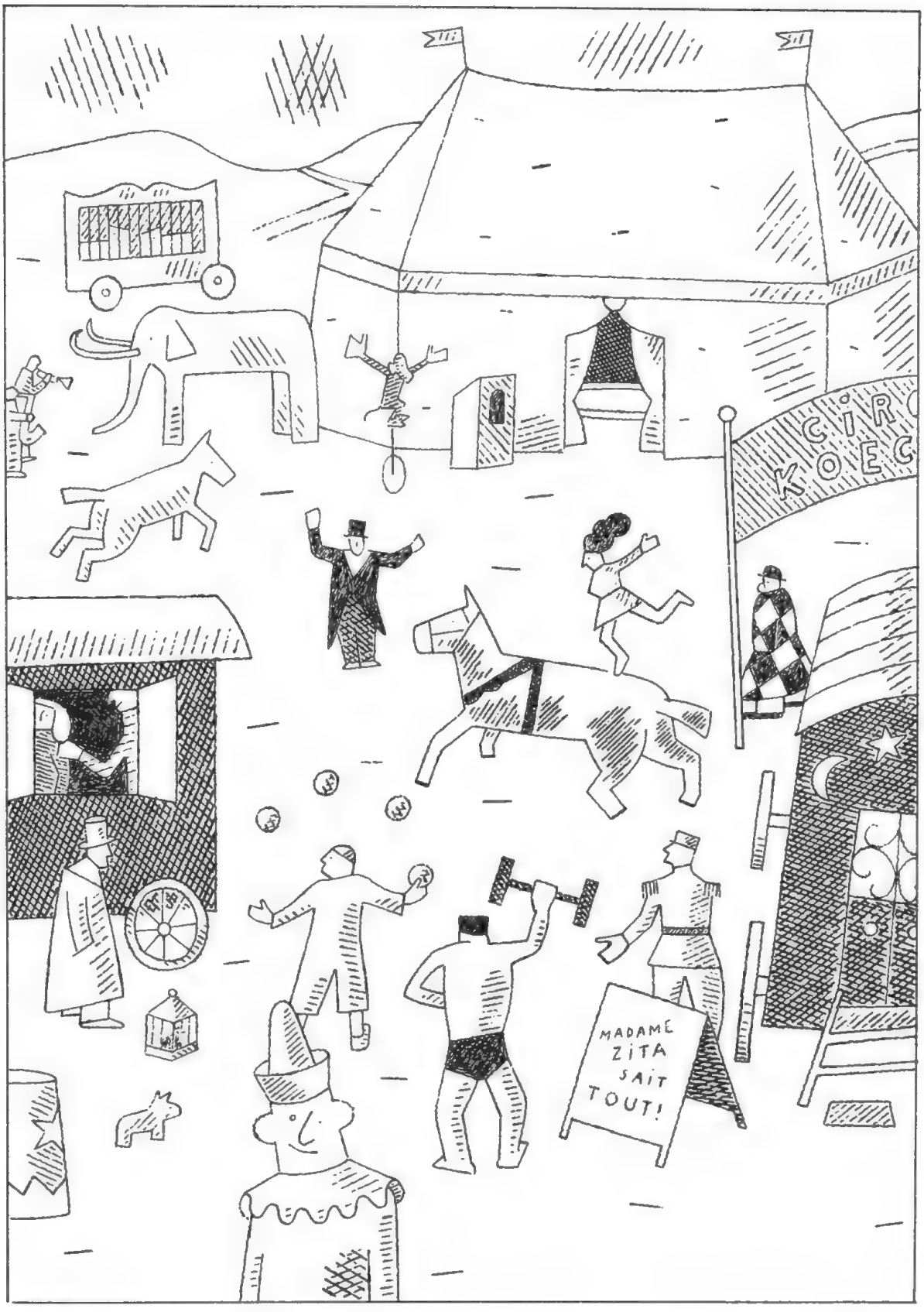
Chapiteau, sciure,
Diseuse de bonne aventure.
Fascinante écuyère
Sur les chevaux de son grand-père.

Roulottes et routes,
Fauves et faux mammouths,
Magicien, saut périlleux,
Trapéziste amoureux.

J'invente un cirque italien,
Pour faire un beau dessin.

L. Koechlin

LIONEL **KOECHLIN**, ILLUSTRATEUR
Dernier livre paru : ***Le Scandale Stopsénil***
(Éditions Cornélius)


MADAME
ZITA
SAIT
TOUT!

La famille Glénat s'agrandit

OÙ TE CACHES-TU, MIKA ?
Par Yayo Kawamura, Quatre Fleuves
Livre cartonné à toucher dès 3 ans, 10 pages couleurs, 8,90 €, disponible

CINQ PETITS ŒUFS POUR PÂQUES
Ouvrage collectif, Quatre Fleuves
Livre cartonné à toucher dès 3 ans, 10 pages couleurs, 12,80 €, en mars

À L'ABRI DES REGARDS
Par Kate McLelland, Quatre Fleuves
Livre cartonné broché, 12 pages couleurs, 14,90 €, en mars

NINA ET LE DOUDOU MAGIQUE
Par Nicola Killen, Quatre Fleuves
Livre cartonné dès 5 ans, 30 pages couleurs, 12,90 €, en mars

QUI SUIS-JE ? DANS LE BOIS
Par Francesca Ferri, Quatre Fleuves
Livre tissu pour la petite enfance, 8 pages couleurs, 10,90 €, en mars

Coup de tonnerre dans le monde de l'édition pour l'enfance, les éditions **Glénat** ont fait l'acquisition de la maison **Quatre Fleuves**, une société présente depuis 1995 et spécialisée dans l'éveil et les livres-objets pour enfants de la naissance à douze ans.

Riche d'un catalogue d'environ trois cents titres dont une flopée de best-sellers comme *La Couleur des émotions* d'Anna Llenas, les éditions Quatre Fleuves seront maintenant disponibles dans un nombre de points de vente non négligeables.

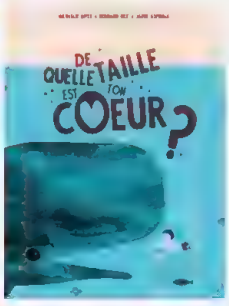
Parmi les nouveautés, le choix de la rédaction s'est porté sur ***Où te caches-tu, Mika ?***, un livre à toucher tout-carton conçu par **Yayo Kawamura** où le petit lecteur doit retrouver un petit chat malicieux qui se cache au hasard des pages. Pour le retrouver, un indice, Mika est le plus doux des chats.

Dans un registre différent, ***Cinq petits œufs pour Pâques*** est un livre tout-carton percé de trous pour apprendre à compter avec ses doigts. Ça tombe bien, il y a autant d'œufs à trouver qu'il y a de doigts à une main.

Au rayon des livres animés, ***À l'abri des regards*** est un livre au format allongé où chaque double page renferme un pop-up qui dévoile au regard tous les mystères qui se déroulent à l'intérieur des ruches ou sous terre, à l'abri des regards. L'album animé du mois est ***Nina et le doudou magique*** par **Nicola Killen**. À l'intérieur de chaque page, des découpes et des fenêtres viennent pimenter les aventures de Nina, qui doit se porter au secours de son doudou.

Parmi les livres-objets vraiment nécessaires pour débuter une vie de lecteur de BD, ***Qui suis-je ? Dans le bois*** imaginé par **Francesca Ferri** est un petit livre en tissu muni d'un anneau de dentition. C'est à ce genre de détails qu'il est possible de repérer un futur mordu de la lecture. **GV**

Il n'y a pas que le chocolat dans la vie



DE QUELLE TAILLE EST TON CŒUR ?
Par Wyss, Utz & Aspinall, Helvetiq
Livre cartonné dès 4 ans, 30 pages couleurs, 14 €, le 7 mars

OH LÀ-HAUT !
Par Popy Matigot, Helvetiq
Livre cartonné dès 5 ans, 38 pages couleurs, 14 €, le 7 mars

LES INTERDITS, ÇA SUFFIT !
Par Barkat & Farkas, Helvetiq
Livre cartonné, 40 pages couleurs, 14 €, le 25 mars

À l'origine, **Helvetiq** est une maison d'édition de jeux de société basée à Lausanne et fondée par Hadi Barkat. Forte d'un succès qui ne se dément pas depuis maintenant dix ans, Helvetiq a ouvert un département de livres pour la jeunesse. Pour sa deuxième bordée littéraire de l'année, l'éditeur suisse fait pour l'instant un sans-faute éditorial. ***De quelle taille est ton cœur ?***, scénarisé par **Nathalie Wyss** et **Bernard Utz** sur des dessins de **Jamie Aspinall** est une histoire de questionnement bien faite qui amène l'enfant à dépasser le cadre de sa propre interrogation. Dans un registre vraiment très drôle, **Popy Matigot** propose ***Oh là-haut !***, une adorable parabole sur les gens qui n'ont plus les pieds sur terre, tandis que **Hadi Barkat** et l'illustratrice **Mirjana Farkas** osent le livre de tous les dangers avec ***Les interdits, ça suffit !***, un vaste florilège de tout ce que les enfants rêveraient de faire tous les jours sans risquer de se faire gronder. Soulignons tout de même que le livre propose une chute somme toute raisonnable. **GV**

Le pré carré Flammarion

Chez **Père Castor**, les auteurs font fort. Ainsi, pour leur adaptation de ***Roméo et Juliette***, **Pierre Coran** et **Charlotte Gastaut** ont réussi le tour de force de mettre Shakespeare au niveau des plus jeunes sans dénaturer le moins du monde l'œuvre originale. Entre un texte à la concision parfaite et des illustrations belles comme des icônes russes, cette histoire d'amour un brin compliquée est désormais accessible à tous dans un ouvrage à la quadrichromie enrichie d'un passage pantone du plus bel effet.

Grand classique du Père Castor, l'histoire d'***Apoutsiak, le petit flocon de neige*** a été écrite par **Paul-Émile Victor** en 1948. Dans cette version avec bonus, le lecteur pourra admirer toute une série de croquis tout en écoutant l'histoire racontée sur un CD audio par le grand explorateur lui-même, accompagné par sa fille. Livre conçu pour durer, il offre deux niveaux de lecture avec des caractères plus gros pour les tout-petits et des légendes imprimées en plus petit pour les grands. Au fil des pages, l'enfant accompagne Apoutsiak de sa naissance à sa mort tout en découvrant comment les Inuits vivent au Groenland.

Dans sa série jeunesse, Flammarion propose une très belle édition grand format de ***Poil de Carotte*** de **Jules Renard** illustrée par **Ronan Badel**. Classique aussi important à lire qu'increvable, *Poil de Carotte* raconte les tribulations d'un petit garçon aux cheveux roux qui est devenu le souffre-douleur de son entourage. Face à l'adversité, le gamin ne s'en laisse pas conter et réplique non sans humour. Magistralement interprété au cinéma par Robert Lynen, le Poil de Carotte du 7e art deviendra une grande figure de la Résistance avant d'être assassiné par les nazis. ■ **GV**

ROMÉO ET JULIETTE
Par Coran & Gastaut, Père Castor Flammarion
Livre cartonné dès 6 ans, 32 pages couleurs + un pantone, 14 €, disponible

APOUTSIAK, LE PETIT FLOCON DE NEIGE
Par Paul-Émile Victor, Père Castor Flammarion
Livre cartonné, 32 pages couleurs, 19 €, disponible

POIL DE CAROTTE
Par Renard & Badel, Flammarion Jeunesse
Livre cartonné dès 11 ans, 160 pages couleurs, 19,90 €, disponible

Histoire de campagne lointaine

Grâce aux éditions de la Gouttière et à son auteur phare **Renaud Dillies**, les petits lecteurs vont pouvoir découvrir avec ***L'Émouvantail*** qu'un cœur gros comme ça peut aussi exister dans un épouvantail fait de bois et de paille. Alors que sa mission est de faire peur aux oiseaux, le malheureux mannequin n'y arrive tout simplement pas. Il a beau faire, les piafs ne sont pas du tout effrayés par sa présence. Alors que la récolte est en train de se faire picorer, la science de Maître Chat suffira-t-elle pour que l'épouvantail arrive à accomplir sa mission ? Beau petit bouquin à l'italienne, cette histoire bénéficie d'une très agréable mise en couleur de Christophe Bouchard. ■ **GV**

L'ÉMOUVANTAIL
Par Renaud Dillies, éditions de la Gouttière
Livre relié dès 3 ans, 32 pages couleurs, 10,70 €, disponible

La bibliothèque du colonel Hathi

En trois ans et des patates d'existence, la maison d'édition du 6e arrondissement de Paris continue contre vents et marées à publier des livres cultivant les quatre qualités essentielles de l'éléphant qui sont la force, la grâce, l'intelligence et la mémoire. Afin de rester fidèles à la tradition, les trois dernières sorties abordent des thèmes aussi différents que peuvent l'être les quatre saisons.

Dans ***L'Ours et le Canard***, **May Angeli** met en avant la solidarité et l'amitié à travers un ours qui vient au secours d'un canard victime d'une chute. Une fois le volatile guéri, le vieil ours se demande s'il le reverra un jour.

Dans un registre très différent, **Eva Eland** propose ***Bienvenue tristesse***, un récit où elle explique directement à l'enfant comment réagir face à ce sentiment. Là où l'idée est géniale, c'est que l'auteure représente la tristesse sous la forme d'un ectoplasme avec lequel il est possible de discuter pour savoir ce qui ne va pas chez lui.

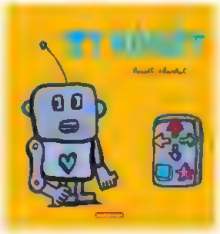
Dans un autre registre, ***Les Inventrices et leurs inventions***, d'**Aitziber Lopez** et **Luciano Lozano**, est un panorama non exhaustif des inventrices qui ont fait progresser la science dans des domaines où l'homme ne les attendait pas forcément. Ainsi, pour le cas de Mary Anderson, une femme d'affaires américaine née en 1866 dans l'Alabama, c'est elle qui a eu l'idée d'inventer l'essuie-glace après qu'un assortiment d'ingénieurs d'horizons variés eurent inventé une automobile capable de rouler sous la pluie. ■ **GV**

L'OURS ET LE CANARD
Par May Angeli, Les Éléphants
Livre cartonné dès 3 ans, 28 pages couleurs, 14 €, disponible

BIENVENUE TRISTESSE
Par Eva Eland, Les Éléphants
Livre cartonné dès 3 ans, 28 pages couleurs, 14 €, disponible

LES INVENTRICES ET LEURS INVENTIONS
Par Lopez & Lozano, Les Éléphants
Livre cartonné dès 6 ans, 40 pages couleurs, 14 €, disponible

La minute Casterman



Benoît Charlat est un auteur à l'imagination débordante. Entré dans l'histoire du livre pour enfants avec l'ouvrage *Cacanimaux et sa surprise animée*, il récidive avec ***Ti Robot***, un ouvrage qui met en scène un petit robot rigolo et une télécommande qui seront le b.a.-ba des jeunes lecteurs pour apprendre à suivre les consignes et activer le robot au fil des pages.

Dans ***Cheval rencontre chien***, l'auteur américain **Eliott Kalan** propose une histoire marrante basée sur le malentendu entre deux espèces. Si les humains savent reconnaître des animaux aussi différents l'un que l'autre qu'un chien et un cheval, ce n'est pas le cas pour les protagonistes du récit. Ainsi, le chien pense que le cheval est un grand chien bizarre car il ne court pas chercher la balle qu'on lui lance. C'est le début d'une série de quiproquos joliment dessinés par **Tim Miller**.

Le cauchemar chez les enfants est le vecteur principal des nuits blanches parentales. Partant de ce constat, ***Camille contre les cauchemars*** d'**Emily Tetri** met en scène une petite fille et son ami imaginaire qui l'aide à dormir en écartant les cauchemars. Évidemment, une nuit, ça ne marche pas.

Avec ***La Philosophie koala***, **Béatrice Rodriguez** profite du capital sympathie de ce petit marsupial auprès des plus jeunes pour le transformer, lui et ses potes Oiseau et Caméléon, en philosophes qui se posent de grandes questions sur la vie, comme les grandes personnes. Évidemment, c'est beaucoup plus drôle et décontracté que dans un amphi de la Sorbonne.

En avant-première de toutes les expos annoncées sur Léonard de Vinci, **Marion Augustin** et **Bruno Heitz** y vont de leur album jeunesse pour mettre le grand inventeur à la portée des plus jeunes.

Dans la continuité de son album sur la démocratie, l'ancienne diplomate **Nathalie Loiseau** s'est associée à **Nathalie Desforges** pour raconter ***L'Europe en BD*** à travers les questions que se posent Nathan et Rim quant à l'utilité de la chose face à tous les problèmes que les deux ont constatés dans leur vie de tous les jours. L'avantage énorme de ce livre, c'est que ses auteurs apportent des réponses claires à des sujets qui sont, bien souvent, expliqués de façon trop compliquée. ■ **GV**

TI ROBOT
Par Benoît Charlat, Casterman
Livre cartonné coins ronds dès 2 ans, 20 pages couleurs, 12,90 €, le 20 mars

CHEVAL RENCONTRE CHIEN
Par Kalan & Miller, Casterman
Livre cartonné dès 6 ans, 48 pages couleurs, 11,95 €, le 6 mars

CAMILLE CONTRE LES CAUCHEMARS
Par Emily Tetri, Casterman
Livre cartonné dès 5 ans, 48 pages couleurs, 12,95 €, le 10 avril

LA PHILOSOPHIE KOALA
Par Béatrice Rodriguez, Casterman
Livre cartonné broché, 80 pages couleurs, 14,95 €, le 6 mars

LÉONARD DE VINCI
Par Augustin & Heitz, Casterman
Livre cartonné dès 8 ans, 48 pages couleurs, 12,95 €, le 17 avril

L'EUROPE EN BD
Par Loiseau & Desforges, Casterman
Livre cartonné dès 8 ans, 48 pages couleurs, 12,95 €, le 17 avril

Le pas de porte Seuil Jeunesse

Ce matin, le facteur nous a déposé devant la porte deux livres particulièrement attachants. Le premier, ***À l'intérieur de mes émotions***, est un album très grand format (27 x 40 cm) absolument génial. Véritable machine en carton pour aider l'enfant à explorer ses émotions, il est constitué de dix pages bourrées de flaps à soulever et de systèmes à activer manuellement. Que ce soit la joie ou la tristesse, cette aide à la découverte des sens imaginée par **Clotilde Perrin** sera le coup de cœur du trimestre.

Alors que la planète rouge est toujours autant d'actualité, l'Américain **Jon Agee** propose ***Seul sur Mars ?***, une amusante histoire d'exploration spatiale où le personnage de Petit Homme se retrouve sur Mars et rencontre un gros Martien timide qui va l'aider à retrouver sa fusée égarée. Drôle et parfait pour apprendre à aller au contact des autres. ■ **GV**

À L'INTÉRIEUR DE MES ÉMOTIONS
Par Clotilde Perrin, éditions Jeunesse
Livre cartonné dès 6 ans, 10 pages animées couleurs, 19,90 €, disponible

SEUL SUR MARS ?
Par Jon Agee, Seuil Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 40 pages couleurs, 13,90 €, disponible

La boutique aux trésors HongFei

Fer de lance des éditions **HongFei**, la collection **Vers l'Asie** s'est enrichie d'un titre de choix avec ***La Lanterne de tonton***, dû aux talents conjugués de **Wang Yage** et de l'illustrateur **Zhu Chengliang**. En Chine, la tradition veut que les oncles offrent des lanternes à leurs neveux et nièces une fois le nouvel an passé. À travers l'histoire de la petite Zoadi et de sa lanterne, c'est un récit sensible et coloré autour des thèmes de la tradition et de la famille. Au-delà de la beauté des images proposées, ce récit tout en douceur est une véritable invitation au voyage.

Dans la série des ouvrages qui mettent la pêche, ***Le Grand Voyage de Rickie Raccoon*** de **Gaëlle Duhazé** est une piqûre XXL de vitamines à lui tout seul. À travers cette histoire animalière, l'auteure et illustratrice raconte la passionnante histoire d'une bébé raton laveur retrouvé sur une plage de Vancouver. De ses origines, mystère ? Un jour, après s'être retrouvée dans une situation étrange, elle décide de partir à dos de baleine vers l'île d'Hokkaido pour percer le secret de ses origines. Cette histoire est tout simplement prenante.

Auteur et illustrateur de haute volée, **Thierry Dedieu** est aussi un conteur accompli. Avec ***La Femme du potier***, il signe une très belle histoire où il est question de savoir, de création et de reconnaissance. La femme d'un potier reconnu pour son grand art profite de l'absence de son mari pour se faire la main sur le tour. Le résultat sera, évidemment, assez inattendu. ■ **GV**

LA LANTERNE DE TONTON
Par Wang & Zhu, HongFei
Livre cartonné dès 5 ans, 40 pages couleurs, 14,50 €, disponible

LE GRAND VOYAGE DE RICKIE RACCOON
Par Gaëlle Duhazé, HongFei
Livre cartonné dès 7 ans, 48 pages couleurs, 14,50 €, disponible

LA FEMME DU POTIER
Par Thierry Dedieu, HongFei
Livre cartonné dès 8 ans, 44 pages couleurs, 14,50 €, le 21 mars

Le petit marché de L'école des loisirs

Comme prévu, **L'école des loisirs** ne faiblit toujours pas pour ce qui est de son rythme de parution en parfaite adéquation avec le rajeunissement de la population.

Dans sa collection Loulou & Cie, **Christine Davenier** illustre à l'aquarelle une histoire de **Kimiko** empreinte de poésie qui raconte ce qui arrive quand une étoile tombe sur Terre. Toujours pour les tout-petits, mais dans la collection Pastel, le dessinateur **Rascal** a imaginé **Pablo**, un futur poussin qui n'est pas pressé de quitter sa coquille ; toujours dans la même collection mais pour les plus de trois ans, le duo à succès planétaire **Mac Barnett** et **Jon Klasse** offre une suite à *Triangle* avec un nouveau volume consacré aux aventures de **Carré**, un nouveau héros à la forme géométrique plus que parfaite.

Avec ***Mes activités avec Pop*** d'**Alex Sanders** et **Pierrick Bisinski**, c'est un nouveau cahier d'activités qui fait intervenir l'imagination de l'enfant en lui proposant, entre autres, tout un choix de gommettes pour mettre Pop en couleurs.

La cantine peut être un univers incroyablement désagréable, surtout quand le contenu de l'assiette n'est pas vraiment au top. C'est, grosso modo, le constat que fait Mathilde, la petite héroïne imaginée par **Sophie Chérer** et **Véronique Deiss** dans ***Mathilde à la cantine 3 étoiles***. Heureusement, la gamine a de la ressource dès qu'il s'agit de lutter contre la malbouffe. Écrit avec humour, ce nouveau titre de la collection Mouche est parfait pour initier les enfants au bienfait d'une alimentation équilibrée.

L'Histoire du château très haut de **Pierre Vesperini** et **Gabriel Gay** aborde frontalement le thème de la tristesse et comment ne pas se laisser déborder par un trop-plein de sentiments. Au final, un livre original autant par son approche que par les solutions proposées. ■ **GV**

MATHILDE À LA CANTINE 3 ÉTOILES
Par Chérer & Deiss, L'École des loisirs
Livre broché dès 6 ans, 88 pages couleurs, 8 €, disponible

L'HISTOIRE DU CHÂTEAU TRÈS HAUT
Par Vesperini & Gay, L'École des loisirs
Livre broché dès 6 ans, 40 pages couleurs, 6,50 €, disponible

MES ACTIVITÉS AVEC POP
Par Sanders & Bisinski, L'École des loisirs
Livre cartonné dès 3 ans, 24 pages couleurs, 6,90 €, disponible

CARRÉ
Par Barnett & Klassen, L'École des loisirs
Livre cartonné dès 3 ans, 48 pages couleurs, 13 €, disponible

PABLO
Par Rascal, L'École des loisirs
Livre cartonné, 32 pages couleurs, 10,50 €, disponible

LE PREMIER JOUR DE MINUSCULETTE
Par Kimiko & Davenier, L'École des loisirs
Livre relié de 5 à 9 ans, 32 pages couleurs, 10,70 €, disponible

Aventures en forêt

Après une parution en épisodes dans le journal *Biscoto*, ***Pipistrelli***, la BD d'aventures drôle et déjantée imaginée par **Charlotte Pollet**, est désormais disponible en album. Alors qu'Olive Pipistrelli se promène tranquillement dans la forêt, elle tombe sur un œuf abandonné d'une taille particulièrement balaise. Bien décidée à découvrir à qui appartient cet œuf, elle le charge sur un chariot à roulettes et l'amène se faire examiner par Jean-Piaf, un scientifique déjanté. C'est le début d'une quête aventureuse où l'auteure fait la part belle aux personnages féminins ainsi qu'à toute une belle galerie de personnages loufoques dans cette histoire qui prône des valeurs comme l'importance de l'amitié et le sens du dépassement, tout en pointant du doigt l'entêtement de certains protagonistes. ■ **GV**

PIPISTRELLI
Par Charlotte Pollet, Biscoto
Livre relié dès 3 ans, 56 pages couleurs, 14 €, disponible

Tour d'horizon Albin Michel

Comme il est d'usage chez cet éditeur jeunesse, le programme est une nouvelle fois touffu. Le choix de la rédaction s'est porté sur le très beau livre ***Le Cimetière des mots doux***, deuxième album réalisé par l'ancienne sage-femme **Agnès Ledig** et toujours illustré par **Frédéric Pillot**. L'auteure y aborde avec sensibilité le thème du deuil d'un enfant malade à partir du regard d'Anabelle, une petite fille. Le résultat est une BD au format à l'italienne touchante et intelligemment conçue.

L'auteure **Marion Dane Bauer** et l'illustrateur **Richard Jones** se sont associés pour proposer ***La Danse d'hiver***, une belle histoire magique pour expliquer le phénomène du changement de saison aux enfants avec une très belle mise en scène.

Appartement à louer est une fable sur la tolérance écrite par l'Israélienne **Leah Goldberg** en 1959 enfin disponible en France avec de superbes illustrations réalisées par **Anne Grillot**. Dans cette histoire qui tourne autour d'un appartement qui s'est libéré dans un immeuble, tout un petit peuple animalier se croise dans des situations répétitives qui aident à faire passer un beau message de paix rédigé en vers.

Avec ***L'Escargot***, proposé par **Bernadette Gervais**, les enfants connaîtront tous les mystères qui concernent ce petit animal familier des jardins. Attention tout de même à ceux qui ne suivent pas, un jeu des sept erreurs est là pour vérifier les connaissances acquises en s'amusant.

Tito et **Pépita** sont maintenant amis. Tout se passe bien jusqu'au jour où un chien jaune devient leur nouveau voisin. Face à cet intrus apparemment amical, ils décident de lui pourrir la vie. Avec ce petit livre, l'artiste colombienne **Amalia Low** propose une sorte de mode d'emploi sur comment combattre l'intolérance qui sommeille en tout un chacun.

Chez Trapèze, **Irène Nonacina** propose ***Nos chemins***, une jolie histoire qui met en avant le désir de vivre sa vie librement comme Mami Baoka, la Grande Ourse, entend bien l'enseigner à Petite Ourse. **GV**

LE CIMETIÈRE DES MOTS DOUX
Par Ledig & Pillot, Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné de 3 à 6 ans, 36 pages couleurs, 13,50 €, disponible

LA DANSE D'HIVER
Par Bauer & Jones, Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné de 3 à 6 ans, 36 pages couleurs, 10,50 €, disponible

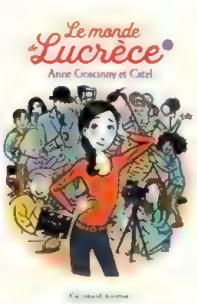
APPARTEMENT À LOUER
Par Goldberg & Griot, Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 15 €, disponible

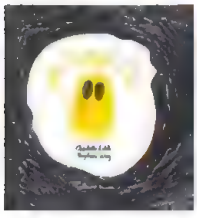
L'ESCARGOT
Par Bernadette Gervais, Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 24 pages couleurs, 14 €, disponible

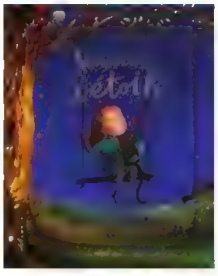
TITO ET PÉPITA, L'INTOLÉRABLE VOISIN
Par Amalia Low, Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 24 pages couleurs, 11,50 €, disponible

NOS CHEMINS
Par Irène Bonacina, Trapèze - Albin Michel Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 40 pages couleurs, 15 €, disponible

Le coin Gallimard







Fidèle à sa vocation d'éditeur pléthorique, **Gallimard Jeunesse** offre un sacré feu d'artifice à ses petits lecteurs pour bien préparer l'arrivée du printemps. Afin de les aider à trancher dans le vide, le choix du comité de lecture du kop de Boulogne-Billancourt s'est porté sur six ouvrages forcément incontournables. Le duo **Charlotte Erlih** et **Marjolaine Leray** propose le très drôle ***Fantomelette***, un livre sur l'acceptation de soi-même plutôt bien vu avec les tribulations d'un fantôme en forme d'omelette qui n'arrive pas vraiment à filer les chocottes à son prochain. ***Poussière d'étoile*** raconté par **Jeanne Willis** et magistralement ornementé par **Briony May Smith**, sera le livre à mettre sous les yeux des enfants qui manquent un peu d'assurance et qui ont besoin d'un peu de confiance en eux.

Troisième volume très attendu des aventures loufoques du personnage imaginé par **Anne Goscinny** et **Catel** ***Le Monde de Lucrèce*** débarque, précédé d'un beau succès du personnage lors de la dernière opération pièces jaunes. Dans ce nouvel épisode, l'adolescente continue sa découverte du monde entourée d'une famille vraiment très peu ordinaire. C'est drôle, attachant, populaire, bref, c'est du Goscinny.

Un chien formidable est un livre dépliant de **Davide Cali** et **Miguel Tanco** qui ouvre l'enfant à s'interroger sur la personne qu'elle sera plus tard à travers les questions que se pose un jeune chien en regardant les portraits de famille accrochés sur les murs de la maison. Et si la réponse était être seulement soi-même ?

Les Voyages de ma grand-mère est un livre important rédigé avec tact et chaleur par la journaliste **Juliet Rix** pour aider les enfants à découvrir ce qu'est la maladie d'Alzheimer. Entre les belles illustrations de **Christopher Corr** et l'intelligence du texte, nous ne pouvons que conseiller ce livre qui permet aux enfants dont l'entourage est frappé par cette maladie de ne pas avoir peur de la personne touchée.

Enfin, ***J'aime pas lire*** sera le contre-feu idéal pour inciter un bambin récalcitrant à se plonger dans l'art du déchiffrement des mots. Classique du catalogue, ce livre de **Rita Marshall** bien illustré par **Étienne Delessert** sera la première pierre qui permettra à l'enfant de bâtir sa route en direction d'un Nobel de littérature. ■ **GV**

FANTOMELETTE
Par Erlih & Leray, Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 13,50 €, le 7 mars

POUSSIÈRE D'ÉTOILE
Par Willis & May Smith, Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 5 ans, 40 pages couleurs, 14,90 €, le 7 mars

LE MONDE DE LUCRÈCE T.3
Par Goscinny et Catel, Gallimard Jeunesse
Livre dès 9 ans, 192 pages illustrées, 12,50 €, le 14 mars

UN CHIEN FORMIDABLE
Par Cali & Tanco, Gallimard Jeunesse
7 dépliants couleurs dès 6 ans, 7,90 €, le 4 avril

LES VOYAGES DE MA GRAND-MÈRE
Par Rix & Corr, Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 14,90 €, le 11 avril

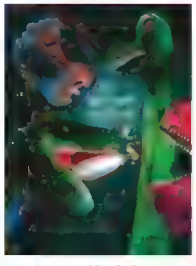
J'AIME PAS LIRE ! N° 151
Par Marshall & Delessert, Gallimard Jeunesse
Livre cartonné dès 4 ans, 32 pages couleurs, 4,90 €, disponible

Pour lutter contre un mal familial

Ancienne rédactrice en chef du magazine *Pomme d'Api* et initiatrice de nombreux projets éditoriaux, **Mijo Becccaria** sait ce qu'elle fait dès qu'elle prend la plume pour s'adresser aux enfants. Avec ***Grognon ronchon bougon !***, elle propose une histoire au style rétro dessinée par **Patrick Benson** dans laquelle un petit lapin éprouverait comme de la jalousie envers les autres membres de sa fratrie. Entre le grand frère sportif qui bat des records de vitesse et une petite sœur objet de toutes les attentions parentales, Lapinet a les boules. Pour le faire savoir, il s'isole du groupe et affiche un caractère renfrogné, car il s'imagine à tort être le mal-aimé de la famille. Heureusement, une troupe de lièvres itinérante vient donner un spectacle de danse qui va permettre au petit lapin de découvrir qu'il a aussi du talent. Ce livre bien fait sera le petit plus idéal pour aider un enfant à gagner un peu de confiance en lui. ■ **GV**

GROGNON RONCHON BOUGON !
Par Beccaria & Benson, Les Arènes
Livre cartonné dès 6 ans, 48 pages couleurs, 18 €, disponible

Histoires avec des bébêtes



Dans le grand coffre à idées pour capter l'attention des enfants, les dinosaures restent une des valeurs les plus sûres du marché de la quiétude parentale. ***Les dinosaures n'existent pas !*** est un album interactif imaginé par l'illustrateur néerlandais **Mark Janssen**. De nombreuses surprises très colorées se dévoileront au fil des pages une fois celles-ci dépliées par l'enfant. Avec ***Mon cochon dingue***, **Christine Roussey** prend l'exemple d'un petit animal d'appartement bien connu des enfants pour leur expliquer comment bien maîtriser leurs émotions en cas de petites catastrophes causées par l'animal. ■ **GV**

LES DINOSAURES N'EXISTENT PAS !
Par Mark Janssen, éditions de la Martinière
Livre cartonné avec rabats dès 4 ans, 32 pages couleurs, 14 €, disponible

MON COCHON DINGUE
Par Christine Roussey, éditions de la Martinière
Livre cartonné dès 3 ans, 32 pages couleurs, 12,90 €, disponible

Mimi Artichaut, illustration de couverture
© Quentin Blake / Gallimard Jeunesse

À quatre-vingt-six ans, dont vingt-cinq passés entre Londres et la Charente-Maritime, sir **Quentin Blake** est sans doute le dessinateur anglais le plus aimé des deux côtés de la Manche. De *Matilda* au *Bon Gros Géant*, de *Charlie et la chocolaterie* à *Zagazou* en passant par *Clown*, *Les Cacatoès* et même *Candide*, son œuvre – plus de trois cents livres – a fait rêver des générations de lecteurs. Couronné de nombreux prix, anobli par la reine d'Angleterre, nommé chevalier de la Légion d'honneur, l'espiègle et distingué artiste ne se repose pas pour autant sur ses lauriers. Entre deux projets, il continue son combat pour faire connaître, et reconnaître, l'illustration.

Un entretien réalisé par **Yannick Lejeune**, en présence de **Frédéric Bosser** et **Ronan Lancelot**

QUENTIN BLAKE

LE **CHEVALIER** DE L'ILLUSTRATION

QUENTIN **BLAKE**
photographié par Catherine Elie
© Catherine Helie

Il se dit qu'à l'âge de cinq ans, vous ne faisiez que dessiner, au point que vos enseignants s'en inquiétaient. D'où vous vient ce trait de caractère ?

Je ne sais vraiment pas. Sans doute que lorsqu'on est petit et livré à soi-même, on dessine… Je pense que nous naissons tous avec deux langages : le premier, le plus utile et le plus pratique, c'est le langage parlé ; l'autre, c'est le dessin, que tous les enfants utilisent avec évidence, en tout cas jusqu'à un certain âge. À cinq ans, on dessine naturellement. À dix, on « veut » dessiner ; ça devient un sujet en soi. Et puis, on devient adulte, et on perd la spontanéité de la pratique…

Votre environnement était-il propice au dessin ?

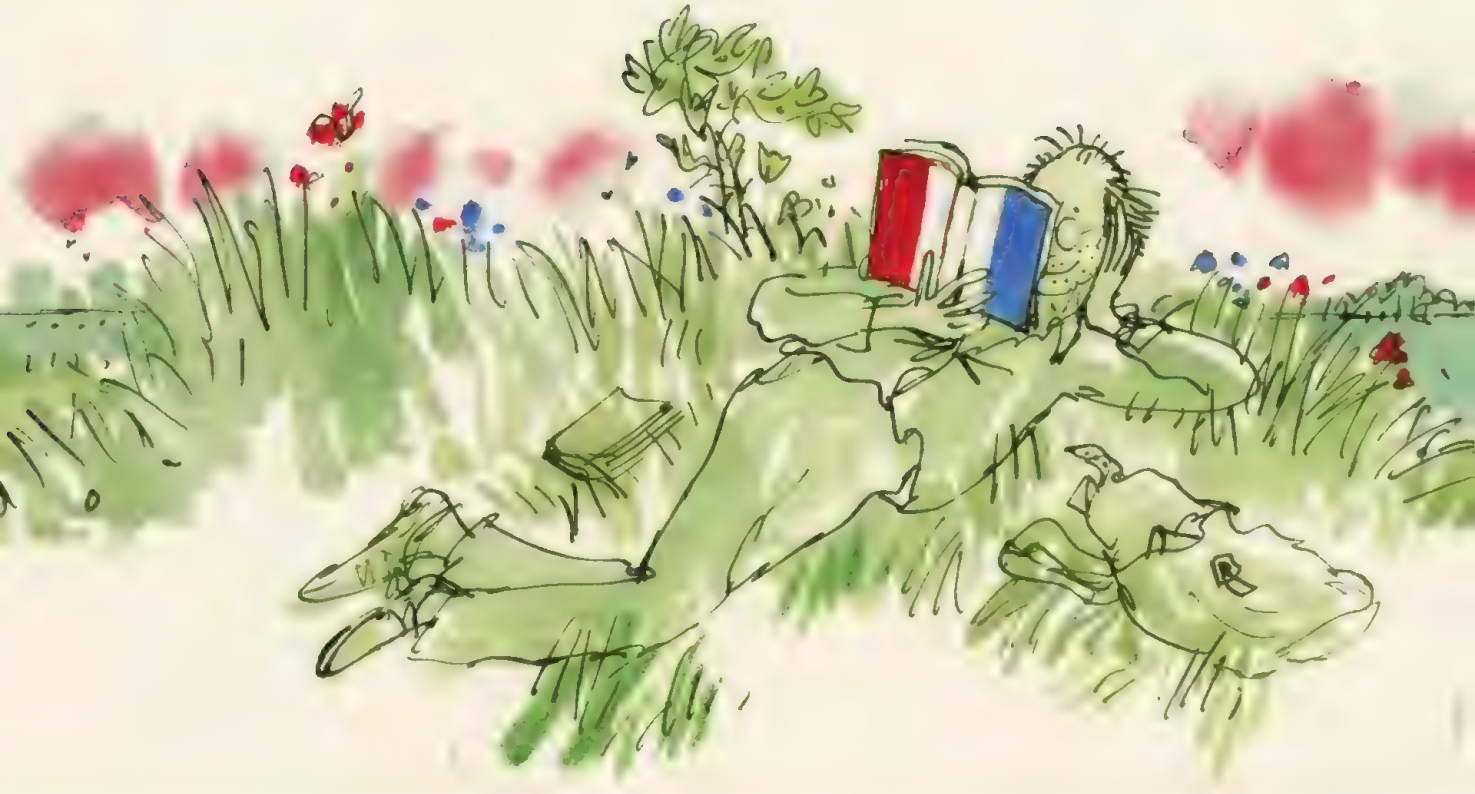
Non, à cet âge-là, j'y étais peu exposé ; je n'avais pas de modèle. Mes livres pour enfants étaient assez ordinaires, illustrés mais pas « bien » illustrés. Aucun ne m'a vraiment marqué. Ce dont je me souviens, en revanche, c'est que plus tard, vers seize ans, j'ai entendu parler d'Honoré Daumier *(caricaturiste, peintre et sculpteur français du XIXe siècle)*. Par qui ? Comment ? Je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, au grand étonnement de ma mère, je suis allé m'acheter un de ses livres de lithographies. Ça coûtait deux guinées, ce qui représentait beaucoup d'argent à l'époque, surtout pour un jeune homme comme moi. Daumier fut ma première grande inspiration. C'est lui qui m'a ouvert les yeux sur ce qui pouvait être fait.

***Punch*,**
couverture et dessin satirique
© Quentin Blake

À cette même époque, votre professeure de latin découvre les dessins que vous faites dans les marges de votre cahier. Elle vous recommande à son mari qui vous met le pied à l'étrier…

Il s'appelait Alfred Jackson. Peintre et cartooniste, il travaillait pour le magazine hebdomadaire *Punch*. Il y faisait de petits dessins d'humour. Il m'a dit : « *Toi aussi, tu peux le faire !* », et j'y suis allé. Le premier entretien n'a pas eu lieu parce qu'on n'a pas compris que j'attendais pour ça. Personne ne s'est occupé de moi : j'étais tellement jeune qu'on m'a pris pour un membre de la famille du personnel du journal, qui passait la journée en observation. Plus tard, j'ai envoyé quelques dessins, et le magazine m'en a pris deux avec la mention du « *plus jeune contributeur* ». Ils n'étaient pas très bons, mais c'était parti !

Promenade au pays de la poésie française, illustration pour la couverture (2013)
© Quentin Blake / Gallimard Jeunesse

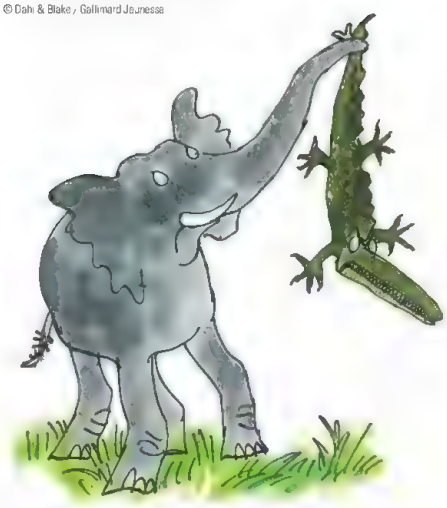


Dans ce magazine, vous côtoyez de nombreux caricaturistes et satiristes. Une de vos influences marquantes sera l'un d'entre eux, Ronald Searle…
Oui, c'était un modèle. Un dessinateur merveilleux, à la fois capable de réaliser des reportages graves comme ceux qu'il a ramenés de la guerre – il aurait dû en faire plus –, mais aussi des illustrations comiques comme pour *St. Trinian's*, des caricatures pour le théâtre, des dessins satiriques pour *Le Monde*… J'ai eu la chance de le rencontrer lors d'une émission de la BBC. Le concept, c'était de mettre un jeune auteur débutant, moi cette fois-là, en présence d'un artiste plus établi, lui. J'étais très intimidé, car il était déjà célèbre. Je ne l'ai jamais revu, mais je l'aimais énormément. Je regrette toujours de ne pas avoir trouvé le courage de lui poser la question qui me paraissait la plus importante, le jour de l'émission : « *Quelle sorte de plume utilisez-vous ?* »

Au sein de la rédaction de *Punch*, vous avez rencontré un autre artiste qui aura une grande influence sur vous, le peintre, dessinateur et affichiste André François *(voir* Les Arts dessinés *n°2)*.
C'était au moment de l'arrivée de la couleur. À l'époque, dans tous les manuels d'illustration, il était indiqué qu'il fallait dessiner à l'encre noire sur des planches blanches. C'était inhibant ! Désormais, je pouvais expérimenter de nouvelles techniques : le pastel, l'aquarelle, tout un tas de nouvelles techniques excitantes, même si le résultat ne me satisfaisait pas. André François faisait parfois des couvertures pour *Punch* tout en travaillant pour le

À l'époque, dans tous les manuels d'illustration, il était indiqué qu'**il fallait dessiner à l'encre noire sur des planches blanches.**

Le Crocodile, un des personnages récurrents des livres de Roald Dahl illustrés par Quentin Blake
© Dahl & Blake / Gallimard Jeunesse



Ma formation initiale n'étant pas celle d'un artiste, mais celle d'un enseignant, j'ai pensé que je pourrais **comprendre les enfants** et la manière de leur raconter des histoires.

New Yorker ou d'autres magazines. Son travail sortait des sentiers battus et nous offrait des perspectives de liberté graphique. Être à son contact était vraiment formidable : cela m'a appris à lâcher prise. Durant cette période, nous avons également fait de l'illustration publicitaire. Mais moi, j'ai vite arrêté : je n'aimais pas tellement ça. Lui, il était fort, très indépendant, intègre, libéré. J'avais tellement d'admiration pour lui qu'un jour, j'ai traversé toute la France rien que pour le voir. C'est sans doute le seul artiste chez qui je suis parti « en pèlerinage ». À mon arrivée, un client a sonné chez lui pour lui demander s'il pouvait faire des changements sur l'une de ses propositions. Il l'a écouté longuement et lui a juste a répondu : « *Non. Payez-moi juste le tarif de rejet !* » Si Searle était un dessinateur merveilleux, au contrôle minutieux, François était libre ! Cela m'a marqué.

***Punch* était un journal satirique pour adultes. Comment s'est fait le passage à l'illustration jeunesse ?**
Assez naturellement du fait de mes ambitions. Entendons-nous bien, j'aime toujours dessiner dans les magazines, notamment le travail de couverture. Mais je crois que j'en ai eu marre de n'illustrer que des blagues… J'avais envie d'avoir un espace à moi, de disposer de tout un livre à illustrer, que je pourrais concevoir de A à Z autour d'une séquence de dessins. Ma formation initiale n'étant pas celle d'un artiste, mais celle d'un enseignant, j'ai pensé que je pourrais comprendre les enfants et la manière de leur raconter des histoires.
J'ai également réalisé que j'aimais l'humour visuel par-dessus tout et que les enfants le comprenaient très bien. C'est là qu'est intervenu mon ami John Yeoman. Il ne savait pas plus que moi comment écrire un livre jeunesse, mais il l'a fait, et *A Drink of Water and Other Stories* (*Une gorgée d'eau*) a été publié. Ce fut mon premier livre. Il vient d'être republié cinquante ans plus tard.

12 mois pour rire
John Yeoman illustré par Quentin Blake
© Yeoman & Blake / Gallimard Jeunesse

Suite à vos premiers succès, votre éditeur pense à vous pour illustrer l'écrivain et scénariste Roald Dahl. Comment avez-vous abordé cette proposition ?
On m'a d'abord demandé si je voulais faire des essais, et peut-être y avait-il aussi d'autres artistes consultés ? En tout cas, j'ai dit oui, et j'ai été pris. J'ai commencé par deux livres – *L'Énorme Crocodile* et *Les Deux Gredins* – pour lesquels j'ai adapté mon trait, à la demande de Dahl, en le rendant un peu plus caricatural, plus vif dans les couleurs, plus agressif. Et ça a marché. C'est amusant de penser au succès de deux personnages aussi laids, bêtes et sales !

Le Bon Gros Géant
© Dahl & Blake / Gallimard Jeunesse

À ce stade, vous ne vous connaissiez pas encore. L'éditeur faisait l'intermédiaire entre l'auteur et vous.

Fort des succès précédents, je me suis vu proposer *Le Bon Gros Géant*, qui est un livre un peu plus sérieux et plus long. L'éditeur avait dû penser que ce serait surtout une œuvre à lire, parce qu'il ne m'avait commandé qu'une douzaine de dessins. À ce moment-là, je travaillais sur texte, et je ne connaissais pas Roald personnellement. J'ai donc été assez surpris quand j'ai reçu un appel téléphonique : « *Dahl n'est vraiment pas content !* » Vous imaginez ? Sauf que ce n'était pas les dessins qui posaient un problème ; ce qui lui déplaisait, c'est qu'il n'y en avait pas assez ! En l'espace de trois jours, j'ai donc effectué vingt croquis de plus. On m'a rappelé pour me dire, à nouveau : « *Il n'est toujours pas content.* » C'est alors que j'ai décidé de lui parler directement, de lui demander ce qu'il voulait illustrer. J'ai commencé à mieux le connaître, mais également à mieux cerner ses personnages. C'est ce moment qui a posé la fondation de notre relation et a fait de moi « la personne qui faisait ses livres ». Pour *Matilda*, par exemple, j'ai réalisé cent dessins, et il en était très heureux !

À ce propos, quand vous travaillez sur un texte, comment choisissez-vous les parties que vous souhaitez illustrer ?

C'est une question importante. Quand un dessinateur travaille sur une adaptation, il se pose quelques questions-clés : à quoi ressemble ce personnage ? Comment vais-je rendre le style du récit ? Et, effectivement, quels sont les moments que je dois choisir ? Dans la plupart des livres jeunesse, c'est facile car l'histoire est construite autour d'incidents. On aperçoit rapidement les éléments critiques. Ensuite vient la question de ce que l'on doit montrer. Dans un de mes livres, un jeune garçon se retrouve en face d'un énorme gâteau au chocolat qu'il doit manger en entier. C'est une épreuve, mais il y arrive. Sa professeure se met en colère et le frappe sur la tête avec l'assiette. C'est là que tout se passe. Il faut montrer cette scène juste avant que le coup ne soit porté, juste avant l'action. Quand vous lisez un livre, il faut que l'illustration crée en vous une anticipation et vous donne encore plus envie d'avancer. Si vous vous contentez de montrer le coup, vous répétez ce que l'auteur du récit a déjà raconté. Votre rôle, s'il y va fort, c'est de vous retenir un peu pour lui donner plus d'opportunités.

Matilda
© Dahl & Blake, Gallimard Jeunesse

Clown, l'unique bande dessinée de Quentin Blake
© Quentin Blake / Gallimard Jeunesse

Est-ce pour cela que vous n'avez fait qu'une seule bande dessinée, *Clown* ? Pour ne pas avoir à montrer encore plus de choses que dans un livre jeunesse ?
Pas totalement. Il est vrai que je préfère amener le lecteur à imaginer ce qui va se passer qu'à le représenter entièrement. Mais, étonnamment, si vous me demandiez de choisir parmi tous mes livres, *Clown* serait certainement l'un de mes préférés. Au démarrage m'est venue l'idée de ce personnage de jouet au visage fariné, un clown blanc. En réfléchissant à ses aventures, je me suis dit qu'en tant que jouet, il devrait être muet, comme un mime. Je ne pouvais donc pas faire appel au texte pour faire avancer l'histoire, si bien que j'ai emprunté certains codes à la bande dessinée pour lui donner vie. Paradoxalement, je regrette de ne m'y être aventuré qu'une fois. Mais, en même temps, j'aime par-dessus tout les possibilités de suggestions qu'offrent l'illustration et la page entièrement blanche, démunie de cases.

Ce qui fait un bon livre, c'est la capacité du texte et du dessin à **susciter des émotions** chez le lecteur.

Vous parlez de ne faire qu'« une fois ». Et il est vrai que dans votre œuvre personnelle, on trouve assez peu de suites. Vous revenez assez peu à vos personnages. Comment l'expliquez-vous ?
Je travaille par séries de dessins. Parfois, je dessine plusieurs fois un même personnage, et ça me donne l'idée d'un récit. Parfois, c'est l'inverse. Je démarre avec une idée préconçue et, au fur et à mesure de mes essais, le personnage évolue. Il change de lui-même jusqu'à trouver sa personnalité. Je le crée, je le rencontre, on raconte son histoire. Et une fois que c'est fait, c'en est fini pour lui. Bien sûr, certaines caractéristiques réapparaissent d'un personnage à l'autre. Il m'arrive de penser que je répète certains traits dans ce nouvel homme très maigre, ou cette femme ronde, mais j'essaie de me renouveler. Dernièrement, j'ai refait une série de dessins de *Matilda* pour les trente ans de la publication originale du livre. Mais elle est devenue adulte ; ce n'est plus le personnage d'origine. J'aime imaginer de nouvelles choses.

Illustration pour ***Quand je suis triste***, de Michael Rosen (2005)
© Quentin Blake / Gallimard Jeunesse

Un conte peut en cacher un autre
© Dahl & Blake / Gallimard Jeunesse

Parmi vos trois cents livres justement, votre registre s'étend de titres joyeux et lumineux, comme *C'est génial*, à des œuvres plus sombres, comme *Quand je suis triste*, ou plus grinçantes comme celles de Roald Dahl… Si vos personnages ne se ressemblent pas, l'émotion semble être toujours au centre de votre travail.
J'essaie, en général, de conserver l'humour. Mais attention, l'humour dont je parle n'est pas celui des blagues ; c'est celui de la comédie humaine. On prend un personnage, on le met dans une situation, et il réagit. On cherche à le connecter au lecteur. À partir de là, être de bonne humeur ou être triste, c'est la même chose. Je ne cherche pas la justesse dans la représentation, le côté académique. Ce qui fait un bon livre, c'est la capacité du texte et du dessin à susciter des émotions chez le lecteur.

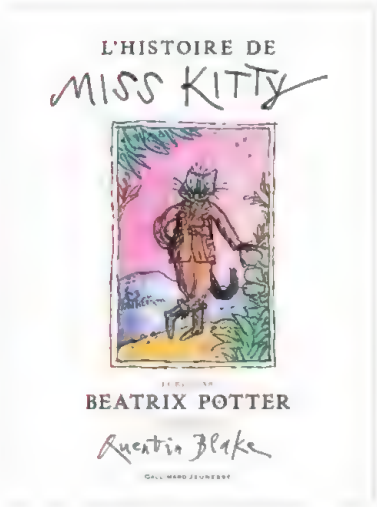
Par exemple, dans *Zagazou*, qui relate l'histoire d'un bébé livré par colis à un couple, deux lectures de ces émotions sont possibles : celle liée aux transformations, drôles ou inquiétantes pour l'enfant ; et celle liée au cycle de la vie, plus mélancolique pour l'adulte. Pensez-vous à cette double lecture dès le démarrage de votre histoire ?
La plupart du temps, je m'en rends compte en l'écrivant. C'est le cas du *Bateau vert*, par exemple, qui au final parle du rythme des choses. Mais mon processus de création est plus simple. J'ai enseigné l'illustration pendant vingt ans. Un jour, alors que j'étais en train de faire une démonstration, j'ai dessiné une grenouille.J'ai continué en disant : « *Voilà, c'est la manière classique de la dessiner, mais on pourrait faire autrement* », et je l'ai dessinée en train de danser. J'ai trouvé ça amusant, et cette idée est restée en moi jusqu'à devenir le personnage de *Danse, danse !* Souvent, les idées me viennent de manière très spontanée.

PARCOURS EXPRESS

Quentin Blake est né en
dans le Kent, dans le
l'Angl
vingt
où il dir
ure classique
ne l'auteur d'une
s. En 2014
vu de
Laureate. Quentin
Blake a également été élevé
rang de Knight B
Angleterre, et de chevalier de la
on d'honneur, en France

Extrait de l'affiche ***Les 10 Droits du lecteur***
© Pennac & Blake / Gallimard Jeunesse

Miss Kitty, album de Beatrix Potter
© Potter & Blake / Gallimard Jeunesse



Notre-Dame de Paris, illustration
© Blake d'après Victor Hugo

Vous avez illustré des œuvres de Roald Dahl, Voltaire, Edmond de Rostand, Beatrix Potter... Rêvez-vous d'illustrer d'autres auteurs ? Avez-vous une envie inassouvie ?
J'ai illustré des ouvrages de tous ces auteurs, mais aussi la poésie de Russell Hoban, le *Notre-Dame de Paris* d'Hugo, l'histoire personnelle de Michael Rosen... Que de cadeaux formidables ! Je suis déjà comblé. Quand je pense à La Fontaine, notamment, chaque fable représente un moment de littérature. J'en ai choisi cinquante que j'ai illustrées, et chacune était comme une œuvre à part. Je crois que je suis déjà très chanceux !

Vous évoquez la spontanéité, l'imagination... Votre style semble extrêmement lâché, presque improvisé, et pourtant, vous êtes connu pour travailler plusieurs fois chaque dessin avant de le finaliser et de trouver la bonne expression.
Quand j'attaque un livre, je commence par le dessiner en entier, par *roughs*, en noir et blanc. Je ne dessine pas d'après modèle ; j'imagine donc entièrement les scènes, les gens et les éléments qui les entourent. Le tracé est assez minimal de sorte que je puisse le changer. Je pose ensuite chaque dessin sur une table lumineuse. Comme j'ai déjà une bonne idée du placement des éléments grâce au *rough*, je peux alors commencer à être plus spontané et à me permettre de refaire les dessins plusieurs fois pour les définir et les affiner.

Combien de fois ?
Pour être tout à fait honnête, la plupart du temps, je me contente de les démarrer. Je dessine d'abord l'expression du personnage qui n'est pas sur le *rough*. La rencontre se fait donc à ce moment-là. Parfois, c'est rapide ; d'autres fois, je fais plusieurs tentatives pour arriver à la bonne. Souvent, quand deux me plaisent, je pense : « *Je devrais prendre cette partie dans celui-ci, et cette partie-ci dans celui-là* »... et je recommence. Il existe de nombreuses versions d'un même dessin. C'est ce type d'éléments qu'on a pu trouver dernièrement lors de ventes aux enchères *(Quentin Blake donne régulièrement des dessins pour soutenir des œuvres caritatives ou financer la House of Illustration)*.

Notre-Dame de Paris, illustration
© Blake d'après Victor Hugo

Moonlight Travellers, illustration pour la galerie Jerwood, Hastings (2017)
© Quentin Blake

L'humour dont je parle n'est pas celui des blagues ; c'est celui de **la comédie humaine.** On prend un personnage, on le met dans une situation, et il réagit. On cherche à le connecter au lecteur.

Ressentez-vous toujours autant de plaisir à dessiner ? À quel rythme le faites-vous ?
Quasiment tous les jours ! D'ailleurs, quand je n'ai pas de projet en cours, ou quand j'ai besoin de réfléchir à quelque chose, je me mets à dessiner, et les idées prennent forme. Dessiner élève l'esprit, le réveille. Il y a un an, j'ai réalisé une exposition pour la Jerwood Gallery, intitulée *The Only Way To Travel*. Il s'agissait, pour moi, de peindre et dessiner de manière très spontanée sur de très grandes surfaces. Certaines des œuvres représentaient juste des rêveries, mais d'autres m'ont permis d'explorer diverses émotions ou des situations humaines plus graves qui me font réagir. J'en ai également tiré une série plus spécifique, *Moonlight Travellers*, « les voyageurs sous la lune », que je retravaille actuellement pour l'étendre. Je fais également une série de petits livres pour moi-même. Pour l'instant, je les réalise juste pour moi car je ne suis pas sûr qu'un éditeur en voudra. La dernière chose que j'ai dessinée, c'était hier : une carte de vœux pour mon éditeur HarperCollins. Il a édité *Monsieur Kipu*, donc c'est un sapin de Noël totalement délabré, ça devrait lui plaire.

Vous avez évoqué le plaisir du contact entre la plume et le papier. Avez-vous des outils préférés ?
Définitivement, le papier Arches ! J'en ai essayé toutes sortes : c'est celui que je préfère parce qu'il réagit bien à la plume et à l'aquarelle. Je n'utilise que ça, au point d'en avoir fait des stocks. Si on est un peu honnête, quand on utilise l'aquarelle, on sait

Béatrice et Vanessa
© Yeoman & Blake / Gallimard Jeunesse

La Révolte des lavandières
© Yeoman & Blake / Gallimard Jeunesse

que c'est le papier qui fait la moitié du boulot… Moi, souvent, j'ai juste à déposer ma couleur sur le papier, et à le regarder travailler, et hop !, c'est pas mal ! Quand j'étais jeune, un de mes mentors m'a dit : « *Quand tu travailles, choisis soit un très bon papier, soit le moins cher possible.* » En France, je dessinais sur des livres faits à base de papier recyclé, et j'adorais le rendu. Avec une chute d'un papier avec de la texture, on a des accidents intéressants. Avec du papier sans personnalité, on a le dessin qui va avec…

En marge de votre travail de dessinateur, vous exposez des peintures à l'huile à la House of Illustration. Ce sont des œuvres de jeunesse. Pourquoi avoir choisi de les exposer maintenant ?
Ce n'est pas moi ! Olivia Ahmad, la curatrice de la House of Illustration, fouillait l'une de mes réserves quand elle a découvert ces tableaux que j'avais presque oubliés *(l'archiviste de Quentin Blake nous a indiqué que ses réserves contiennent plus de quarante mille dessins et œuvres diverses, issus de soixante-dix ans de carrière…)*. L'exposition présente donc une centaine de peintures figuratives, des silhouettes. Olivia étant une femme très déterminée, elle m'a convaincu de les montrer.

Bien que très figuratifs, et de compositions plus classiques, ces tableaux impressionnistes ne correspondent à rien de réel…
À la fin des années 1950, je prenais le train une ou deux fois par semaine pour aller faire du modèle vivant. Mais, effectivement, c'est de retour chez moi que je peignais ces corps et ces portraits… en les inventant de toutes pièces. De cette manière, j'ai appris à créer mes personnages, dans n'importe quelle position, sans avoir recours à des références. Je suis d'ailleurs toujours agréablement surpris d'avoir acquis cette capacité à prendre une silhouette ou un objet et à les faire tourner en 3D dans mon esprit pour leur donner la pose qui m'intéresse. C'est très utile quand on veut dessiner quelqu'un qui nage sous l'eau ou qui vole.

Dans le commentaire de l'exposition, vous estimez que si les gens n'étaient pas prévenus, ils ne sauraient probablement pas que ces peintures sont de vous. Pourquoi avez-vous si peu investi ce domaine ?
Ce qui m'a plu dans la peinture, c'est l'approche de la couleur, car elle crée la forme. Mais je me suis moins intéressé à la technique. Je peignais d'ailleurs avec ce qui me passait sous la main, notamment des brosses de décoration murale. J'avais juste besoin de peinture à l'huile et de grandes toiles. Cela doit faire quinze ou vingt ans que j'ai arrêté, probablement parce que les enseignements de la peinture se sont graduellement intégrés à ma pratique de l'illustration dans mon approche de la couleur, dans l'aquarelle par exemple, mais aussi dans la taille de mes œuvres. Ces dernières années, j'ai dessiné des choses de plus en plus grandes, en les réfléchissant différemment. Aujourd'hui, on peut voir mon travail sur les murs de lieux publics. Récemment, j'ai réalisé vingt portraits géants pour les galeries du Science Museum de Londres, qui représentent vingt scientifiques dont les travaux ou les outils sont exposés dans la collection du musée.

Une des grandes huiles sur toile exposées à Londres (2018)
© Quentin Blake

Illustration pour le CHU d'Anger
© Quentin Blake

Vous avez décoré des gares, des musées, des universités, mais aussi des hôpitaux pour enfants, des maternités. Est-ce que le changement d'audience change votre manière de penser l'œuvre ?
Énormément ! L'équipe du CHU d'Angers, par exemple, était très enthousiaste à l'idée de travailler sur la décoration de la maternité avec moi. J'en ai donc beaucoup discuté avec elle. J'ai travaillé sur la mère et l'enfant dans l'eau, mais également sur la rencontre avec le père. J'ai réalisé cinquante dessins tout en réfléchissant à la réception de ces œuvres dans les différents espaces : les lieux d'accueil, les salles de naissance, celles des parents mais aussi, à leur demande, des salles plus tristes où de jeunes parents risquaient de voir leur nouveau-né mourir. Tout le monde était très concerné par l'importance de ce travail. Je pense que l'une des plus jolies choses que l'on m'ait dites dans ma carrière vient justement d'une infirmière. En voyant mes dessins, elle s'est tournée vers moi, émue, et m'a juste demandé : « *Comment avez-vous su ?* »

Vous restez très engagé dans la reconnaissance de l'illustration.
J'ai passé soixante-six ans à faire ce métier, j'y fais attention. C'est pour cela que lorsqu'on m'interroge sur mon métier, et même si « artiste » ou « auteur », ce que je suis aussi, peut paraître plus noble, je réponds que ce que je suis d'abord, c'est illustrateur.

Illustration pour le CHU d'Anger
© Quentin Blake

House of Illustration

UNE MAISON **DÉDIÉE** À L'ILLUSTRATION

© The House of Illustration © Photos Paul Grover

Faire vivre et exister ce lieu

La maison est un lieu culturel ouvert, où l'on donne des cours, des conférences. Elle organise des événements, notamment des expositions itinérantes qui ont déjà attiré plus de deux cent mille visiteurs.

« La House of Illustration est une organisation privée à but non lucratif qui vit essentiellement de dons privés et des entrées. C'est pour ça que je lui dédie la plupart de mes expositions, deux ou trois par an, dans une petite galerie personnelle, aux côtés de celles d'autres artistes invités, précise l'illustrateur. *Je veux que ce lieu existe et vive. Si tout se passe bien, tout cela devrait se développer, mais il est trop tôt pour en parler… »*

Découvrir la House of Illustration et suivre son actualité :

Site : **houseofillustration.org.uk**
Twitter : **@illustrationHQ**

MARCO

MAZZONI

SYMBOLISTE ITALIEN

Ma première rencontre avec **Marco Mazzoni** est artistique. Elle prend sa source dans le dessin de couverture de ***Poucette***, son premier livre jeunesse paru chez Albin Michel. Accroché sur un mur de l'appartement de son ami et éditeur Benjamin Lacombe, ce dessin m'a émerveillé par sa beauté et sa subtilité. Quelques semaines plus tard, je le rencontrais dans ce même lieu, profitant de son passage dans la capitale pour une lecture dessinée à la Maison de la Poésie… À trente-six ans, l'Italien Marco Mazzoni montre qu'il a tout d'un grand, en illustrant et en réinterprétant le conte de *Poucette* à l'aune de la situation politique de son pays. Son travail tout aux crayons de couleur décrit merveilleusement la flore, la faune et les femmes herboristes de la Sardaigne, entre les XVI^e^ et XVIII^e^ siècles. Une rencontre humaine et professionnelle magique.

Par **Frédéric Bosser**

© Mazzoni d'après Andersen - Albin Michel Jeunesse

Poucette, illustration intérieure
© Mazzoni d'après Andersen / Albin Michel Jeunesse

Marco, on vous imagine chez vous, une enfance passée le crayon à la main...
Dans la papeterie qu'il dirigeait, mon père me donnait des feuilles piochées dans les rebuts et me laissait dessiner toute la journée. Mais ce n'est qu'après mes études en informatique que je suis revenu au dessin en intégrant l'Académie des beaux-arts de Brera, à Milan.

Qu'y apprenez-vous ?
Je me suis concentré sur le dessin classique, alors que mes professeurs m'incitaient à me tourner vers la peinture. Pour être honnête, j'ai le sentiment de ne pas avoir appris grand-chose durant mes études, si ce n'est, justement, à m'évertuer à continuer dans la voie du médium que j'avais choisi. Je voulais dessiner en utilisant des outils secs. Exit donc la peinture à l'huile. De toute façon, je n'en avais pas les moyens... Du coup, j'ai coupé la poire en deux : j'ai tenté de reproduire les techniques des peintres de la Renaissance avec des outils secs, notamment les crayons de couleur. Cela m'a très vite servi. Comme je voulais être économiquement indépendant, j'ai en grande partie financé mes études en réalisant une série de natures mortes pour un antiquaire, dans un style réaliste, voire caravagesque, mais avec des crayons de couleur.

Mirta and her Pawsome Friend - A Little Story, premier livre jeunesse
© Marco Mazzoni

Quelles sont vos influences graphiques ?
Elles sont très nombreuses. J'adore Ribera, Goya, aussi bien que les préraphaélites. Je préfère l'école du Caravage au Caravage lui-même. J'aime aussi le travail de nombreux artistes contemporains, dont certains comptent parmi mes amis. Dans le domaine de l'illustration, je suis de très près l'œuvre de James Jean, mais aussi de bien d'autres. J'utilise beaucoup Facebook et Tumblr pour découvrir de nouveaux artistes.

Poucette, illustration en double page
© Mazzoni d'après Andersen / Albin Michel Jeunesse

Avez-vous aussi été influencé par le *fumetti et la bande dessinée en général ?**
Pas vraiment, même si j'en lisais beaucoup. Sans hésitation, mon personnage favori était Albert le loup, de Guido Silvestri. C'est l'histoire d'un loup bleu qui est en couple avec une poule, et cela engendre des histoires très drôles ! J'ai toujours adoré les *cartoons*, même si mon dessin est aujourd'hui aux antipodes de ce style. Je pense même que je serais incapable d'en faire.

Comment s'est passé le début de votre carrière ?
J'ai d'abord été l'assistant d'un peintre, dont je tairai le nom, car nous nous sommes disputés. La collaboration s'est arrêtée net. Puis j'ai commencé à travailler avec des galeries d'art, en Italie. Après quelques années, la galerie Jonathan LeVine, à New York, m'a contacté suite à la découverte de mon travail sur les réseaux sociaux. Cette collaboration m'a ouvert énormément de portes, notamment aux États-Unis mais aussi au Danemark. Notre collaboration perdure toujours.

Ce travail pour les galeries explique que votre premier livre, *Poucette*, qui vient de paraître, arrive relativement tard dans votre carrière.
C'est vrai, même si j'avais déjà eu quelques expériences dans l'édition à travers mon travail pour le *New Yorker*. Depuis plusieurs années, je n'arrivais plus à exprimer la même force narrative dans mes dessins. J'ai commencé jeune, directement sur le marché des galeries d'art. Après toutes ces années, j'ai ressenti un véritable coup de mou. L'idée de faire un livre m'a motivé. J'ai trouvé intéressant d'utiliser des illustrations pour raconter une histoire.

J'ai tenté de reproduire **les techniques des peintres de la Renaissance** avec des outils secs, notamment les crayons de couleur.

Comment est né ce projet ?
J'avais en tête un petit conte pour enfants, avec une fille et un chien. Et j'ai lancé le financement via une plate-forme de *crowdfunding* pour démarrer mon projet. Comme je connaissais Benjamin Lacombe, je lui ai demandé des conseils narratifs et graphiques. Il a beaucoup plus d'expérience que moi ! Il m'a immédiatement proposé d'intégrer sa collection chez Albin Michel *(lire* Les Arts dessinés *n° 5)*. J'ai bien sûr accepté, et c'est donc sur le marché français que je fais mes débuts.

Quels types de conseils Benjamin Lacombe vous a-t-il prodigués ?
Comme j'ai horreur du vide, Benjamin m'a incité à simplifier mon dessin, afin de le rendre plus lisible. Chose essentielle pour mettre en valeur le texte, qui est l'élément central d'un livre jeunesse, secteur pour lequel je n'avais pas l'habitude de travailler. Benjamin ne cessait de me répéter : « *Less is more, less is more* » (« Moins, c'est mieux »). Nous avons aussi beaucoup discuté du découpage, des endroits où je pourrais insérer de plus grands dessins, ainsi que des illustrations en double page. J'ai appris beaucoup de choses durant tout le travail sur la maquette. J'essaie encore de comprendre toutes les subtilités de ce métier ! J'ai remarqué que le monde de l'illustration était beaucoup plus en contact avec ce qui l'entoure que le milieu de l'art, plus replié sur lui-même.

J'ai choisi *Poucette* **essentiellement pour des raisons politiques.** *(...)* Avec ce livre, j'espère dire aux jeunes lecteurs, et notamment aux filles, qu'elles ont le droit d'être heureuses.

Pourquoi opter pour *Poucette*, qui n'est pas le conte le plus connu de Hans Christian Andersen ?
Sachez tout d'abord que Benjamin m'a donné une sélection de livres que je pouvais illustrer ! Mais, pour répondre à votre question, j'ai choisi *Poucette* essentiellement pour des raisons politiques. En Italie, l'émancipation des femmes fait grincer des dents. Il y a de nombreux scandales, comme ailleurs, mais les libertés des femmes sont désormais menacées par le politique. Ces derniers mois, depuis l'arrivée au pouvoir de Matteo Salvini, il est

PARCOURS

Marco Mazzoni est né en 1982 en Italie et vit à Milan. Il a étudié à l'Académie des beaux-arts de Brera, à Milan, et a obtenu une licence sur la peinture. De nombreuses expositions, entièrement consacrées à son œuvre, se sont déroulées dans toute l'Europe et aux États-Unis.

Outre-Atlantique, il travaille avec le Jonathan LeVine Projects (New Jersey) et, en Europe, avec les galeries Benoni de Copenhague, Patricia Armocida et Giovanni Bonelli, toutes deux situées à Milan. En plus de ses expositions en solo, Marco Mazzoni a également pris part à la 54e Biennale de Venise en 2011, à *Turn the Page: the First Ten Years of Hi-Fructose* au musée d'Art contemporain de Virginia Beach (États-Unis), en 2016, à *Pow! Wow!* au musée des Arts d'Honolulu, sur l'archipel d'Hawaii, en 2018, ou encore, la même année, à *Imago, A History of Portraits*, au Muca Museum de Munich (Allemagne).

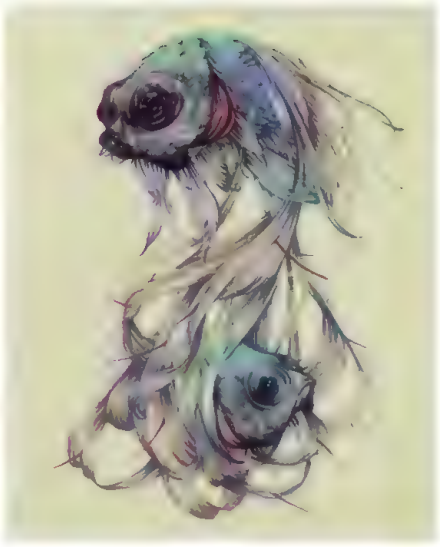


Illustration pour une exposition personnelle
© Marco Mazzoni

par exemple question de réviser le droit à l'avortement. Les gens qui évoquent ce sujet, éminemment féminin, sont pourtant majoritairement des hommes. C'est complètement absurde. Dans *Poucette*, j'ai pu, à travers une libre adaptation du conte d'Andersen, évoquer l'émancipation des femmes. Le personnage de la souris y est l'incarnation même du concept de la « mama italienne ». Car en Italie, et pas uniquement à la campagne, une femme est encore supposée être une bonne mère de famille avant tout, doublée d'une cuisinière et d'une femme de ménage. Elle doit chercher le bonheur des autres, pas le sien. Avec ce livre, j'espère dire aux jeunes lecteurs, et notamment aux filles, qu'elles ont le droit d'être heureuses.

D'autres raisons vous ont-elles poussé à choisir *Poucette* ?

L'héroïne rencontre de nombreux animaux durant ses pérégrinations. Je pouvais donc évoluer dans un univers animalier qui m'est familier, et qui se rapproche des illustrations que je présente en galerie. Ce conte semblait avoir été écrit pour moi ! Dans mon travail, l'idée que le féminin est lié à la nature est très présente. Cela vient, je pense, de mes origines sardes, du côté maternel. La Sardaigne est une île de légendes sur des guérisseuses, qui ne sont pas éloignées du mythe des sorcières, mais qui se montrent en général bienveillantes, quoique

Poucette, illustration de couverture
© Mazzoni d'après Andersen / Albin Michel Jeunesse

Illustration pour une exposition personnelle
© Marco Mazzoni

POUCETTE
PAR **MARCO MAZZONI** D'APRÈS **HANS CHRISTIAN ANDERSEN**
Éditions ALBIN MICHEL JEUNESSE,
Livre cartonné, 64 pages couleurs,
d sponible

mystérieuses. C'est aussi pour cela que j'ai choisi *Poucette*. C'est drôle car, en Italie, de nombreux artistes connus – comme le peintre Mimmo Paladino – ont, à un moment donné de leur carrière, ressenti le besoin d'adapter un récit de leur enfance. En général, ils choisissent *Pinocchio* ou *Don Quichotte*. Leurs œuvres relèvent plus de la réinterprétation que du livre illustré. C'est un exercice très difficile, car on s'attaque à un mythe. En livrant une vision très intellectualisée d'un classique de la littérature populaire, on risque de tomber à côté et de braquer le public. Toucher à un classique se révèle beaucoup plus difficile qu'il n'y paraît.

Avez-vous rencontré des difficultés à travailler sous la contrainte du texte ?
Non, pas vraiment. Cela s'est révélé moins difficile que je ne l'imaginais avant de commencer. L'univers de *Poucette* est finalement assez proche du mien, et je me suis bien adapté au texte, sans éprouver de difficulté particulière.

Parlez-nous de votre technique.
Les crayons de couleur, tout bêtement ! Je ne fais jamais de crayonnés. Je commence par un détail, et je tourne autour. Au bout d'un moment, je recommence dans un autre coin. Je sais toujours comment le dessin commence, mais jamais comment il va finir ! Je n'ai donc pas le temps de m'ennuyer. J'ai travaillé assez vite sur ce livre, puisque je l'ai bouclé en trois mois. Autant dire que j'ai aimé le faire !

Sans aucun accroc ?
Le seul élément qui m'a momentanément posé problème, c'est la couverture. La première version ressemble beaucoup à une de mes illustrations antérieures. Les libraires l'ont trouvée un peu trop effrayante. Nous avons donc opté pour une seconde version, qui semble satisfaire tout le monde. Mais moi, je préfère quand même la première !

Sans elle, nous ne serions pas là...

BENJAMIN LACOMBE
(ILLUSTRATEUR, DIRECTEUR DE COLLECTION)

« Marco Mazzoni est un œil qui observe, perçant, parfois sombre, mais toujours juste. C'est une main, rapide, légère, toujours en mouvement ; un cerveau, vif, curieux, alerte. Son travail, je l'ai découvert dans une galerie américaine où j'expose également. J'ai été immédiatement frappé par sa force et sa justesse. Quelques années plus tard, lorsqu'il m'a fallu choisir des artistes au travail affirmé pour lancer ma première collection chez Albin Michel, j'ai tout de suite repensé à lui. Ainsi est né son premier livre illustré qui n'a rien d'une œuvre de jeunesse : Poucette.

Marco a choisi de suivre les étapes d'un personnage qui s'esquisse, et non en illustrant cette histoire au sens propre du terme. C'est pourquoi Poucette ne comprend qui elle est qu'au fur et à mesure de l'histoire, comme une esquisse qui s'affirme par la couleur. Au début du livre, Marco Mazzoni joue sur des rapports de couleurs très simples – crayons cyan, magenta, jaune – qu'il mélange, et à mesure que le personnage se découvre, le dessin se complexifie et l'esquisse devient chef-d'œuvre. La succession d'images suit la discrète métamorphose de l'enfant en femme, ses rencontres avec les animaux, son intégration dans le monde et son épanouissement heureux. Ce conte questionneur, évoquant une Poucette malmenée qui s'émancipe, résonne dans cette version illustrée par Marco Mazzoni avec une brûlante acuité, bien au-delà de son classicisme et de sa portée patrimoniale.

Marco a choisi le crayon et le papier comme outils pour s'exprimer, car c'est ce qu'on lui a mis en main pour s'occuper en attendant son père qui travaillait dans une fabrique de papier en Italie. Le crayon, cet outil si simple, si humble, à la portée de tous, Mazzoni l'amène à un niveau technique exceptionnel. Sa maestria est telle qu'on finit par ne plus savoir comment ses images sont faites.

Le travail qu'il élabore depuis une dizaine d'années en galerie développe la même subtilité et la même intelligence. Mêlant formes et textures organiques, jouant des contrastes et des clairs-obscurs dans une palette resserrée de quelques couleurs. Minutieuses, ses œuvres représentent souvent des visages féminins entremêlés à des fleurs ou des animaux, portraits et natures mortes s'imbriquant dans un fragile et subtil équilibre. La magie de Mazzoni réside dans cette délicate osmose entre le sujet, la technique et la matière. »

Chaque trimestre *Les Arts dessinés* demande à un créateur d'illustrer les sept péchés capitaux. **Ludovic Debeurme** se plie à l'exercice pour notre sixième numéro

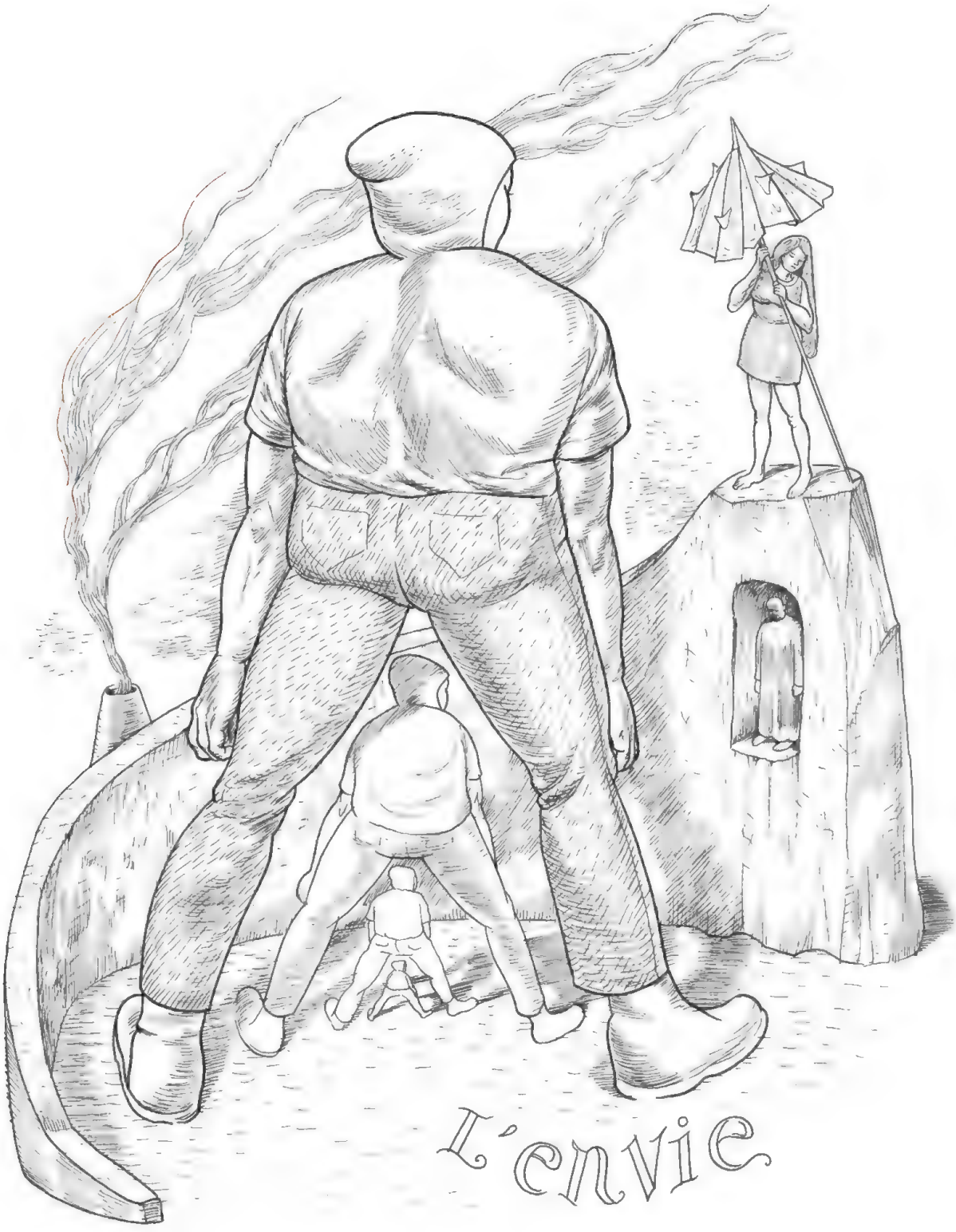
LES

Péchés capitaux

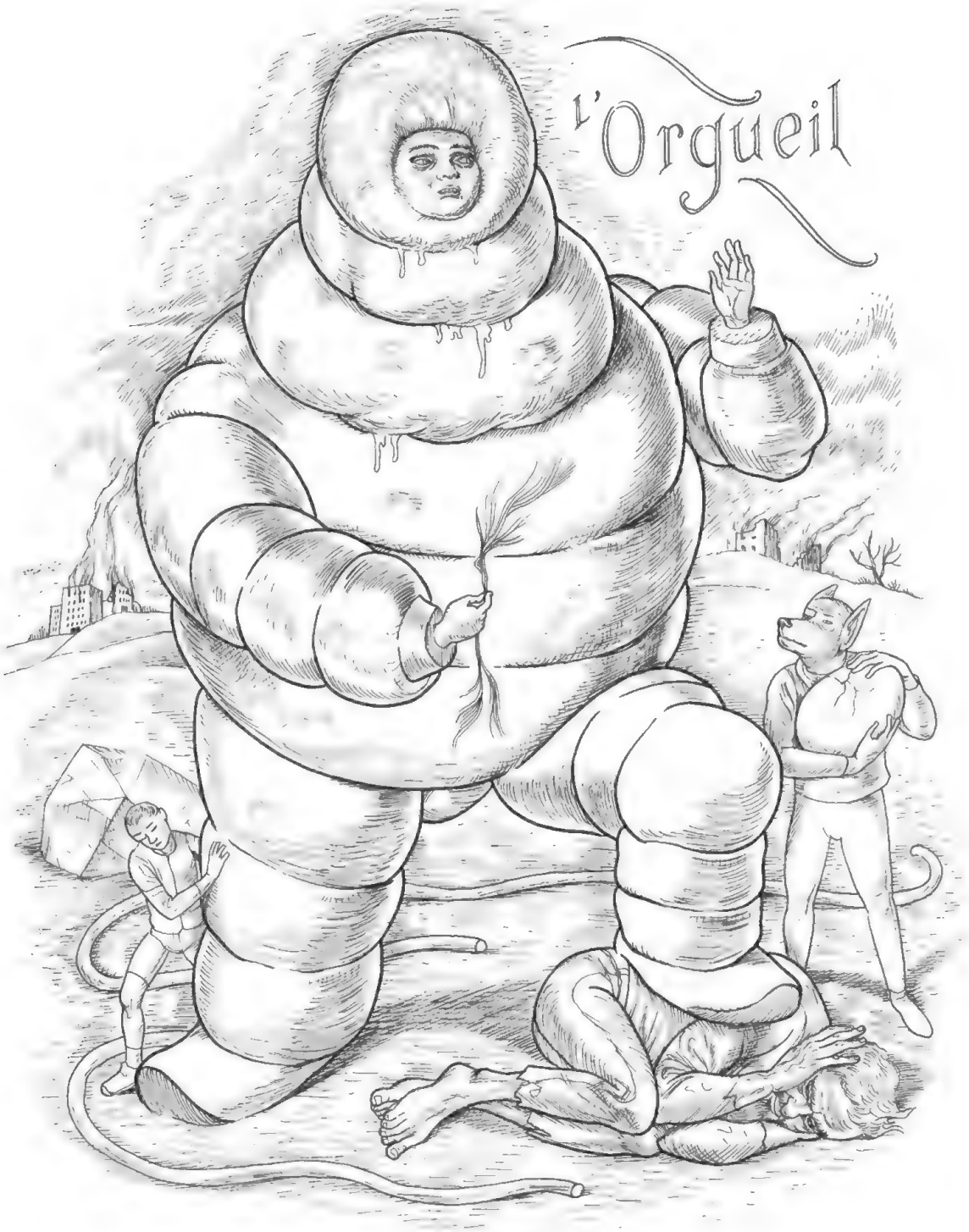
LUDOVIC **DEBEURME**

PEINTRE, ILLUSTRATEUR, AUTEUR DE BANDE DESSINÉE
Derniers ouvrages parus : ***Epiphania*** T.1 et T.2 (T.3 à paraître)
CASTERMAN

© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*



© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*



© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*

© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*

© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*

© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*

© 2019 Ludovic Debeurme pour *Les Arts dessinés*

Peintre ethnologue

Natif de la Charente, **Jean-Paul Tillac** s'installe définitivement à Bayonne en 1911 après avoir passé quelque temps entre New York, le Texas et Cuba. Fasciné par la région et les gens qui la peuplent, il devient Pablo et parcourt tout le Pays basque à la recherche de personnages, de coutumes et de lieux à immortaliser en dessin. Depuis sa disparition en 1969, son œuvre est considérée comme partie intégrale de la mémoire basque. Afin de rendre l'hommage qui lui est dû, le Musée basque de la ville de Bayonne organise jusqu'au 26 mai une grande rétrospective de ses portraits de soldats réalisés pendant la Grande Guerre avec l'aide d'une partie de la collection du musée des Beaux-Arts de Reims, ainsi que des œuvres réalisées lors de son installation au Pays basque, la guerre d'Espagne, l'Occupation et les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. ■ GV

PABLO TILLAC, D'UNE GUERRE À L'AUTRE (1914-1945)
Jusqu'au 26 mai
Musée basque et de l'histoire de Bayonne. Infos sur www.musee-basque.com

Noir et blanc en couleurs

À l'instar de celle de Picasso, l'inspiration de **Marc Chagall** a varié selon les sources et les époques au point que l'univers pictural du peintre est un puits de découvertes sans fond pour toutes les personnes disposées à s'y jeter pour approfondir leurs connaissances. À travers deux cents œuvres commentées, ***Marc Chagall, du noir et blanc à la couleur (1948-1985)*** est le catalogue officiel de l'exposition qui se tient en ce moment à l'hôtel de Caumont d'Aix-en-Provence jusqu'au 24 mars prochain. Réalisé sous la houlette d'un collectif éclairé, ce catalogue comprend des textes de Bruno Monnier (préface), Jean-Louis Prat, Tamara Karandasheva, Meret Meyer, et de nombreux autres éclairent la lanterne du novice quant à l'utilisation des couleurs ou du noir et blanc dans la succession de reproductions proposées. Si l'on tient compte de la biographie illustrée et des notes ajoutées en fin de volume, ce catalogue vaut largement l'argent qui en est demandé. ■ GV

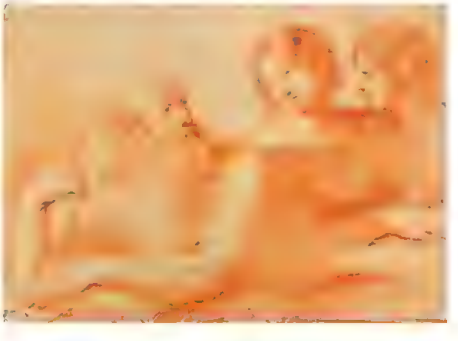
***MARC CHAGALL**, DU NOIR ET BLANC À LA COULEUR (1948-1985)*
Ouvrage collectif, Hazan
Livre broché avec rabats, 216 pages, 150 illustrations couleurs et N&B, 29 €, disponible

***DU NOIR ET BLANC À LA COULEUR**, EXPOSITION*
Jusqu'au 24 mars
Hôtel de Caumont – Aix-en-Provence

Les petits papiers

Egon Schiele (1890-1918) ***Femme debout se couvrant le visage avec les deux mains*** (1911), gouache aquarellée et crayon noir, 31,5 x 44,7 cm, signé et daté
© W&K

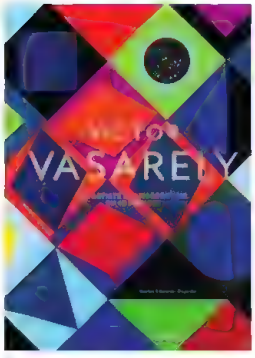
Collectionneurs de tout poil, petits ou grands, pétés de thunes ou non imposables, le **28e Salon du dessin** promet d'être encore plus incroyable que les années passées. Avec trente-neuf galeries déjà inscrites, toutes spécialisées dans le dessin ancien, modernes ou contemporain, c'est plus de mille œuvres qui seront dévoilées dès le mercredi 27 mars à tous les amateurs désireux de s'offrir quelque chose de beau. Pour le simple visiteur, ces quelques jours de folie graphique au palais Brongniart se doivent d'être vus tant le nombre d'experts, de collectionneurs, conservateurs, chercheurs amateurs et professionnels présents au mètre carré sera impressionnant à voir. Comme écrit plus haut, ce salon du dessin sera peut-être l'occasion d'acquérir sa première œuvre à un prix défiant toute concurrence. ■ GV

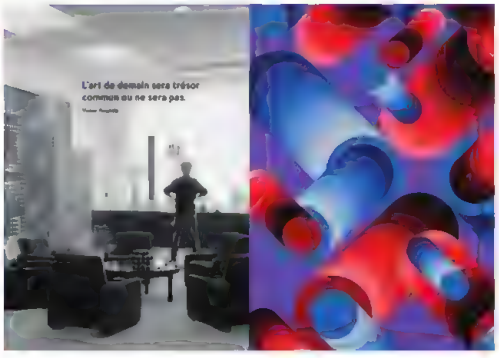


Giovanni Francesco Barbieri dit **Le Guercino** (1591-1666) ***Loth et ses filles*** Sanguine 23,5 x 32,7 cm
© BISHOP

28E ÉDITION DU SALON DU DESSIN
Du 27 mars au 1er avril
Palais Brongniart – 16, place de la Bourse – 75002 Paris
De 12 h à 20 h, nocturne le jeudi 22 mars jusqu'à 22 h
Tarif : 15 €, catalogue offert (dans la limite des stocks disponibles)

Chêne centenaire





Afin d'accompagner comme il se doit la première rétrospective française consacrée au père de l'art opt que qui se déroule au Centre Pompidou jusqu'au 6 mai prochain, la spécialiste de l'art **Hayley-Jane Edwards-Dujardin** a sélectionné quarante des œuvres de **Vasarely** les plus représentatives de la période. ***Ça, c'est... Victor Vasarely*** est un ouvrage qui se présente sous forme de fiches au contenu aussi ludique que dynamique où l'auteure utilise un ton léger idéal pour aider le lecteur néophyte à mieux appréhender le sujet.

Si les gens associent assez facilement le peintre **Henri de Toulouse-Lautrec** à l'image de Montmartre et du French cancan, nombreux seront les lecteurs à découvrir la face cachée de ce bon vivant à travers le livre ***Les Recettes de Toulouse-Lautrec*** que lui ont consacré **Muriel Lacroix** et **Pascal Pringarbe**, un autre grand spécialiste de la bonne bouffe. À travers quatre-vingts recettes canailles imaginées par le peintre, le lecteur se retrouve plongé tel un bouquet garni dans une ambiance festive hallucinante. Attention seulement à la prise de poids pour tous les lecteurs qui souhaitent expérimenter bœuf à la Malromé, sauce Poulette et autres moules en brochettes.

Après un film bondage catastrophique qui ne mettait en valeur que très peu de choses chez les nuanciers, la journaliste anglaise **Kassia St Clair** raconte des histoires insolites autour de soixante-quinze nuances, teintures et teintes dans ***La Vie secrète des couleurs*** Véritable reflet sociétal, ce livre bien fait retrace l'utilisation de la couleur de la grotte de Lascaux aux coupes de cheveux fluo arborées par les punks. De par ce côté panorama géopolitique, ce livre devrait ratisser large au niveau du public. ■ **GV**

ÇA, C'EST... VICTOR VASARELY
Par Hayley-Jane Edwards-Dujardin, Le Chêne
Livre relié cousu, 108 pages illustrées, 14,90 €, disponible

EXPOSITION ***VICTOR VASARELY***
Du 6 février au 6 mai
1re rétrospective française présentée au Centre Pompidou

LES RECETTES DE TOULOUSE-LAUTREC
Par Lacroix & Pringarbe, Le Chêne
Livre relié + jaquette, 272 pages couleurs, 29 €, en mars

LA VIE SECRÈTE DES COULEURS
Par Kassia St Clair, Le Chêne
Livre relié cousu, 320 pages couleurs 25 €, en avril

Aérien

En 1969, le jeune **Kenzo** fait son entrée en mode en créant la marque Jungle Jap. En mêlant sa culture japonaise et ce qu'il voit en Europe, principalement à Paris, il développe un style unique qui séduira à travers le monde. Son parcours est décrypté dans un sublime livre grâce à des documents d'époque issus de sa collection privée et plus de trois cents dessins inédits. On mesure alors pourquoi et comment ce génie a marqué à jamais le milieu de la mode. ■ **FB**

KENZO TAKADA
Par Kazuko Masui, Le Chêne
Livre cartonné, 456 pages couleurs, 49,90 €, disponible

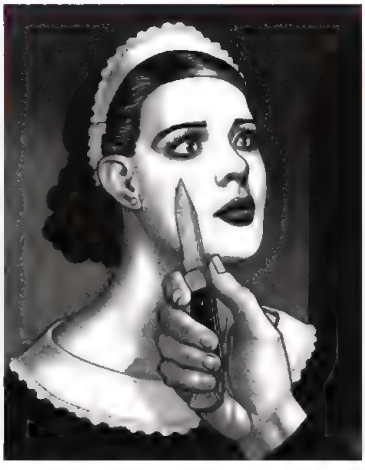
Des archives à la lumière

La destinée de **Jean-Jacques Lequeu** aurait pu être le summum du No Future si l'homme n'avait pas eu la riche idée de déposer à la Bibliothèque nationale l'intégralité de ses travaux graphiques avant de mourir seul et dans la misère six mois plus tard. Afin de rendre justice à ce visionnaire des arts graphiques, sorte de Facteur Cheval période Révolution française, un collectif de chercheurs (sous la direction de Laurent Baridon, Jean-Philippe Garric et Martial Guédron) met en lumière toute la richesse et l'imagination de cet homme à travers une succession d'articles sur cet « architecte de papier » qui a dû bien souvent passer pour un Martien aux yeux de ses contemporains. Espérons maintenant que ce *Jean-Jacques Lequeu, bâtisseur de fantasmes*, édité conjointement par Norma et BnF éditions, sera le pont suspendu entre la reconnaissance du public et cet artiste hors du commun. Pour les gens qui tomberont, forcément, sous le charme de Jean-Jacques Lequeu, une exposition lui est en ce moment consacrée entre les murs du Petit Palais. ■ **GV**

JEAN-JACQUES LEQUEU, *BÂTISSEUR DE FANTASMES*
Ouvrage collectif, BnF/ Norma
Livre cartonné, 192 pages avec 100 illustrations couleurs et N&B, 39 €, disponible

JEAN JACQUES LEQUEU (1757-1826) BÂTISSEUR DE FANTASMES
Jusqu'au 31 mars
Petit Palais – avenue Winston-Churchill – 75008 Paris
Tarif : 11 €, 9 € tarif réduit, gratuit pour les - de 18 ans. Infos au 01 53 43 40 00

Sortir à Paris



Artiste hors normes, la Canadienne **Nina Bunjevac** expose toute une série de dessins réalisés à l'encre sur papier au format 28 x 35,5 cm et 65 x 25 cm dans les locaux de la célèbre galerie parisienne **Martel**. Maniant la précision du trait et un sens de l'éclairage sans pareil, cette série datée de 1980 explore différents thèmes comme des scènes nocturnes, des scènes prises sur le vif ou carrément érotiques, voire bondage. Cette exposition bien faite propose un catalogue de l'artiste plutôt étendu qui saura atteindre une clientèle sachant faire preuve d'éclectisme. L'amateur éclairé appréciera le prix unique proposé quelle que soit l'œuvre achetée. ■ **GV**

EXPOSITION ***NINA BUNJEVAC***
Jusqu'au 9 mars
Galerie Martel – 17, rue Martel – 75010 Paris
De 14 h 30 à 19 h du mardi au samedi
Contact : 01 42 46 35 09 et 06 10 19 30 02 – contact@galeriemartel.fr

La rareté à portée du regard

Pour cette nouvelle édition, le **Salon international du livre rare et de l'objet d'art** revient en force sous la verrière du Grand Palais. Organisée par le Syndicat national de la librairie ancienne et moderne (SLAM), en association avec la Chambre nationale des experts spécialisés en objets d'art et de collection (CNES), cette manifestation réussit le tour de force de réunir sous le même toit les œuvres les plus rares et les plus grands experts mondiaux pour en parler. Ce qui frappe le plus le visiteur, c'est le nombre et la diversité des objets présentés au regard des curieux. Pour y être exposé, les critères principaux sont l'authenticité et la véracité des objets présentés. Aucun doute n'est permis pour avoir le droit d'être exposé sous la verrière en compagnie des plus beaux manuscrits, tirages originaux et livres et objets rarement vus en public. À noter que cette année, l'invité d'honneur sera la bibliothèque Forney, qui quittera momentanément l'Hôtel de Sens pour venir faire admirer quelques-uns de ses trésors à deux pas de la plus belle avenue du monde. ■ **GV**

SALON INTERNATIONAL DU LIVRE RARE ET DE L'OBJET D'ART
Du 12 au 14 avril
Grand Palais – avenue Winston-Church ll – 75008 PARIS
Horaires : vendredi 12 avril, samedi 13 avril et dimanche 14 avril : 11 h – 20 h, jeudi 11 avril : vernissage sur invitation uniquement et de 17 h à 22 h
Tarif : 10 €, entrée gratuite pour les – de 18 ans
Plus d'infos sur le site www.salondulivrerare.paris

Le plus vieux dessin du monde

Alors que Frédéric Bosser n'a toujours pas donné signe de vie depuis son départ en Afrique du Sud, nous relayons ici une information connue depuis la rentrée dernière concernant la découverte du plus vieux dessin du monde. Les experts certifient que les différents traits relevés sur la pierre, découverts dans la grotte de Blombos, à quelques encablures de la ville du Cap, sont bien de la main de l'homme et réalisés avec un objet en ocre taillé comme un crayon. L'âge estimé est de 73 000 ans et bat de 30 000 bougies les œuvres rupestres s'étalant sur les parois des grottes de Lascaux et Chauvet. La nouvelle est d'autant plus cruelle que la datation carbone est précise. Autant le dire tout de suite, l'annonce passe très mal auprès de l'ensemble des critiques d'art européens qui pensaient encore récemment que le berceau de l'art ne pouvait être que sur le continent qui a donné la vie à Léonard de Vinci. En attendant la découverte rupestre qui relancera le débat, les personnes désireuses d'en apprendre plus ont jusqu'au 1er juillet pour visiter l'exposition **L'Archéologie en bulles** qui se tient dans la Petite Galerie du Louvre ainsi que toute la documentation liée au sujet. ■ **GV**

L'ARCHÉOLOGIE EN BULLES
Par Douar & Martinez, Petite Galerie-Le Seuil
Livre relié, 192 pages illustrés en couleurs, disponible

SILEX AND THE CITY T.8
Par Jul, Dargaud
Livre relié, 48 pages couleurs, 13,99 €, disponible

L'ARCHÉOLOGIE EN BULLES
Jusqu'au 1er juillet 2019
Petite Galerie du Louvre, aile Richelieu – 75001 Paris
Tous les jours de 9 h à 18 h, sauf le mardi. Nocturnes mercredi et vendredi jusqu'à 21 h 45. Tarif 15 € sur place et 17 € en ligne. Renseignements : 01 40 20 53 17

Véritable pavé de rue

Depuis son apparition, le street art passionne toujours autant les spécialistes. Afin de présenter un panorama le plus exhaustif possible sur le sujet, il a fallu réunir les plus grands spécialistes, comme le pionnier de la culture graffiti **Lokiss**, la journaliste et spécialiste de l'art urbain **Stéphanie Lemoine**, le photographe, artiste et lui-même graffiteur **Nicolas Gzeley** et la docteure en sciences politiques **Julie Vaslin** pour réaliser un livre vraiment représentatif du sujet. Autant le dire tout de suite, l'énorme pavé qu'est ***Graffiti, 50 ans d'interactions urbaines*** est une sacrée réussite qui arrive à combiner toute une foule d'informations sans rendre le sujet indigeste. Pour résumer le sujet de manière strictement de la street, on va dire que C bô. Pour le reste, l'engin est tellement lourd qu'il peut servir à s'entraîner avant d'aller graffer en hauteur ■ **GV**

GRAFFITI, 50 ANS D'INTERACTIONS URBAINES
Par Lokiss, Gzeley, Lemoine & Vaslin, Hazan
Livre relié, 336 pages illustrations couleurs, 50 €, disponible

Esprits créatifs

Pour vendre son produit, il faut savoir attirer le client et, pour ce faire, des agences spécialisées ou des designers de renom sont approchés par les marques. Chaque année, les Pentawards établissent la référence en matière de qualité après avoir débusqué les créations les plus ingénieuses et éclectiques dans ce domaine à travers le monde. Pour sa cinquième édition, ***The Package Design Book*** présente tous les lauréats des éditions 2017 et 2018 avec plus de quatre cents œuvres d'une quarantaine de pays afin de célébrer l'emballage pour ce qu'il est : la ligue 1 du design. De quoi vous donner de belles et bonnes idées. **FB**

THE PACKAGE DESIGN BOOK 5
Ouvrage collectif, Taschen
Livre cartonné avec rubans, 400 pages couleurs, 40 €, disponible

L'art de l'estampe

Les amoureux de l'estampe ont été gâtés l'année dernière grâce à l'année France-Japon et l'organisation de nombreuses expositions à travers le pays. Si de nombreux livres et catalogues d'exposition ont été publiés pour l'occasion, le livre de **Nelly Delay** intitulé ***L'Estampe japonaise*** était difficilement trouvable. Fort d'une iconographie exceptionnelle composée de plus de cinq cents estampes issues de collections venues du monde entier, voici un ouvrage de référence absolu sur plus de deux siècles de création. **FB**

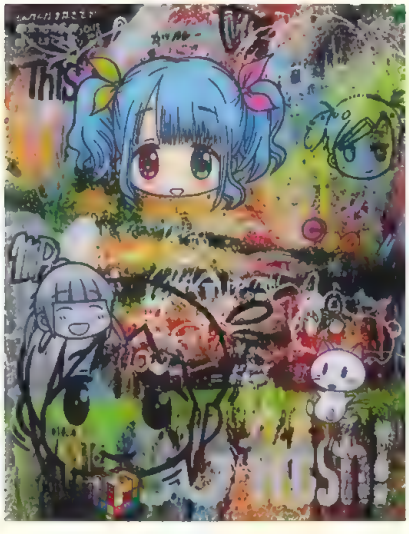
L'ESTAMPE JAPONAISE
Par Nelly Delay, Hazan
Livre cartonné, 328 pages couleurs, 29,95 €, disponible

L'AGENDA DES **EXPOSITIONS**

Petit guide rapide de la rédaction à l'usage des lecteurs qui souhaitent savoir où s'aérer l'esprit à Paris, banlieue, province et reste du monde.

PARIS & **B**ANLIEUE

LE MUSÉE POUCHKINE : *500 ANS DE DESSINS DE MAÎTRE*
Fondation Custodia, Paris
jusqu'au 12 ma



MR,
Sans titre
31,5 x 40,5 cm
(2019)
© 2019 Mr /Kaikai Kiki Co., Ltd
All Rights Reserved
Courtesy Perrotin

MR. *MR.'S MELANCHOLY WALK AROUND THE TOWN*
Galerie Perrotin, Paris
jusqu'au 9 mars

THEASTER GATES *– AMALGAM*
Palais de Tokyo, Paris
jusqu'au 12 ma

JULIEN CREUZET
Palais de Tokyo, Paris
jusqu'au 12 ma

FRANCK SCURTI *– MORE IS LESS*
Palais de Tokyo, Paris
jusqu'au 12 ma

JEAN-MICHEL OTHONIEL *– ORACLES*
Galerie Perrotin, Paris
du 16 mars au 18 ma

KIM CHONG-HAK
Galerie Perrotin, Paris
du 16 mars au 18 ma

OTANI WORKSHOP
Galerie Perrotin, Paris
du 16 mars au 18 ma

MONSTRES, MANGAS ET MURAKAMI
Musée en herbe, Paris
jusqu'au 22 septembre

L'AGENDA DES **EXPOSITIONS**

PARIS & **B**ANLIEUE

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH, *FIGURES DU PHILOSOPHE*
BnF I François-Mitterrand Galerie des donateurs, Paris
jusqu'au 3 mars

ANTONIO SEGUI
BnF I François-Mitterrand Galerie des donateurs, Paris
du 2 avril au 26 mai

MANUSCRITS DE L'EXTRÊME – *PRISON, PASSION, PÉRIL, POSSESSION*
BnF I François-Mitterrand, Galerie 1, Paris
du 9 avril au 7 juillet

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
BnF I Bibliothèque-Musée de l'Opéra, Paris
du 28 mai au 1er septembre

LE MONDE EN SPHÈRES
BnF I François-Mitterrand, Galerie 2, Paris
du 16 avril au 21 juillet

PETER LINDBERGH
Fondation Giacometti, Paris
jusqu'au 24 mars

LE MERVEILLEUX-SCIENTIFIQUE. UNE SCIENCE-FICTION À LA FRANÇAISE
BnF I François-Mitterrand, Paris
du 23 avril au 25 août

FOOTBALL ET MONDE ARABE
Institut du monde arabe, Niveaux 1 et 2, Paris
du 10 avril au 21 juillet

NOUVELLE PRÉSENTATION DES COLLECTIONS
Musée Yves Saint Laurent, Paris
du 12 février au 31 décembre

TUTTO PONTI, *GIO PONTI ARCHI-DESIGNER*
Musée des Arts décoratifs, Paris,
jusqu'au 5 mai

PARIS ROMANTIQUE *1815-1848*
Petit Palais, musée des Beaux-Arts, Paris
du 22 mai au 15 septembre 2019

L'ALLEMAGNE ROMANTIQUE (1780-1850) *DESSINS DES MUSÉES DE WEIMAR*
Petit Palais, musée des Beaux-Arts, Paris
du 22 mai au 1er septembre

LES DRÔLES DE PETITES BÊTES D'ANTOON KRINGS
Musée des Arts décoratifs, Paris
du 11 avril au 8 septembre

LE « TALISMAN » DE SÉRUSIER, *UNE PROPHÉTIE DE LA COULEUR*
Musée d'Orsay, Niveau 0, salles 8 à 10, Paris
jusqu'au 28 avril 2019

FRANZ MARC/AUGUST MACKE – *L'AVENTURE DU CAVALIER BLEU*
Musée de l'Orangerie, Espace d'exposition temporaire, Paris
du 27 février au 17 juin

LE MODÈLE NOIR, *DE GÉRICAULT À MATISSE*
Musée d'Orsay, niveau 0, Grand espace d'exposition, Paris
du 26 mars au 21 juillet

ROUGE – *ART ET UTOPIE AU PAYS DES SOVIETS*
Grand Palais, galeries nationales, entrée Clemenceau, Paris
du 20 mars au 1er juillet

BERTHE MORISOT
Musée d'Orsay, Paris
du 18 juin au 22 septembre

ANN VERONICA JANSSENS *HOT PINK TURQUOISE – CONTREPOINT CONTEMPORAIN 2*
Musée de l'Orangerie, Niveau -2, salle d'art contemporain, Paris
jusqu'au 29 avril

LES NABIS ET LE DÉCOR – *BONNARD, VUILLARD, MAURICE DENIS*
Musée du Luxembourg, Paris
du 12 mars au 30 juin

VASARELY – *LE PARTAGE DES FORMES*
Centre Pompidou, Galerie 2, Niveau 6, Paris
du 6 février au 6 mai

MARCHANDS D'ART
Centre Pompidou, Espace Focus, Niveau 5, Paris
du 22 mai au 2 septembre

MIRCEA CANTOR, *VANATORUL DE IMAGINI (CHASSEUR D'IMAGES)*
Musée de la Chasse et de la Nature, Paris
jusqu'au 7 avril

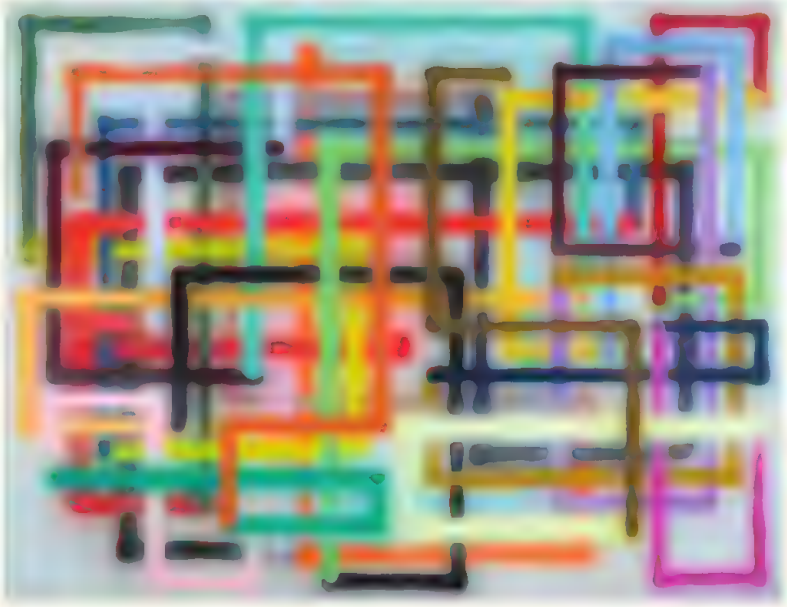
MOBILE/IMMOBILE, *ARTISTES ET CHERCHEURS EXPLORENT NOS MODES DE VIE*
Archives Nationales, Paris et Pierrefitte-sur-Seine
jusqu'au 29 avril

PEINDRE DANS LA VALLÉE DE LA CREUSE, *1830-1930*
Atelier Grognard, Rueil-Malmaison,
jusqu'au 26 mai

EXPOSITION OCÉANIENNE
Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, Paris
du 12 mars au 7 juillet

NIKOLAUS GANSTERER, *DRAWING AS THINKING IN ACTION*
Drawing Lab, Paris
du 22 mars au 14 juin

PICASSO ET LA GUERRE
Musée de l'Armée, Paris
du 5 avril au 28 juillet



Bernard Frize, *Oma* (2017)
© Centre Pompidou, MNAM-CCI / P.Migeat / Dist. RMN-GP
© ADAGP, Paris

BERNARD FRIZE
Centre Pompidou, Galerie 3, Niveau 1, Paris
du 29 mai au 26 août

Marcellin Desboutin, *autoportrait*, huile sur carton, 28,5 x 36,9 cm (1896)
© Musée Anne-de-Beaujeu / Jérôme Mondière

MARCELLIN DESBOUTIN (1823-1902) - A LA POINTE DU PORTRAIT
Musée Anne-de-Beaujeu, Moulins,
jusqu'au 15 septembre

PROVINCE

THÉO MERCIER, ERIK NUSSBICKER
Musée de la Chasse et de la Nature, Paris
du 30 avril au 30 juin

FÉLIX FÉNELON (1861 - 1944) ET LES ARTS LOINTAINS
Musée du Quai Branly – Jacques Chirac, Mezzanine Est, Paris
du 28 mai au 29 septembre

GRAVER POUR LE ROI COLLECTIONS HISTORIQUES DE LA CHALCOGRAPHIE DU LOUVRE
Musée du Louvre, Rotonde Sully, Paris
jusqu'au 20 mai

SAISON FRANCE-ROUMANIE 2019 - TISSUS LITURGIQUES DE TRADITION BYZANTINE DE ROUMANIE
Musée du Louvre, Département des Objets d'art, aile Richelieu, 1er étage, salle 6
du 17 avril au 29 juillet

THOMAS HOUSEAGO - ALMOST HUMAN
Musée d'Art moderne, Paris
du 15 mars au 14 juillet

RACCROCHAGE DES COLLECTIONS RUMEURS ET LÉGENDES - UN NOUVEAU PARCOURS DANS LES COLLECTIONS D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN
Musée d'Art moderne, Paris
du 15 mars au 14 juillet

OUTDOOR EXHIBITION **FRANÇOISE PETROVITCH**
Centre d'art contemporain de la Matmut (CAC), Saint-Pierre-de-Varengeville
jusqu'au 7 avril

450E ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE PIETER BRUEGEL L'ANCIEN
Fêtes et kermesses au temps des Brueghel, Musée de Flandre, Cassel
du 16 mars au 14 juillet

DERNIERS IMPRESSIONNISTES - LE TEMPS DE L'INTIMITÉ
Palais Lumière, Évian
du 16 mars au 2 juin

MICHEL MOUSSEAU. DESSINS
Domaine de Kerguéhennec, Bignan
du 31 mars au 2 juin

TAL COAT (1905 1985), EN DEVENIR
Musée de Pont-Aven
jusqu'au 10 juin

CONQUÊTE URBAINE
Musée des Beaux-Arts, Calais
du 6 avril au 3 novembre

VINYL 2. EXPOSITION DE LA COLLECTION DE VINYLES DE GUY SCHRAENEN
FRAC Franche-Comté, Besançon
du 18 mai au 22 septembre

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON
Réouverture après dix ans de travaux
le 17 mai

LA SCULPTURE BOURBONNAISE ENTRE MOYEN ÂGE ET RENAISSANCE
Musée Anne de Beaujeu, Moulins
du 13 avril au 8 mars 2020

MONDE

LA PEINTURE ANGLAISE DE TURNER À WHISTLER
Fondation de l'Hermitage, Lausanne, Suisse
jusqu'au 2 juin

LE JEUNE PICASSO PÉRIODE BLEUE ET ROSE
Fondation Beyeler, Bâle, Suisse,
jusqu'au 26 mai

REMBRANDT AND THE DUTCH GOLDEN AGE: THE LEDEN COLLECTION AND THE MUSEE DU LOUVRE
Abu Dhabi, Émirats arabes unis,
jusqu'au 14 mai

PICASSO ET LE CUBISME - CHEFS-D'ŒUVRE DU MUSEE D'ART MODERNE
Hangaram Art Museum, Séoul, Corée du Sud
jusqu'au 31 mars

DE HENRI MATISSE À LOUISE BOURGEOIS
Kunsthalle Würth, Schwäbisch Hall, Allemagne
du 15 avril au 15 septembre

AYA TAKANO
Galerie Perrotin, New York, États-Unis,
du 2 mars au 13 avril

GABRIEL DE LA MORA
Galerie Perrotin, New York, États-Unis,
du 2 mars au 13 avril

MICHAEL SAILSTORFER
Galerie Perrotin, New York, États-Unis,
du 2 mars au 13 avril

LES COULEURS DE L'IMPRESSIONNISME. CHEFS D'ŒUVRE DES COLLECTIONS DU MUSEE D'ORSAY
Musée Mohammed VI d'Art moderne et contemporain, Rabat, Maroc
du 1er avril au 31 août

JR
Galerie Perrotin, Séoul, Corée du Sud,
jusqu'au 9 mars

SOPHIE CALLE MA MÈRE, MON CHAT, MON PÈRE, DANS CET ORDRE
Galerie Perrotin, Tokyo, Japon,
jusqu'au 11 mars

BERNARD FRIZE
Galerie Perrotin, Tokyo, Japon
du 20 mars au 4 mai

EXPOSITION COLLECTIVE
Galerie Perrotin, Séoul, Corée du Sud,
du 21 mars au 18 mai

SOL LEWITT
Galerie Perrotin, Shanghai, Chine
du 23 mars au 25 mai

Pour sa nouvelle rencontre avec les amateurs de dessin, **Frédéric Poincelet** utilise le double espace de la galerie Catherine Putman pour exposer ses travaux récents, puis dans un second temps ceux d'une sélection d'auteurs autour du motif du bouquet de fleurs. Cet habitué des lieux, devenu commissaire d'exposition pour l'occasion, nous raconte les raisons et bien évidement les dessous de l'exposition...

Par **Frédéric Bosser**

FRÉDÉRIC **POINCELET**
© Photo DR

FRÉDÉRIC

POINCELET

LE DESSIN COMME **CHAMP DE CRÉATION**...

Frédéric, avant d'aborder votre actualité, dites-nous par quel biais vous vous êtes retrouvé à exposer vos travaux à la galerie Putman ?
La première fois que j'ai montré mes travaux à la galerie, c'était en 2009, par l'invitation de Philippe Ducat, grand amateur de dessin qui, comme moi aujourd'hui, proposait une exposition à la galerie mixant sa collection propre, les artistes de la galerie et d'autres artistes qu'il « reniflait » depuis un moment, dont moi... Je suis, dans mon projet d'expo *Des fleurs pour Valentin*, vraiment dans cette filiation.
La rencontre lors de l'exposition de Philippe avec la galerie s'est faite à ce moment, me proposant de présenter mes dessins lors d'une des premières saisons de Drawing Now, puis ma première exposition personnelle à la galerie.
Cela s'est fait assez naturellement, sans questionnement de ma part, comme si ma place était bien ce milieu.

Et le choix du stylo-bille ?
C'est venu à un moment où j'essayais de me débarrasser de ce que je savais faire, de l'imagerie *underground* qui à mon goût me

Frédéric Poincelet, « **David Hockney** », stylo à bille et encre sur papier 100 x 130 cm (2018)
© courtesy Galerie Catherine Putman

Frédéric Poincelet, **« Daniel Pitin »**, stylo à bille et encre sur papier, 65 x 50 cm (2018)
© courtesy Galerie Cathermine Putman

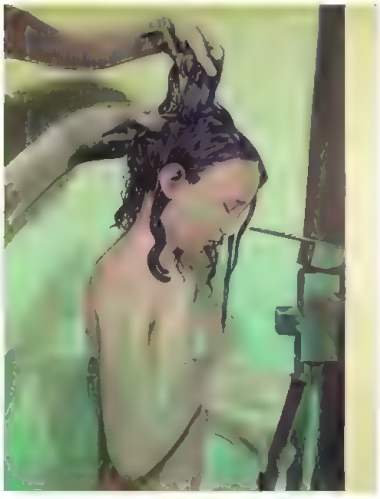
> J'aime me perdre dans un dessin autonome, **une œuvre totale en soi**, sans individu derrière pour la parasiter. Juste du dessin pour le dessin.

faisait tourner en rond. J'ai lâché ma plume, mon trait saturé, pour une envie de dessin autre, un besoin d'inconfort en poussant l'épure et le réalisme, alors que j'étais très confortablement installé dans mon tortueux dessin *underground*. Sous l'influence de mes camarades de *Frédéric Magazine*, où nous défendions un dessin autonome, au service de lui-même, revendiquant l'emploi d'outils dits bas de gamme, feutres, Bic, etc., et de supports de récupération, cahiers d'école notamment pour certains d'entre nous. Cette émulation m'a conduit ailleurs, vers un dessin moins noble, plus ingrat à apprécier, moins « belle œuvre ». Cette technique, le Bic, venue à ce moment-là, ne m'a plus quitté, même enrichi par la couleur depuis quelques années, et en même temps je ne la revendique aucunement, je ne communique pas là-dessus, le Bic me convient pour l'ensemble de variétés dans son tracé, un matériau comme un autre.

Inquiet pour la conservation ?
Aucunement…

Votre nouvelle exposition personnelle s'intitule *Convocation*. Pourquoi ?
Parce que j'y convoque certains des artistes qui m'habitent. C'est en constatant, après coup, qu'un de mes dessins m'évoquait David Hockney que l'idée s'est imposée. Dans ce dessin, on voit un enfant nu, une piscine, quelques plantes, une bouée pop, un siège en plastique… J'étais dans du Hockney sans être dans le clin d'œil, sans avoir cherché à être malin. C'est ce que je voulais toucher, la difficulté de faire toute une exposition sur ce même sentiment, je voulais rester sur ce fil délicat, ne pas être malin, ne pas raconter. Justement, c'est ce que j'aime, figurer sans raconter.

Frédéric Poincelet, « **Jean-Pierre Le Boul'ch** »
stylo à bille et encre sur papier,
50 x 65 cm (2018)
© Courtesy Galerie Catherine Putman



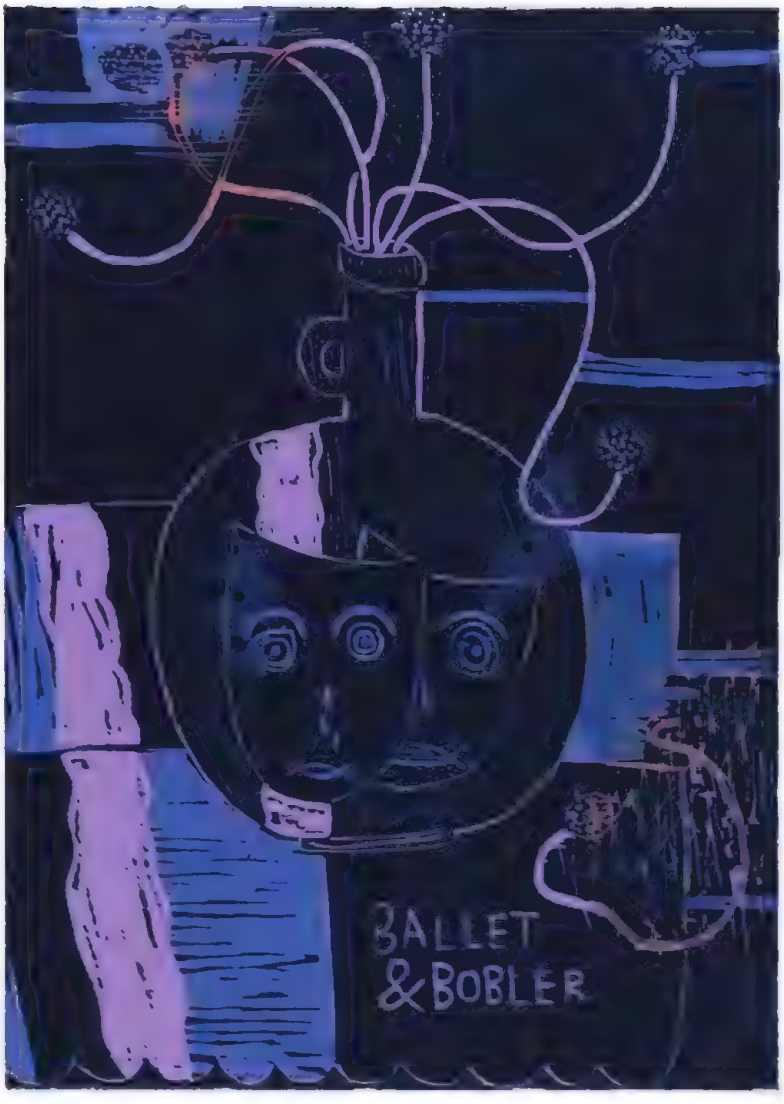
L'autre exposition s'appelle *Des fleurs pour Valentin* avec pour sujet « le bouquet ». Pourquoi ?
J'étais depuis un moment dans l'œuvre, que j'adore, de Cristof Yvoré, décédé en 2013. Il ne peignait quasiment que des pots de fleurs, sans que ce soit un sujet, la peinture étant son seul sujet. Mon quotidien vit de mes obsessions artistiques du moment. Mon obsession pour le travail d'Yvoré m'a permis de transformer mon regard sur les bacs à fleurs en béton hideux du mobilier urbain que je croise chaque jour, sur le chemin de l'école où j'accompagne ma fille. À un moment, cette proximité quotidienne « devait » devenir du dessin, l'intérêt pour Yvoré m'y poussait et rejoignait mon travail, d'un sujet suffisamment absent pour essayer d'en produire du dessin. Outre le fait que le motif du bouquet me questionnait déjà depuis un moment, l'invitation d'autres artistes à venir creuser la question s'est imposée.

Pourtant, c'est un sujet totalement obsolète, en dehors du temps…
C'est pour cela qu'il était parfait pour laisser parler le dessin, pour extraire de chaque artiste invité le geste du dessin, sans que la personnalité individuelle soit sur le devant, la frontalité du propos, le côté éculé de ce motif écrasant « l'idée » dans ce projet, prenant le pas sur l'artiste, juste pour voir ce que le dessin de chacun allait donner sans sujet. C'est aussi un pur mysticisme de ma part de voir le dessin comme une émanation autonome aux individus.

Ci-dessous : Ugo Bienvenu,
Bouquet sur table arc-en-ciel,
impression numérique sur tapis,
222 x 150 cm (2018)
© Ugo Bienvenu

Étonnant, d'autant que vous dites souvent aimer dessiner des « non-sujets ».
Je suis un dessinateur qui représente des lieux, des figures, cela impose forcément une lecture au regard, à chercher l'anecdote de l'histoire, une narration. Ainsi, paradoxalement à cet état, je cherche, tout en représentant, à ne pas raconter, à ce que l'on ne sache pas où l'on est, qu'il n'y a rien à savoir si ce n'est que c'est un dessin. Comme le disais Saul Steinberg : « Ce que je dessine, c'est du dessin. » Le bouquet participe de cela…

Comment faites-vous votre sélection d'artistes ?
Certains sont des amis avec lesquels je dialogue, ils sont ce que j'entends quand j'use du terme de dessinateur (Fabio, Frédéric Fleury, Blutch, Ugo Bienvenu…). D'autres invitations viennent de ma curiosité de les voir se confronter à ma proposition. Chaque invitation correspond profondément à l'éventail de mon éclectisme en matière de dessin. Je veux voir la proximité des uns par rapport aux autres, voir comment toute cette matière dessinée va dialoguer à l'accrochage, ce qu'elle va raconter,



Tal R, *Ballet & Bobler*
gravure sur bois 95 ex
70 x 50 cm (2018)
© Tal R

dire sur le dessin de par le vocabulaire propre à chacun. Et grâce à la galerie Catherine Putman, qui m'a vraiment soutenu dans ce projet, j'ai pu pousser le jeu plus loin encore, jusqu'à obtenir des œuvres de Tal R, Hockney, Buffet, Desgrandchamps.

Pour les contemporains, vous leur donnez une sorte de cahier des charges ou rien du tout ?
Je suis un vrai nazi, j'ai posé au maximum mon sujet : frontal, imposant le vase dans la composition, ou dans le choix d'œuvres quand elles étaient déjà existantes afin que cela corresponde au maximum à ma vision de la chose. Puisqu'il était certain après dans le secret de l'atelier que chacun allait à nouveau tout contrôler et reprendre la main. C'était le jeu, je savais très bien que les choses allaient m'échapper, et c'est très bien ainsi... J'ai posé le cadre, mes intentions, j'ai demandé qu'ils rangent leur personnalité pour l'occasion et ils ont tout pété !

Pas de peinture ?
Dessin, peinture, c'est parfois très subtil de placer une œuvre dans un champ ou dans l'autre... Personnellement, je vois que mon dessin devient de plus en plus pictural alors que je me sens profondément et intimement dessinateur. Pour d'autres, c'est le contraire... Disons pour faire simple que nous n'aurons dans l'exposition quasiment que des œuvres sur papier... et sur toile !

Frederic Poincelet, « **Cristof Yvoré** »,
stylo à bille et encre sur papier,
45 x 65 cm (2018)
© courtesy Galerie Catherine Putman

Vous êtes tenté par la peinture ?
Je suis un dessinateur, c'est ainsi, je le comprends naturellement depuis toujours, même si mes intérêts sont amples, si mon amour pour la peinture est grand et qu'elle me surprend, hélas, plus souvent aujourd'hui que le dessin. Je ne pourrais pas devenir peintre, j'en suis trop loin, il aurait fallu que je sois, jeune homme, fou de peinture, comme j'ai été fou de dessin.

Vu que vous êtes employé comme graphiste, quand dessinez-vous ?
La nuit.

Vous parliez de dialogues entre les œuvres. Il va falloir en faire de même au moment de l'accrochage...
J'ai hâte de voir comment cet ensemble va cohabiter, pour toutes les raisons précédemment citées.

Vous êtes vous-même collectionneur ?
Longtemps, je me suis refusé à l'être, de peur que cela devienne une addiction, les livres me suffisant. Jusqu'au jour où j'ai acheté un dessin de Y5/P5 au Regard moderne. Ont suivi les échanges avec les camarades de *Frédéric Magazine*, et c'était foutu... J'aime de plus en plus acheter des œuvres d'inconnus que je trouve au hasard, débarrassées du contexte, de notoriété, j'aime me perdre dans un dessin autonome, une œuvre totale en soi, sans individu derrière pour la parasiter. Encore une fois : juste du dessin pour le dessin.

Frederic Poince et, **« Matthias Weischer »**,
stylo a b_lle et encre sur papier,
65 x 50 cm (2018)
© courtesy Galer e Catherine Putman

Frédéric Poincelet **« Gilles Aillaud »**,
stylo à bi_e et encre sur papier
65 x 50 cm (2018)
© courtesy Galerie Catherine Putman

EXPOSITIONS

CONVOCATION
FRÉDÉRIC POINCELET

DES FLEURS POUR VALENTIN
PAR : **FRÉDÉRIC POINCELET**
AVEC : **GENEVIÈVE ASSE, ABDELKADER BENCHAMMA, UGO BIENVENU, BLUTCH, BERNARD BUFFET, STÉPHANE CALAIS, JULIEN CARREYN, MARC DESGRANDCHAMPS, FRÉDÉRIC FLEURY, FLOC'H, JOSÉ-MARIA GONZALEZ, DAVID HOCKNEY, ROXANE LUMERET, GOSIA MACHON, FRÉDÉRIC MALETTE, ANTOINE MARQUIS, AGATHE MAY, FRANÇOIS OLISLAEGER, TAL R, FABIO VISCOGLIOSI, CRISTOF YVORÉ.**

JUSQU'AU 16 MARS
Ga_er_e CATHERINE PUTMAN
40, rue Quincampoix – 75004 Paris
D_ mard a_ samed de 14 h a 19 h
www.catherineputman.com

MIMI **LEMPICKA**
© 2018 J. Paulet, S. Baillin, M.P Magherini pour l'académie des César

Du *Grand Bleu* à *Au revoir là-haut* en passant par *Les Rois maudits* ou la saison 1 du *Bureau des légendes*, la costumière **Mimi Lempicka** a marqué de son empreinte le monde du cinéma, du théâtre, de la publicité et de la télé, qui lui a remis en 2018 le César des meilleurs costumes pour le film d'Albert Dupontel *Au revoir là-haut*. Inventive, créative, curieuse, attentionnée, passionnée et résolument moderne, cette diplômée des Beaux-Arts et férue d'histoire de l'art et de costume, qui fut l'épouse du regretté auteur de BD et illustrateur Philippe Bertrand, parle de son métier dans un très beau livre, *Les costumes font leur cinéma – Les Carnets de Mimi Lempicka*, paru aux éditions EPA. L'occasion de lui donner à notre tour la parole…

Par **Frédéric Bosser**

MIMI LEMPICKA

L'**INGÉNUE** COSTUMIÈRE

Expliquez-nous pourquoi avoir choisi seulement huit films pour votre livre, alors que vous avez à votre actif (dans votre garde-robe, dirons-nous, pour jouer sur les mots) soixante-deux films auxquels vous avez collaboré en tant que costumière !
Justement, je voulais que ce livre soit vu comme une promenade à travers les films du point de vue des personnages, et non comme une liste exhaustive. Pour cela, je me suis basée sur plusieurs critères. Celui de choisir des films très différents les uns des autres, qui me permettaient de montrer la palette la plus large possible de mon travail, et celui de prendre des films à succès, c'est-à-dire vus par un grand nombre de personnes, donc immédiatement identifiables. En montrant les coulisses de ces créations, j'espère donner aux lecteurs de ce livre l'envie de les voir ou de les revoir…

Parlez-nous de votre sélection.
J'ai naturellement choisi *Le Grand Bleu* et *Au revoir là-haut*, mon premier et dernier film ; *Cloclo*, un film qui brosse vingt ans d'une époque au XXe siècle ; *Iznogoud*, une fantaisie dans un Orient inventé ; *Les Beaux Gosses*, l'adaptation d'une bande dessinée que l'on a voulue à la fois intemporelle et stylisée, bien que contemporaine. *Nikita* et *Immortel ad vitam* pour l'anticipation, et *Les Rois maudits* pour un médiéval décalé.

Le costume permettant de traduire **le comportement d'un personnage et la vision d'un réalisateur**, j'estime qu'il n'est pas possible de le montrer en un seul dessin.

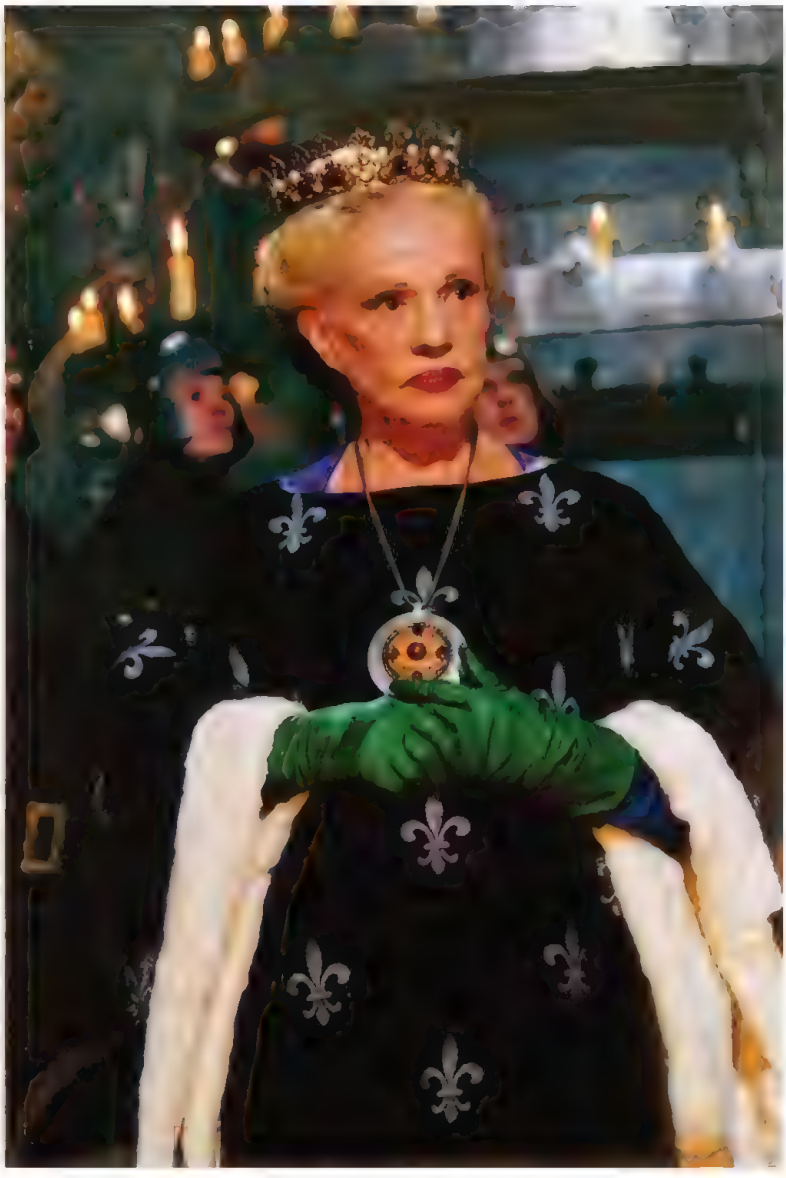
Les Rois maudits, planche de recherche pour le costume de Mahaut d'Artois
© Mimi Lempicka / Éditions EPA

Vous arrivez facilement à huit ?
J'aurais bien entendu pu en ajouter d'autres, mais ce choix final me plaît car il est varié. Je tenais aussi à ce que ce soit des films français sur lesquels la fabrication des costumes a été intégralement réalisée en France. Il est important de défendre les corps de métier que l'on peut trouver dans notre pays. Il serait dommage de les perdre.

Il est amusant de constater que ce sont soit des films réalisés par des auteurs de bande dessinée (Enki Bilal, Riad Sattouf), soit par des auteurs fans de bande dessinée comme Albert Dupontel, Luc Besson, Patrick Braoudé, Josée Dayan, etc.
Les gens qui aiment ou font de la bande dessinée sont des créateurs et des créatifs. Or moi, j'aime travailler avec des réalisateurs créatifs qui ont une direction artistique et une forte demande pour l'esthétique de leur projet. Je sais qu'ils vont plus facilement attendre des propositions de ma part.

Sans risque qu'ils interviennent sur vos propositions, ne serait-ce que par réflexe de dessinateur ?
Je n'ai jamais rencontré ce cas de figure. Cela dit, Riad Sattouf, lors de nos séances de travail, a redessiné certains de mes personnages. Cela nous a permis de mieux installer leurs silhouettes *(voir page 109 du livre)*.

Les Rois maudits, Jeanne Moreau (Mahaut d'Artois) porte le costume conçu par M mi Lempicka
© M mi Lempicka / Editions EPA Photo DR



J'aime travailler avec des **réalisateurs créatifs** qui ont une direction artistique et une forte demande pour l'esthétique de leur projet.

Il arrive que les réalisateurs vous soumettent des idées ?
Bien sûr ! Tous les réalisateurs donnent leur vision du film et des personnages. Après lecture du scénario, ce sont des échanges, des réunions, le réalisateur communique ses idées. Ce fut évidemment le cas avec Enki Bilal sur *Immortel*. Et je le montre aussi en reproduisant ses dessins originaux *(voir pages 157, 161 et 173 du livre)*, il avait des idées précises sur ses personnages principaux. C'est ma base de travail.

Ces échanges avec les réalisateurs sont-ils importants ?
Ils sont primordiaux ! Ils me communiquent des références visuelles qui vont me permettre d'orienter certaines recherches iconographiques. Je les trouve dans des revues, des bibliothèques publiques ou muséales et, bien entendu, dans ma propre bibliothèque où se trouvent des livres de photo, de dessin, de peinture, des bandes dessinées, etc. *(On peut les retrouver à la fin du livre, pages 224-225.)* Je consulte par exemple très souvent entre autres *Bloom*, une revue dédiée au végétal. Cela me donne des pistes, et ce, avant d'entrer dans le vif du sujet. Ces échanges me permettent de comprendre les intentions et la vision qu'ils ont de leur film. Une fois que nos diapasons sont accordés, mon travail commence. Le costume en lui-même n'arrive qu'à la fin...

Vos propositions sont à la fois graphiques et techniques.
C'est le propre de mon métier. Elles doivent être comprises par tous : le réalisateur, l'acteur ou l'actrice, et enfin toute mon équipe, les autres départements artistiques du film, le ou les atelier(s) avec lesquels je vais travailler. Le dessin est un outil de communication. Cela dit, je ne commence jamais par lui...

C'est-à-dire ?
Je passe d'abord par des recherches iconographiques et bon nombre d'esquisses. Comme je le montre par exemple dans les pages consacrées au film *Nikita*, j'associe très souvent plusieurs personnages pour montrer comment ils peuvent fonctionner ensemble. Je n'aime pas montrer des choses isolées. Le costume permettant de traduire le comportement d'un personnage et la vision d'un réalisateur, j'estime qu'il n'est pas possible de le montrer en un seul dessin.

Vous synthétisez tout cela sur des *mood boards*, sortes de planches de style avec des personnages et vos sources d'inspiration, que vous leur montrez...
Il s'agit là déjà d'un choix, d'une opinion, d'une direction, d'une synthèse idéale en quelque sorte. J'imagine la « valise à costumes » complète d'un personnage (tenues de jour et de nuit, extérieurs, intérieurs, moments chics ou relax, dessus, dessous, etc.). Le personnage n'est complet que quand il y a de l'iconographie, des visuels et des dessins qui le caractérisent. Il y a plusieurs planches par personnage et tous les personnages sont traités... Une fois tout cela validé par le réalisateur, je réunis tout dans un carnet que je transmets aux équipes.

Les Beaux Gosses, recherches de couleurs pour la figuration du collège, extraits des carnets de Mimi Lempicka
© Mimi Lempicka / Éditions EPA - Photo Brice Agnellı

Vous pensez alors à leur fabrication ?
Tout le temps ! Des décisions peuvent aussi se prendre au moment des essayages. À ce moment-là, tous les intervenants sont à même de donner leur avis.

Il arrive que certains refusent des costumes ?
Refuser est un grand mot ! Très souvent, c'est lié au fait qu'une fois porté, nous constatons que cela ne va pas. Là, fort naturellement, nous décidons de corriger. Notre rôle est de proposer des costumes dans lesquels l'acteur se sente à l'aise. Il arrive aussi que le réalisateur change d'avis et ait envie d'autre chose à ce moment-là, voire même pendant le tournage. Je me dois alors d'être réactive. Comme vous pouvez le constater, c'est un travail en perpétuel mouvement... et c'est ce qui me plaît.

Ce qui veut dire que vous vous rendez sur les plateaux de tournage ?
Pour un film d'époque, toujours, et pour toute la durée du tournage ! Pour un film contemporain, j'assiste en général à la première moitié du tournage. Sur un plateau, on peut prendre les dernières décisions. Pour compléter votre précédente question, le travail en amont est tel qu'il est rare que l'on fasse fausse route sur les costumes...

Des exemples concrets ?
Sur *Au revoir là-haut*, je me suis renseignée sur le Paris des années 1920, sur la vie à cette époque dans la rue comme dans les cafés, les peintres, les bijoux, les couturiers de

Plus d'images sur
www.mimilempicka.fr

l'époque, les foules, le climat social, la mode, etc. Albert Dupontel m'a tout de suite dit vouloir que son film soit un film « moderne » et non une reconstitution stricte des années 1920. Ce fut mon déclencheur pour aborder les personnages et les costumes. Pour *Iznogoud*, je suis allée à Istanbul car c'est un Orient ottoman qui est décrit dans la bande dessinée, et donc dans le film. Je me suis procuré des livres sur place, me suis documentée sur les caftans turcs, les tissus, etc. Cela m'a permis d'acquérir une bonne connaissance du sujet et d'acheter tous les tissus des costumes. Nous avons tout fabriqué, jusqu'au dernier figurant.

Consultez-vous Internet ?
Ce support me permet parfois d'aller plus vite sur certains sujets ou pour préparer un rendez-vous, mais rien ne vaut pour moi la documentation papier.

Ce livre permet aussi de découvrir que vous réfléchissez aussi en termes de plans et d'arrière-plans...
Sur *Les Beaux Gosses*, je voulais par exemple que la figuration soit monochrome de manière à ce que les personnages principaux, qui eux portent un costume unique, se détachent complètement à chaque entrée de champ. La figuration du collège par exemple est traitée exclusivement dans les bleus. Et pour nos quatre personnages principaux, on a réfléchi à tous les détails de leur silhouette, leur coiffure, les pulls, les chaussures ou bien les jeans qu'ils allaient porter d'un bout à l'autre du film. Je les ai traités comme si c'était des logos. Riad a accepté ce principe.

Au revoir là-haut, recherche sur les costumes de la figuration, extrait des carnets de Mimi Lempicka
© Mimi Lempicka / Éditions EPA

Dans ce livre, nous apprenons aussi que vous entrez dans le monde du cinéma grâce à Luc Besson qui, après avoir découvert votre exposition *La Spéléonaute*, vous contacte pour *Le Grand Bleu*...
Il préparait son nouveau long-métrage, *Le Grand Bleu*, et cherchait une collaboratrice pour concevoir les costumes subaquatiques du film. Le monde de la plongée lui paraissait très classique et il ne souhaitait pas s'adresser à un professionnel de la plongée sous-marine. La rencontre s'est faite à Paris autour de l'exposition de ma panoplie, *La Spéléonaute*, l'histoire d'une exploratrice qui plonge en tenue de femme-grenouille pour explorer de nouvelles cavernes, avec tous ses accessoires : guêpière, aileron-musette, guirlande de fétiches, échelle de caoutchouc, palmes, bas résille, filets, casques, etc. Tous les éléments et costumes de la panoplie avaient été réalisés en néoprène.

***La Spéléonaute* fait partie de ce concept unique que vous avez imaginé juste avant de sortir des Beaux-Arts...**
En effet ! Pour mon diplôme de fin d'études, j'ai conçu une installation grandeur nature d'histoires-personnages imaginées, entièrement dessinées et cousues. Plus tard, en 1984, j'ai proposé une première « écriture-couture » lors du Marathon d'écriture à Avignon. Je racontais l'histoire d'une exploratrice partie pour une expédition imaginaire, une sorte d'Odyssée matelassée, à travers tous ses objets personnels et costumes. Puis j'ai imaginé *La Spéléonaute* qui a été exposée à Genève et à Paris.

Lors d'une précédente rencontre, vous me disiez qu'un bon costume au cinéma, c'est un costume qui ne se voit pas à l'écran...
Je confirme ! Si les costumes sont réussis et que les personnages sont crédibles, alors le spectateur suit l'histoire sans s'arrêter sur l'esthétique de certains décors ou costumes.

Comment définissez-vous un budget ?
Il se fait après lecture du scénario, et bien entendu après plusieurs rendez-vous avec le réalisateur. Les discussions artistiques se font avec le réalisateur et les discussions autour du devis se font avec la production. Je vais alors proposer le style, le nombre de costumes, les doubles, en précisant si c'est de la fabrication, de la location ou de l'achat. Sur *Les Rois maudits*, tout est entièrement fabriqué jusqu'aux chapeaux et accessoires par exemple. Idem sur *Iznogoud*. Sur *Au revoir là-haut*, nous avons fait fabriquer les costumes des rôles principaux, loué ceux des rôles suivants, mélangé la fabrication et la location pour les uniformes bleu horizon. Il arrive aussi qu'un budget défini soit alloué au départ par la production. Libre à moi de composer avec. J'ai sur chaque film une double responsabilité, artistique et financière.

Combien de temps vous prend un film ?
On peut travailler entre deux et quatre mois environ sur un film contemporain, et entre six et dix mois sur un film d'époque.

Quelles sont pour vous les différences entre une couturière et une costumière ?
Je conçois et invente des personnages par les costumes. Un film, c'est de la narration et c'est en moyenne deux cents séquences à imaginer. Je ne demande pas à ce qu'ils soient beaux, mais en corrélation avec le propos du film. Mes costumes vont permettre de raconter une histoire. Pour un styliste de mode, c'est différent. Il va suivre un thème, un mouvement et une tendance pour créer. Nous, nous échappons aux tendances et même aux modes du moment. Enfin, les pièces uniques que je conçois ne sont pas destinées à la vente.

Les costumes font leur cinéma, Les Carnets de Mimi Lempicka,
double page sur les costumes des Clodettes pour le film *Clocio* (2002)
© M mi Lempicka / Éditions EPA

Vous en gardez pour vous ?
En général, une pièce par film. J'ai gardé par exemple le petit pull de *Nikita* et les babouches d'*Iznogoud*. C'est plus par amusement qu'autre chose. Sinon, les costumes appartiennent à la production qui les a financés. Soient ils sont gardés en totalité ou en partie, soit ils sont revendus à un loueur de costumes qui va ensuite s'en servir sur d'autres films. Il faut savoir que, très souvent, les costumes sont très usés après un tournage, surtout s'ils ont servi pour des scènes de guerre comme sur *Au revoir là-haut*. Il arrive aussi que la Cinémathèque en récupère. C'est le cas pour les costumes d'*Immortel*.

Sur *Immortel*, vous aviez un autre défi, celui de mélanger des humains avec des êtres semi-terrestres et des mutants souvent en 3D...
C'est la première fois qu'un film français faisait cela. Il a fallu équilibrer entre tous les costumes et faire en sorte que le spectateur ne voie pas la différence entre la 2D et la 3D. Pour la 3D, on faisait porter les vêtements par un comédien pour la réalisation d'une *motion capture* que l'on donnait à des infographistes.

En quoi pensez-vous avoir évolué depuis vos débuts ?
Sur chaque film, j'adapte ma méthode, donc j'évolue forcément. Mes recherches iconographiques me permettent de développer d'autres époques et d'autres vocabulaires, de ne jamais reproduire ce qui a déjà été fait. Le but est de plancher le plus possible sur le caractère des personnages et d'être cohérent. J'essaie de travailler le plus possible en équipe avec le chef décorateur et le chef opérateur.

Qu'est-ce qui vous fait refuser un film ?
Un réalisateur ennuyeux ! *(Rires.)* Ce qui me motive sur un film, c'est d'abord et avant tout la possibilité d'être créative, même si je sais que cela va être difficile en raison du sujet ou du budget.

Avez-vous des références dans le domaine du costume ?
Milena Canonero, qui travaille notamment beaucoup pour Wes Anderson (*Grand Hotel Budapest*, *La Vie aquatique*). Et aussi Catherine Leterrier (César des meilleurs costumes en 2000 pour *Jeanne d'Arc* et en 2010 *Coco avant Chanel*).

LES COSTUMES FONT LEUR CINÉMA – *LES CARNETS DE MIMI LEMPICKA*
EN COLLABORATION AVEC **MARIE SIMON**
Éditions EPA, Livre cartonné, 230 pages couleurs, disponib e

Avant de nous quitter, revenons sur le plaisir que le dessin semble vous procurer...
C'est indéniable ! J'aime dessiner depuis toujours et j'essaie d'être la plus dynamique possible dans cet exercice. À la suite de mes parents, Philippe Bertrand m'a beaucoup encouragée dans cette voie. Dessiner me permet aussi de trouver des idées. Ce ne sont pas pour autant des œuvres d'art, mais un langage et un excellent moyen de me faire comprendre par tous.

Vos prochaines créations, nous les verrons sur quels films ?
Le Chant du loup d'Antonin Baudry (*Quai d'Orsay*) et *Un monde plus grand* de Fabienne Berthaud.

PERDANT

Avec ses deux années d'avance
Raquel m'écrase
Chaque samedi
par cette rue grise infinie
notre père revient de la banque
Elle et moi nous le guettons
comme des chevaux qui attendent le cri métallique
pour s'élancer au galop
Apparaît au loin
le créateur du monde
le champion miraculeux
le caïman terrible
le dompteur de lunes
Commence alors la course
Raquel à grandes enjambées
moi tête en avant et pieds en arrière
trébuchant
tombant à genoux
Triomphante elle tend les bras vers Jaime
Il s'assoit sur sa nuque
le regard planté dans le ciel sans nuages
Moi
les genoux en sang
je les vois passer

Alejandro Jodorowsky

ALEJANDRO **JODOROWSKY**, ACTEUR, RÉALISATEUR, PEINTRE, ÉCRIVAIN, SCÉNARISTE DE BANDES DESSINÉES
Dernier film réalisé : ***Poesía sin fin*** (2016)
Dernière bande dessinée parue : ***Les Chevaliers d'Héliopolis*** (Dessin Jérémy / Glénat).

GÉRARD **DUBOIS**, ILLUSTRATEUR
Dernier livre paru : ***Enfantillages*** (Éditions du Rouergue).

© 2019 Gérard DuBois pour Les Arts dessinés

EDUARDO **LIMA** & MINA **MIRAPHORA**

© Photos F. Bosser pour *Les Arts dessinés*

MINALIMA

LE DUO **FANTASTIQUE** !

Si les noms de **Mina Miraphora** et **Eduardo Lima** ne sont pas toujours connus du grand public, celui de leur studio, **MinaLima** (contraction brillante de leurs deux noms), est plus familier. Et pour cause : les deux compères imaginent et créent l'univers graphique de la série de films *Harry Potter* depuis 2001. En fin d'année dernière, les deux graphistes étaient de nouveau à l'affiche pour le second volet des *Animaux fantastiques*, une autre œuvre de fiction écrite par l'écrivaine anglaise J. K. Rowling.

Un entretien réalisé par **Frédéric Bosser**
avec l'aide précieuse de **Géant Vert**

Comment votre aventure a-t-elle commencé ? Avec *Harry Potter* ?
Mina Miraphora : Cela aurait facilité les choses ! *(Rires.)* Cela faisait déjà au moins quinze ans que je travaillais dans le cinéma. Principalement en tant qu'assistante pour la scénographie et dans l'élaboration de graphismes pour des films. Puis est arrivée cette proposition de travailler sur l'univers magique d'*Harry Potter*, et ma vie en a été chamboulée !

Comment cela s'est-il passé ?
M. M. : On m'a demandé de laisser libre cours à mon imagination pour donner vie sur grand écran aux décors, aux objets et aux personnages de la saga. Une opportunité pareille et dans ces conditions, cela aide beaucoup à vous accomplir en tant qu'artiste !

Les Animaux fantastiques : Les Crimes de Grindelwald, poster à tirage limité

© 2019 Minalima

Les Animaux fantastiques, affiche pour un spectacle de cirque
© 2019 Minalima

À ce moment-là, vous travailliez déjà ensemble ?
Eduardo Lima : Nous n'avons commencé à travailler ensemble qu'en 2001, sur le deuxième film d'*Harry Potter*. Je venais de quitter mon Brésil natal pour m'installer au Royaume-Uni et proposer mes services en tant que graphiste, la plupart du temps, mais aussi comme monteur dans le cinéma. Je gagnais ma vie, mais loin de la planche à dessin… *Harry Potter* est arrivé, et j'ai pu me remettre à dessiner pour mon plus grand bonheur.
M. M. : Quand je travaillais dans la scénographie, mon directeur de création me demandait souvent de réaliser des projets de décors architecturaux. À chaque fois, il trouvait que je mettais beaucoup trop de détails dans ce que je lui proposais…

Sur quel genre de films avez-vous travaillé avant *Harry Potter* ?
M. M. : Un grand nombre, varié ! Des bons et des moins bons… Entre deux *Harry Potter*, je continue à collaborer à différents projets. Certains m'ont apporté beaucoup de satisfaction, comme *Le Talentueux Mr. Ripley* et *Sweeney Todd*, en 2007.

Comment s'est passée votre rencontre quand vous avez été sollicités pour *Harry Potter et la chambre des secrets* en 2002 ?
M. M. : Le plateau était une vraie ruche. Les scènes s'enchaînaient à toute vitesse, et c'était un véritable cirque. Nous avons tout de suite compris que les deux malheureux artistes indépendants que nous étions allaient devoir trouver une solution pour survivre à cette folie ambiante ! C'est ce que nous avons très vite fait : nous nous sommes trouvé un petit coin tranquille, afin de travailler comme nous l'entendions. C'est dans ce studio improvisé que nous avons pu accorder nos différentes approches du travail. Les choses se sont donc faites assez naturellement…

Tous les objets, tous les livres et tout ce que les gens voient sur les étagères des boutiques : **tout ce qui se retrouve dans le décor nous concerne.**

C'est donc sur le tournage que votre rencontre s'est faite ?
E. L. : Pas tout à fait ! Avant de quitter le Brésil, je travaillais avec une connaissance de Mina. Cette réalisatrice m'a conseillé de l'appeler dès mon arrivée à Londres pour voir si elle pouvait me mettre en contact avec les Studios Disney. J'arrive donc au rendez-vous avec mon portfolio sous le bras, alors que Mina vient de terminer *Harry Potter à l'école des sorciers*. À ce moment précis, je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait puisque le phénomène *Harry Potter* n'avait pas encore atteint le Brésil… Et voilà que je me retrouve directement à travailler sur le deuxième film. Ça doit être pour cela qu'il est beaucoup mieux que le premier ! *(Gros éclat de rire des deux.)*

Vous travaillez tous les deux avec des assistants ?
M. M. : Le nombre d'assistants varie en fonction du projet. Sur un film, à partir du moment où nous trouvons l'idée de départ, deux à trois assistants viennent nous aider. Pour la série d'albums de contes pour enfants réalisée pour HarperCollins, nous étions seuls sur le projet. Puis, une fois qu'il a été accepté par l'éditeur, une équipe de huit designers supplémentaires a été constituée dans le studio pour le concrétiser.
E. L. : Concernant *Harry Potter*, les moyens n'ont plus rien à voir. C'est une franchise tellement énorme que tout est pensé dans le sens de l'efficacité maximale. Là, c'est une équipe de soixante personnes qui se retrouve placée sous notre direction. Je tiens à signaler qu'elle est toujours la même depuis que nous travaillons ensemble. Cette fidélité explique la grande cohésion de notre travail sur toute la série. Travailler avec la même équipe, c'est très rare dans le monde de la production cinématographique. À force de travailler avec le même décorateur, les mêmes personnes, les choses s'enclenchent beaucoup plus vite. Pour qu'un projet aboutisse, il faut que tout le monde soit à l'unisson. Dans le cas contraire, je ne crois pas que l'efficacité du résultat soit garantie. Je pense qu'aujourd'hui nous avons dépassé la simple relation de travail.

Les Animaux fantastiques
couvertures de livres
© 2019 Mina..ima

Qui a choisi de vous conserver tout au long de la série ? La production ou la créatrice de la série, J. K. Rowling ?
M. M. : Ni l'une ni l'autre. Ce choix revient à la personne chargée de la scénographie. Dans le milieu du cinéma, si vous faites les choses de travers, personne ne vous embauchera. Par contre, si vous êtes capable de bien faire le travail, on vous rappelle pour le film suivant. Et puis, pour l'ensemble des gens qui collaboraient au projet, le succès phénoménal du premier *Harry Potter* a été d'une grande aide pour conserver toute l'équipe.
E. L. : Au départ, j'étais le deuxième assistant de Mina. Au fur et à mesure des films, les rôles ont été redistribués dans l'ordre où nous les connaissons maintenant. L'enthousiasme montré par J. K. Rowling pour notre travail nous a beaucoup aidés à continuer de la sorte. Et aussi le fait que j'étais très mal payé sur la première collaboration... En fait, cela aide à aller de l'avant car vous avez alors un esprit dénué des contraintes financières !

Votre intervention est allée crescendo...
E. L. : Cela correspond au fait qu'à partir du quatrième *Harry Potter*, les demandes de la production sont devenues de plus en plus ardues. Les décors devenaient de plus en plus complexes à réaliser, et les responsabilités ont été partagées entre Mina et moi.

Les Animaux fantastiques, écusson
© 2019 MinaLima

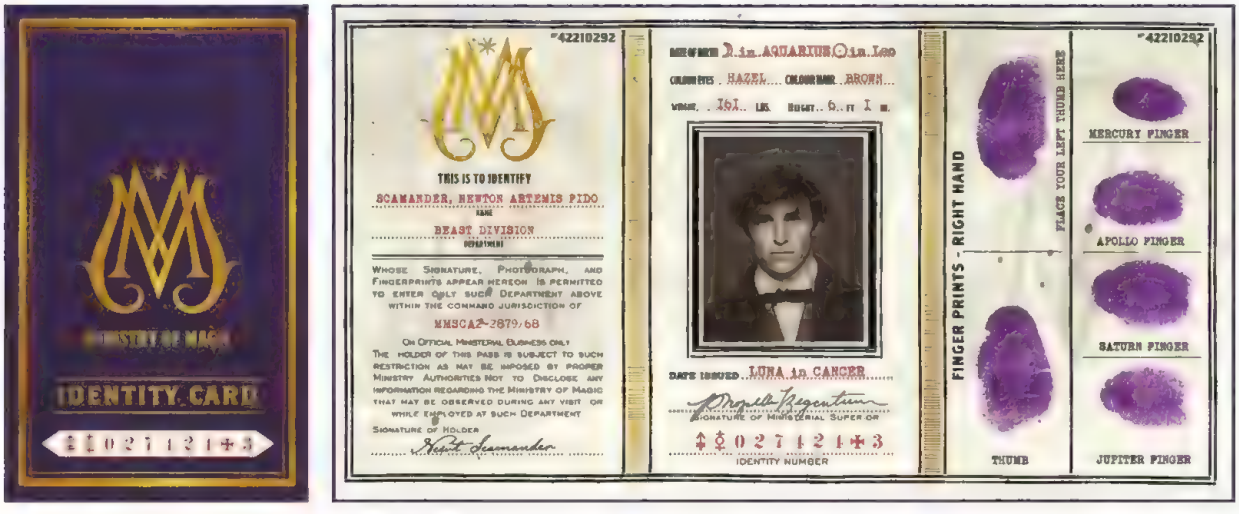
Comment vous répartissez-vous les missions ?
M. M. : Si un dessin à l'encre demande à être plus travaillé, j'aime bien me le réserver. Cela concerne mon domaine de prédilection ! Eduardo sera plus volontiers dans la peinture et la composition. Nous fonctionnons comme cela depuis le début.
E. L. : Nous sommes complémentaires dans bien des domaines. Cela explique peut-être le succès et la longévité de notre partenariat. Après dix-sept ans à partager le boulot, nous sommes comme un vieux couple. Nous n'avons pas besoin de longues explications pour comprendre ce que fait l'autre.

Comment se déroule votre travail ? Le producteur vous donne le livre à lire ?
M. M. : Non ! Jamais le livre, uniquement le script du film. Le livre est un outil que nous utiliserons uniquement pour vérifier des points précis. Le script, c'est ce qui sert à réaliser le film. Il faut donc que nous nous y conformions le plus possible. Le script décrit ce qui doit être fait. Alors, nous l'analysons jusqu'au moment où nous savons le plus précisément possible tout ce que nous aurons à réaliser pour que le film prenne vie. Mais, au début, nous ne sommes pas dans les détails. Nous cherchons à conceptualiser toute la scène et son environnement.

E. L. : C'est là qu'on s'aperçoit que les livres de J. K. Rowling sont remarquablement bien écrits. Elle veille à ne pas surdétailler les scènes et les objets. Cela nous permet de vraiment laisser libre cours à notre imagination dès que nous commençons à penser à la forme d'un objet. Et si quelque chose ne plaît pas à la réalisation, nous corrigeons le mouvement.

Justement, quelles sont les limites ou les obligations que vous impose la réalisation ?
E. L. : Aucune ! Nous sommes en relation permanente, même quand la production n'en est qu'au stade des répétitions avec les acteurs. Là, les choses commencent à bouger, et nous recevons des informations dont nous ne disposions pas au départ. Par exemple, éviter la couleur orange pour telle scène pour privilégier le bleu. Cela ne veut pas dire que l'acteur n'aime pas cette couleur, mais plutôt qu'elle jure avec d'autres éléments du décor. Le succès d'un film tient, la plupart du temps, à ce genre d'échanges d'informations entre tous les intervenants de la chaîne de réalisation du film. Il n'est plus question d'être le meilleur dans sa catégorie, mais d'organiser un travail d'équipe.

Il faut être constamment **à l'affût du moindre détail qui ne convient pas** car, une fois que tous les acteurs sont en place, il est souvent trop tard.



Les Animaux fantastiques, carte d'identité
© 2019 MinaLima

Les Animaux fantastiques, affiche pour un spectacle de cirque
© 2019 MinaLima

Est-ce vous qui dessinez les costumes ?
E. L. : Non. Il y a des designers pour cela. Nous ne nous occupons que de l'univers autour des acteurs. Tous les objets, tous les livres et tout ce que les gens voient sur les étagères des boutiques : tout ce qui se retrouve dans le décor nous concerne.

Pour le concevoir, vous cantonnez-vous au script ou allez-vous au-delà des indications du cahier des charges ?
M. M. : Nous en faisons beaucoup plus que demandé sur la liste ! Par exemple, pour les scènes tournées d'*Harry Potter* qui se situent dans la bibliothèque, la décoratrice avait des tonnes de demandes bien précises. Nous savions qu'elle voulait cinquante étagères ; libre à nous de trouver quoi mettre dessus. Même si ce n'est qu'un élément du décor, il y a toujours un objet qui sera plus spécifique que les autres, un livre ou une carte qui vont nécessiter un travail supplémentaire. C'est une fois sur le plateau de tournage que de nombreux objets ou décors sont finalisés. Cela nécessite une collaboration très étroite avec l'équipe du film et une réactivité au diapason. Il faut être constamment à l'affût du moindre détail qui ne convient pas car, une fois que tous les acteurs sont en place, il est souvent trop tard.
E. L. : Depuis 2001, nous avons mis en place une discipline pour réagir très vite au moindre souci. Tout le monde se connaît et se fait confiance. Les fans passionnés par *Harry Potter* se demandent comment nous avons pu réaliser tel ou tel élément du décor. C'est simple : nous avons créé le langage graphique de la série, et nous savons comment l'utiliser.

MARQUE DÉPOSÉE

Mina Miraphora et Eduardo Lima réalisent également les livres de la série du célèbre film *Harry Potter*. Mais, dans ce cas, comment les deux graphistes designers négocient-ils les droits ?

Lorsque vous créez un objet dérivé, comme le livre, percevez-vous des droits supplémentaires ?
E. L. : Non. Tout ce qui a été conçu pour le film *Harry Potter* appartient à la production. Concernant le contenu des livres, à moins que le travail réalisé ne soit spécifique à l'objet, tout est licencié à Warner.

Mais vous gardez le contrôle sur vos originaux ?
M. M. : Non. Tout appartient à Warner.
E. L. : Précisons que cela concerne uniquement le dessin final. Les producteurs ne sont pas intéressés par les esquisses ni toutes les autres formes de croquis intermédiaires. Ça, nous pouvons les garder.

Cela coûte cher, ce genre de licence ?
M. M. : Oh, oui ! *(Rires.)* Et c'est plutôt compliqué.
E. L. : Ce genre d'accord nous prend énormément de temps à finaliser.

De combien de temps disposez-vous pour créer tout ce qui vous est demandé pour un film ?
M. M. : En général, nous avons six mois pour tout faire. Ensuite, c'est loin d'être fini. On va passer entre deux et trois semaines sur le tournage pour s'occuper des imprévus. Il est assez courant d'apprendre qu'une scène complète passe à la trappe au profit d'une autre à réaliser sur le pouce.
E. L. : Par exemple, sur le tournage des *Animaux fantastiques*, il y avait un décor constitué d'une longue route bordée d'échoppes. Rien n'avait été préétabli, et il a fallu tout doubler à la dernière minute pour que la production puisse faire son choix. On avait pourtant eu six mois pour y penser avant.

Les Animaux fantastiques, couverture d'un journal
© 2019 MinaLima

LES GARGOUILLEMENTS FABULEUX DES NOUVELLES FRANÇAISES
LE CRI DE LA GARGOUILLE
EN EXCLUSIVITÉ EN EXCLUSIVITÉ EN EXCLUSIVITÉ
CATASTROPHE AU CIRQUE
Editorial
LES SORCIERS FRANÇAIS SONT TERRORISÉS
LA SÉCURITÉ FRONTALIÈRE SOUS PRESSION
LES CRÉATURES S'ÉCHAPPENT
RÉCOMPENSE POUR LA CAPTURE
DES AURORS DE L'ÉTRANGER ARRIVENT EN FRANCE
M. Gumory demande aux sorciers de ne pas rejoindre l'armée de GRINDELWALD
Les œuvres inédites de MALECRIT trouvées dans la grotte des Dragons!
UN CAMEMBERT EMPOISONNÉ TUE UN LAPIN GÉANT
Faits Divers
LA SORCIÈRE ROUSSE APERÇUE À LYON
Un magicien Animagus dans l'affaire du canard
Bref
Mr Saxton importe des chaudrons avec des fonds
Exclusivité
DES SORCIÈRES DE CANAMBU APPARAISSENT À VERSAILLES
Nouvelles Brèves
Dernières Nouvelles
Le Bureau de la Justice Magique va publier un pamphlet d'avertissement
DES MAGES NOIRS SONT PARMI NOUS
MONA LISA DIFFICILE DE RETOURNER DANS SON CADRE
L'Arc de Triomphe n'est pas un portoloin, rappelle le Département de la Magie
Note Du Jour
SCANDALE DE POTION MAGIQUE CHEZ LES ÉTUDIANTS DE BEAUBÂTON!
La Vie Sportive
Bulletin Commercial
5 Façons d'économiser vos BIZARTS!
Spectacles Au Théâtres
JEANNE D'ARC MAGIQUE
Le Coin de Nicolas Flamel
Les énigmes de l'Alchimie résolues
2e EDITION DE PARIS
LUNE EN LION 1927

Comment fonctionnez-vous avec la production ? Vous disposez d'un budget à ne pas dépasser ?
M. M. : Bien sûr que tout est budgétisé ! On essaie de s'y tenir et de ne pas exploser le budget prévu, afin de ne pas travailler pour rien.
E. L. : Il faut tout de même préciser que le budget d'*Harry Potter* n'est pas celui dont on dispose sur chaque film.
M. M. : Quand un réalisateur sait où il va, bien des problèmes disparaissent.

Qui décide du budget ? Les producteurs, en amont, ou vous, après avoir lu le script et recueilli les besoins du réalisateur ?
M. M. : Après l'expérience du premier *Harry Potter*, nous tenions compte du précédent budget en y ajoutant tout ce qui apparaissait en plus dans l'épisode suivant. Il nous revenait donc un peu d'évaluer le coût de nos dépenses à venir.
E. L. : Pour anticiper certaines dépenses, nous échangions avec la réalisation. La réalisation de tous les objets et univers du film a coûté énormément d'argent. C'est assez cher, le travail à la feuille d'or ! Mises bout à bout, il y a tellement de choses à imaginer puis à concevoir sur un tel film que le budget final devient assez vite pharaonique. Sans compter les imprévus.

Qu'est-ce qui est le plus difficile à réaliser, pour vous, dans des films comme *Harry Potter* ou *Les Animaux fantastiques* ?
E. L. : Pour moi, l'univers d'*Harry Potter* a été plus facile à concevoir, car nous avions les romans à notre disposition en cas de gros doute sur la marche à suivre. Nous savions dans quelle direction aller. Ce qui n'a pas du tout été le cas pour *Les Animaux fantastiques* : nous n'avions aucune idée de ce que l'ensemble allait donner.
M. M. : En ce qui me concerne, la chose la plus difficile à faire a été de reproduire une réalité qui n'existe pas. Tous les univers de ces livres sont fictifs. Nous devons les créer de A à Z. Le moindre livre, le moindre journal, le moindre détail, tout doit être imaginé de la manière la plus réaliste qui soit. C'est là que je situe toute la difficulté de notre tâche.

Quitte à faire des crises d'angoisse ?
M. M. : Imaginer un nouveau concept, c'est quelque chose qui fait un peu peur, au début. Heureusement, nous sommes deux sur le boulot, et nous pouvons échanger nos impressions rapidement. Comme dans tous les procédés créatifs, cela peut nous prendre plus ou moins de temps avant de trouver la solution.

Cela commence par des recherches ?
M. M. : Oui ! Nous accumulons beaucoup de données afin de recueillir suffisamment de matériels à utiliser pendant le processus de finalisation. Parfois, il nous arrive d'oublier des choses en cours de route, et on perd un peu de temps à les retrouver. Nous essayons alors de nous rappeler la dernière fois où nous nous étions retrouvés face au même problème et la manière dont nous l'avions contourné.
E. L. : Nous sommes alors dans la peau du jeune artiste qui se refuse à faire deux fois la même chose, et qui se lamente en face de sa page blanche… Citez-moi un seul créateur qui ne se retrouve pas régulièrement confronté à ce problème ? *(Rires.)*

Et que faites-vous alors pour vous en sortir ?
E. L. : Je sors prendre un verre. Avec le temps, nous avons appris qu'il y a des moments où il vaut mieux aller faire un tour en attendant que l'inspiration revienne…
M. M. : Oui. Quand ce n'est pas l'heure, ce n'est pas l'heure !

Les Animaux fantastiques, couverture d'un hebdomadaire
© 2019 MinaLima

Et c'est compliqué d'imaginer un nouveau personnage ?
M. M. : Pas obligatoirement. Si vous avez tous les renseignements le concernant dans le script – sa psychologie, son cynisme, sa manière d'être… –, le faire naître peut aller très vite. Mais si vous partez de zéro, ça peut prendre une éternité. Plus vous avez d'informations dès le départ et plus la prise de décision sera rapide dans les choix à retenir pour le design.
E. L. : Au moment de réaliser l'intérieur d'un magasin de farces où se rendent les élèves de Poudlard, nous étions d'abord partis sur un endroit super cool avec des jeux dans de jolis emballages, et tout et tout… Le plantage a été total. En fait, nous n'avions rien compris à la psychologie d'ados de quinze ou seize ans qui se moquent éperdument du design de ce qu'ils achètent.

Et que pense J. K. Rowling de votre travail ?
E. L. : Eh bien, jusqu'à maintenant, elle trouve que ce que nous faisons s'accorde très bien avec son univers. Il lui est arrivé de nous demander un ou deux changements, mais, sinon, elle est plutôt du genre à s'enthousiasmer devant le résultat.

Ressentez-vous de la frustration quand vous voyez apparaître à l'écran, à toute vitesse, un objet auquel vous avez consacré énormément de temps ?
M. M. : Ah ça, oui ! Surtout au début de la collaboration. Maintenant, avec l'expérience acquise, j'ai appris à relativiser les choses. Je sais qu'il faut remettre tous les objets créés dans le contexte du film.
E. L. : Au début, quand nous imaginons un objet, nous sommes focalisées sur sa création et ses détails. Une fois le film monté, on se rend compte que l'on a parfois mésestimé certains détails comme le temps d'apparition à l'écran.
M. M. : Mais ce sentiment a tendance à s'estomper depuis que nous passons des accords de licence avec Warner Bros. Dans notre galerie dans le quartier de Soho *(lire encadré)*, à Londres, nous pouvons maintenant tout à loisir exposer nos créations sous toutes leurs coutures. Cet endroit représente l'extension parfaite de notre univers où tous les fans peuvent voir de près, et en détail, toutes nos créations qui figurent dans les films.

Merci à vous deux d'avoir pris le temps de nous révéler l'envers du décor de ces films fabuleux.

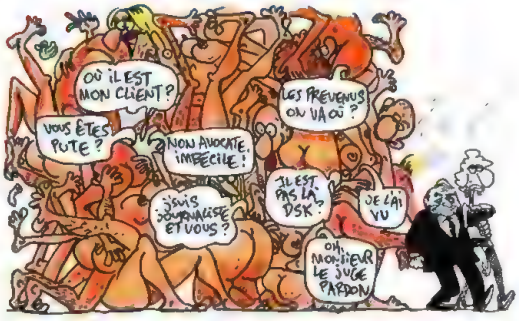
Trois vues de House of MinaLima, à Londres
© Photo MinaLima

DERRIÈRE LA PORTE DE HOUSE OF MINALIMA À LONDRES

House of MinaLima
Greek Street, dans le quartier de Soho à Londres. […] galerie […] quatre étages […] pour […] leurs […] des […] objets […] une […] […]

Informations utiles
House of MinaLima est ouverte tous les jours, du lundi au dimanche, de 12 h à 19 h. Entrée gratuite.
https://store.minalima.com/

Belgique-France, le retour


OÙ IL EST MON CLIENT ?
VOUS ÊTES PUTE ?
NON AVOCATE, IMBÉCILE !
LES PRÉVENUS ON VA OÙ ?
JE SUIS JOURNALISTE ET VOUS ?
IL EST PAS LÀ DSK ?
JE L'AI VU
OH, MONSIEUR LE JUGE PARDON

Pierre Kroll est le caricaturiste star du grand quotidien belge *Le Soir*. Pour les amateurs du genre, il est le digne pendant de notre Plantu national, qui n'hésite pas à lui renvoyer la balle à travers une préface très fraternelle. Dans ce recueil, c'est plus d'une vingtaine d'années de critiques aussi féroces, drôles et justifiées sur tout un ensemble de petits travers qui touchent l'Hexagone. Ainsi, il semble désormais acquis que le monde politique français est une source de rigolade absolue aux yeux du dessinateur belge dès qu'il commente l'actualité du pays aux deux mille fromages. En un mot comme en cent, sanglant, mais diablement mérité. ■ **GV**

LES FRANÇAIS VUS PAR UN BELGE
Par Pierre Kroll, Les Arènes
Livre cartonné, 144 pages couleurs, 20 €, disponible

Wolinski, l'homme qui tombait à pic

Toute sa vie, **Georges Wolinski** aura dessiné des personnages au bord du gouffre, un pied dans le vide et l'autre sur la gouttière, un équilibre précaire laissant entendre ô combien l'incertitude est omniprésente. Pour faire passer sa vision des choses, il a régulièrement placé ses personnages au bord d'une falaise qui, au fil des années, est devenue comme un paysage récurrent de la pensée graphique du dessinateur. Grâce au travail de Maryse Wolinski, qui s'est chargée de recenser l'œuvre de son mari, cette particularité géologique composée de dessins bien souvent inédits est maintenant compilée dans un livre commenté par l'historienne et psychanalyste **Élisabeth Roudinesco**. ■ **GV**

LES FALAISES
Par Wolinski & Roudinesco, Le Seuil
Livre broché, 160 pages couleurs, 21 €, disponible

Du Gotlib, encore du Gotlib, et toujours du Gotlib...

Les lectures de début d'année sont importantes pour, déjà, oublier la cuite du jour de l'an, puis, dans un deuxième temps, tenter de sauver la France avec un sens de l'humour tiré des trois bouquins sur et par **Gotlib** qui vont suivre. Dans le premier, **Numa Sadoul** a exhumé de sa cave aux trésors l'intégralité des cassettes audio de la mythique interview réalisée au Vésinet en 1972. Pour cette réédition Dargaud totalement relookée, de par son contenu énorme, ces entretiens avec Gotlib n'ont pas pris une ride.

Parmi les indispensables, ***Slowburn*** est une petite merveille d'exercice humoristique à quatre mains réalisée par Gotlib et **André Franquin** pour les colonnes du magazine *Fluide glacial* dans les années 1970, une décennie où la prise de risque était maximale tant les auteurs osaient tout ce qu'ils voulaient. Pour ce gag à retardement, tous les secrets de l'élaboration des soixante-quatre dessins de cette histoire de copulation féline sont levés. C'est drôle, incroyable, et vraiment à l'image des deux monuments de la BD qu'étaient Franquin et Gotlib.

Afin d'aider les fans débutants qui souhaitent tout comprendre de l'humour du maître du Vésinet, **Thierry Groesteen** propose ***Un abécédaire Gotlib*** qui détaille par le menu les soixante-neuf points essentiels à connaître pour exciter l'humour gras qui sommeille en tout un chacun. En 240 pages, l'auteur démontre qu'il est presque possible de rire de tout avec presque n'importe qui. Bon, il faudra aussi penser à ne pas laisser ce livre traîner auprès des personnes atteintes de tristitude. Il serait dommage de laisser proliférer cette épidémie d'éclats de rire qui jalonnent les pages de l'ouvrage. ■ **GV**

ENTRETIENS AVEC GOTLIB
Par Gotlib & Sadoul, Dargaud
Livre cartonné, 140 pages de texte illustré en N&B et quadri, 19,99 €, disponible

SLOWBURN
Par Franquin & Gotlib, Fluide glacial
Livre broché relié, 56 pages N&B, 8,90 €, disponible

UN ABÉCÉDAIRE GOTLIB
Par Thierry Groesteen, Les Impressions nouvelles
Livre broché avec rabats, 240 pages illustrées en N&B, 22 €, disponible

Ping-pong dessiné

Manon Desveaux et **Lou Lubie** sont deux dessinatrices qui ont choisi de réaliser ***La Fille dans l'écran*** en se partageant le boulot d'une façon plutôt originale. On connaissait les histoires réalisées à quatre mains où l'un s'occupe des personnages et l'autre du décor, mais là, choisir d'attribuer un des deux personnages spécifiques à l'histoire à chacune des dessinatrices est une initiative aussi osée que réussie tant les styles de Manon Desveaux et Lou Lubie fusionnent plutôt naturellement. Sortie chez Marabulles, cette histoire d'échanges Internet à travers un écran LCD entre une illustratrice française et une photographe qui habite Montréal est une réussite qui devrait toucher un public amateur de BD qui sortent de l'ordinaire. ■ **GV**

LA FILLE DANS L'ÉCRAN
Par Manon Desveaux & Lou Lubie, Marabulles
Livre cartonné, 192 pages couleurs, 14,90 €, disponible

La réaction à certaines œuvres dépasse parfois le simple cadre intellectuel.

Ceci n'est pas une BD humoristique 48 CC

Grandes spécialistes helvétiques de la BD non conformiste, les éditions **Atrabile** frappent encore un grand coup avec ce très joli objet baptisé ***L'Art ?*** dû à l'imagination un brin insolente de l'Américaine **Eleanor Davis**. Dans un style impertinent que n'aurait pas renié Mondrian, l'auteure entraîne le lecteur dans un questionnement sur l'art qui est, déjà en lui-même, un joli petit tour de force graphique. Bourré d'humour discret du sol au plafond, ce petit livre sera le compagnon idéal pour prendre les choses avec légèreté dans un monde de plus en plus compliqué. **GV**

L'ART ?
Par Eleanor Davis, Atrabile
Livre cartonné, 200 pages N&B, 16 €, disponible

Poilage zen

Les éditions Ⅰ ne se sont pas trompées en choisissant de rééditer l'intégralité des différents tomes du ***Monsieur Mouche*** de **Jean-Luc Coudray** sous la forme d'un beau livre de textes sous-titré *500 petites histoires impertinentes et spirituelles*. Petit chef-d'œuvre de l'humour absurde, Monsieur Mouche est aussi un personnage qui a réponse à tout dès qu'il s'agit de remettre en question les conventions et autres modes d'emploi de la vie de tous les jours. Grande source d'inspiration pour les grands de la BD, ce personnage au discours relaxant aura été croqué par Mœbius et bien d'autres. Pour cette nouvelle édition, c'est Jodorowski qui est en charge de la préface. C'est un choix qui se justifie dès les premières lignes de l'ouvrage. **GV**

MONSIEUR MOUCHE
Par Jean-Luc Coudray, Éditions Ⅰ
Livre broché, 336 pages N&B, 17 €, disponible

Une année bien remplie

La légende raconte que **Lewis Trondheim** a juré ses grands dieux de réaliser un dessin par jour juste après la bûche du premier de l'an de l'année passée. Eh bien, parole tenue, voici le résultat sous la forme d'un bel objet sensiblement au format d'une carte postale. À travers ce florilège de dessins muets mais expressifs, l'auteur nous offre une aventure déjantée en compagnie de Lapinot et Richard, deux de ses personnages les plus représentatifs, qui se retrouvent à affronter diverses situations invraisemblables dans des mondes parallèles où la végétation reprend ses droits. Le résultat étant hallucinant, la possession de l'objet devient donc obligatoire. **GV**

LES HERBES FOLLES
Par Lewis Trondheim, L'association
Livre cartonné, 368 pages couleurs, 19 €, disponible

Par Toutatis !

Idéfix fait sa première apparition dans *Le Tour de Gaule* dans les pages du journal *Pilote* en février 1963. Au début, il est anonyme et sert surtout à meubler les cases jugées un peu top vides par Uderzo. Devant la popularité de ce petit animal à la race difficilement identifiable, un concours est lancé en décembre de la même année pour lui choisir un nom. Ce sera Idéfix et le début d'une célébrité qui passera le siècle. Afin de rendre justice à ce petit animal aussi célèbre et boudeur qu'Astérix et Obélix, France Télévisions annonce la mise en production d'***Idéfix & les irréductibles***, une série d'animation 3D conçue par les éditions Albert René, réalisée par Charles Vaucelle et produite par le Studio 58 des éditions Albert René. Annoncée pour l'horizon 2020 sur le petit écran, son arrivée a, depuis, déclenché l'hystérie chez plusieurs dizaines de millions de fans. **GV**

IDÉFIX & LES IRRÉDUCTIBLES
Une série d'animation prévue en 52 épisodes de 11 minutes

Poésie trash

Dans la série des bouquins à offrir aux amateurs d'humour aussi dévastateur que sanguinolent, ce ***Pulp Mixtions*** paru aux éditions Onamosa devrait réveiller le psychobilly qui sommeille en tout un chacun. Au premier coup d'œil, cette relecture de faits divers plutôt croquignolets pourrait choquer les âmes sensibles ; mais c'est compter sans les touches d'humour et de poésie disposées par l'auteur au fil de ce florilège absurde où détresse sociale et manque de bol sont les deux mamelles qui nourrissent la poisse des personnes mises en scène. Si les thèmes abordés sont cruels, l'analyse apportée par **Matthieu Chiara**, un ancien des Arts décoratifs de Strasbourg, est loin d'être. **GV**

PULP MIXTIONS
Par Matthieu Chiara, Onamosa
Livre broché, 96 pages N&B, 9,90 €, disponible

Et de deux !

Initialement prévu pour être un court-métrage, ***Minuscule*** est conjointement devenu un film et une série télé. Succès international aidant (cent pays l'ont diffusé, dont le Japon et les États-Unis, et plus d'un million d'exemplaires du DVD ont été vendus), un second opus a été tout de suite financé. L'humour et la qualité étant de nouveau au rendez-vous, nous souhaitons aux réalisateurs, **Thomas Szabo** et **Hélène Giraud** (qui n'est autre que la fille de Jean Giraud), un succès public et de la profession équivalent au premier, soit cinq millions de spectateurs et un César du meilleur film d'animation en 2015. ■ **FB**

MINUSCULE 2
Par Szabo et Giraud
En salle depuis le 30 janvier. Deux livres autour et sur le film, *Les Coulisses de Minuscule* et *Les Mandibules du bout du monde à la loupe*, sont édités chez Bragelonne.

L'opinion de Kak

Lancé en mai 2013 par Nicolas Beytout, ancien président des *Échos* et ancien directeur des rédactions du *Figaro*, ***L'Opinion*** est un quotidien français. Vantant une ligne libérale, favorable à l'entreprise et à l'Europe, il publie le travail du cartoonniste **Kak**. Dans un tome 5 intitulé ***Le KAK 40 de l'Opinion***, l'auteur propose une sélection de dessins parus entre novembre 2017 et octobre 2018, ainsi qu'un cahier de dessins inédits. ■ **FB**

LE KAK 40 DE L'OPINION
Par Kak, L'Opinion
Livre broché, 108 pages couleurs, 12,90 € (frais de port de 2,90 € en sus), disponible sur opinion.fr/livres-kak ou par écrit à L'Opinion, service commercial – 14, rue de Bassano – 75116 Paris

Rééditions indispensables

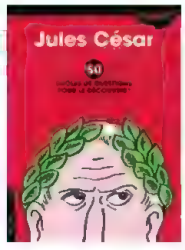
Pour leur série Les Insensés, Les Nouvelles Éditions **Wombat** propose du lourd avec deux rééditions d'exception : un **Topor** et un **Wolcott Gibbs**, deux maîtres de l'écriture aux styles aussi différents qu'ils peuvent l'être. Pour ce ***Portrait en pied de Suzanne***, Topor emmène le lecteur dans une ville d'Europe de l'Est. On y retrouve un gros Parisien complètement perdu dont le pied infecté va être le début d'une histoire bien kafkaïenne. On aime les six illustrations inédites de la main de Topor qui accompagnent le texte.

Tous au pôle ! a été rédigé par Wolcott Gibbs en 1931, en réponse à la surmédiatisation qui avait suivi la première expédition de l'amiral Richard Byrd quelques années plus tôt. Grand moment de chambrage intelligent, ce livre dénonce les dérives de l'information qui en rajoute toujours plus dans la course aux scoops. Cette réédition tombe à pic pour souligner à presque un siècle de distance que rien n'a vraiment changé. En plus d'être indispensable, la couverture de Michel Pirus est juste craquante. ■ **GV**

PORTRAIT EN PIED DE SUZANNE
Par Topor, Wombat
Livre broché avec rabats, 96 pages dont 6 illustrations de l'auteur, 14 €, le 21 février

TOUS AU PÔLE !
Par Wolcott Gibbs, Wombat
Livre broché, 128 pages N&B, 16 €, disponible

L'histoire telle qu'on aimerait qu'elle nous soit enseignée



Après Louis XV, la Première Guerre mondiale, Cléopâtre et Jeanne d'Arc, la série **Cétéki Cétékoi** des éditions **Tallandier** propose deux nouveaux épisodes avec ***César*** et ***La Préhistoire*** à l'attention des plus jeunes lecteurs ou des adultes qui en ont marre des programmes historiques proposés par le câble. Formule dynamique qui allie le sérieux du texte proposé à l'humour des illustrations qui l'accompagnent, cette mini biographie de Jules César est due aux talents conjugués de la romancière **Sophie Lamoureux** et du professeur agrégé d'histoire-géo **Fabien Jouan**, tandis que le peintre **Muzo** s'est occupé d'enluminer le sujet. Pour *La Préhistoire*, l'équipe est constituée par la romancière **Anne Terral**, **Fabien Jouan** et l'illustrateur **Manu Boisteau**. Au final, une série parfaite pour lutter contre le côté rébarbatif qui colle aux cours d'histoire. ■ **GV**

CÉTÉKOI ? LA PRÉHISTOIRE
Par Terral, Boisteau & Jouan, Tallandier
Livre broché, 128 pages, illustrations en couleurs, 11,90 €, disponible

CÉTÉKI ? JULES CÉSAR
Par Lamoureux, Muzo & Jouan, Tallandier
Livre broché, 128 pages, illustrations en couleurs, 11,90 €, disponible

Colossal

Paru dès 1999 (collection Charlie Hebdo puis Siné Hebdo), *Ma vie, mon œuvre, mon cul* est la biographie « autorisée » de **Siné**, logique puisque c'est lui qui la signe. Dans les huit premiers fascicules qui paraissaient à des rythmes irréguliers en kiosque, Siné se livrait sans retenue sur son parcours, sous forme de récit manuscrit mis en image. Ses cibles préférées étaient « Armée, Église, Patrie », bien avant que d'autres ne s'en emparent, notamment après mai 68… quand ses ambitions étaient déjà de gagner beaucoup d'argent, devenir célèbre, sortir avec des filles, écouter du jazz et donner de grands coups de pied dans la fourmilière. Réuni en un seul et même volume aux **Cahiers dessinés**, augmenté par ses dernières pages inédites, ***Mémoires*** est un pur régal pour les amateurs d'histoires et de dessins que nous sommes. **FB**

MÉMOIRES
Par Siné, Les Cahiers dessinés
Livres cartonnés sous coffret, 800 pages couleurs, 79 €, disponible

Écriture imagée

L'occasion faisant le larron, la rubrique actualité humoristique accueille ce 18e tome de l'intégrale ***San-Antonio*** sous le fallacieux prétexte que la couverture est due au talent de l'illustrateur **Frédéric Rébéna**, dont la réputation n'est plus à faire dès qu'il s'agit de mettre une jolie femme en valeur. Donc, nous disions que la rubrique humour est fière d'annoncer cette réédition parue chez Robert Laffont avec au menu : *Ma cavale au Canada*, *Valsez, pouffiasses*, *Tarte aux poils sur commande*, *Cocottes-minute*, *Princesse Patte-en-l'air*, *Au bal des rombières*. Rien que du bon qui fera hurler les politiquement corrects de service. **GV**

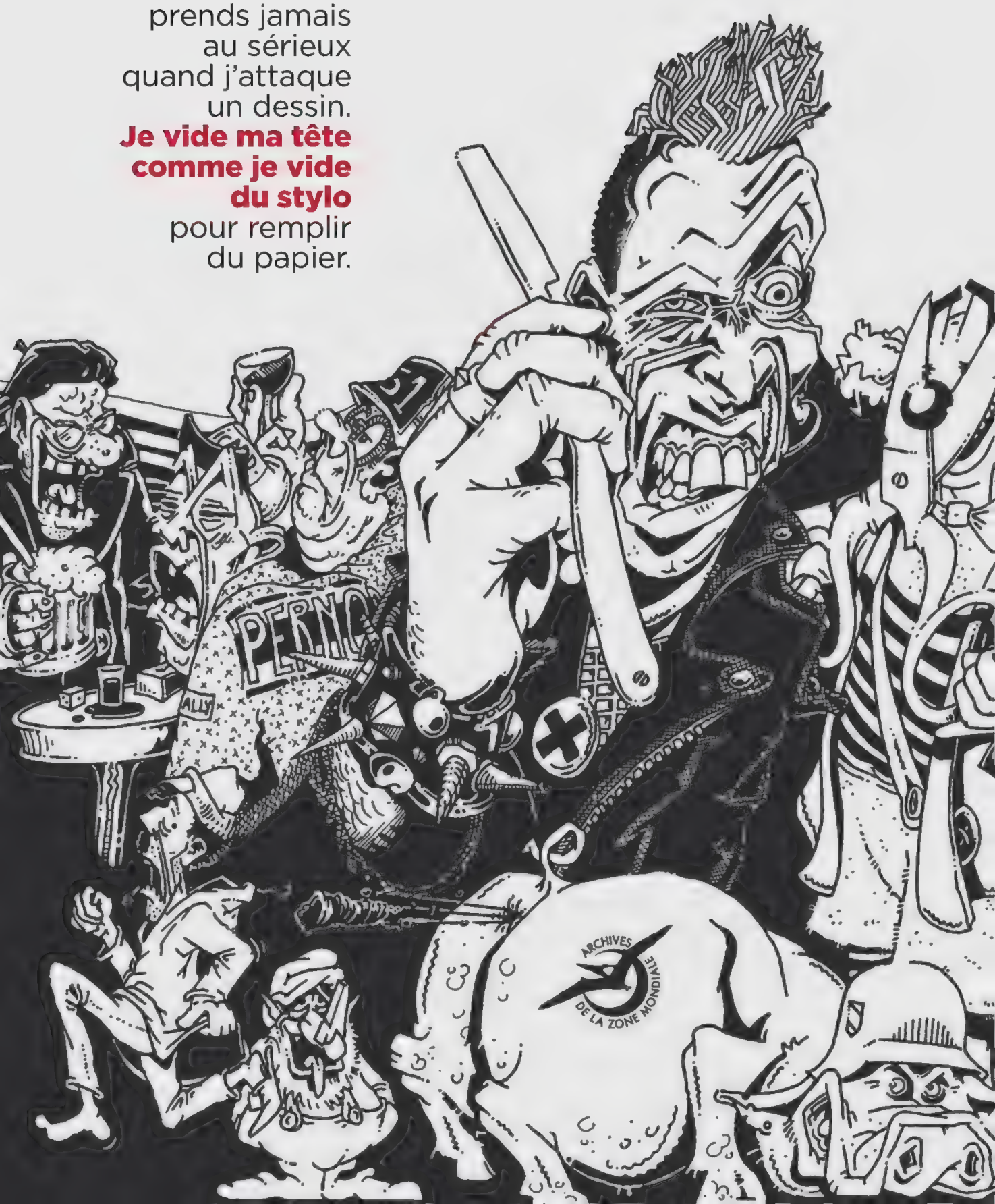
SAN-ANTONIO VOL. 18
Par Frédéric Dard, Robert Laffont
Livre broché, 1 216 pages N&B, 28,50 €, le 14 mars

Luchien is back in town

Philippe Sen Sennwald est un dessinateur humoristique suisse qui a rencontré un beau succès avec la version animée de sa bande dessinée ***Les Pensées du chien*** sur des scénarios des frères **Taloche**, un duo de comédiens belges à l'humour franchement décalé. Après le succès rencontré par les trois albums (aux éditions du Tricorne), Sen et Bruno Taloche s'associent avec le studio belge Animaticks pour produire une première saison de leur BD sous le nom de *Luchien*. Vendue dans treize pays, la série réalisée en images de synthèse 3D rencontre un beau succès auprès des plus jeunes. Le succès est tel qu'une deuxième saison de cinquante-deux épisodes est réalisée avec une première diffusion dès janvier 2019 sur la RTBF. Autre bonne nouvelle, le distributeur Monster Entertainment est en ce moment en pleine discussion pour vendre les soixante-dix-huit épisodes des deux saisons à une chaîne de télévision française. On croise les doigts. **GV**

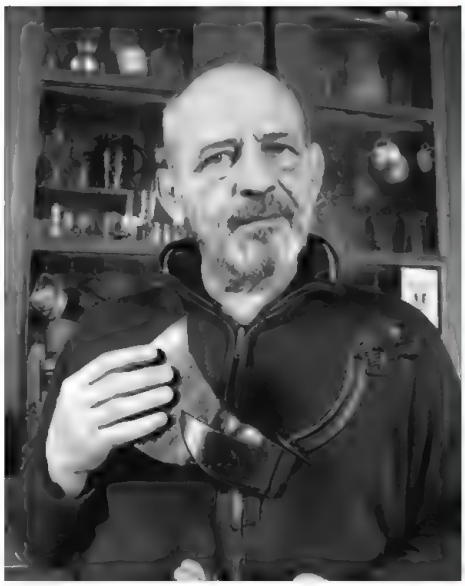
LUCHIEN
Par Sen et les frères Taloche
Une série réalisée par le studio Animaticks
Plus d'infos sur http://www.monsterentertainment.tv/

Je ne me prends jamais au sérieux quand j'attaque un dessin. **Je vide ma tête comme je vide du stylo** pour remplir du papier.



Les années 1980 sont entrées dans l'histoire comme l'apogée de la coupe mulet, des moustaches et autres pantalons à pinces. Conjointement à cette débauche de mauvais goût aussi bien capillaire que vestimentaire, la rubrique des faits divers retiendra surtout l'émergence d'une scène punk française très réactive, emmenée d'une poigne de fer par le groupe Bérurier Noir. Derrière ce duo, toute une imagerie-choc imaginée par une sorte de Van Gogh très agité appelé **LauL**, avec une majuscule à la fin. À la faveur de la sortie de la première anthologie consacrée à ce très discret agitateur urbain, la rédaction a dépêché son reporter le plus gras pour nourrir la curiosité des lecteurs.

Un entretien avec **Géant Vert** ■



LAUL
© Photo DR

Visuel intérieur de l'album *Concerto pour détraqués* de Bérurier Noir (1985)
© Laul / Archives de la Zone Mondiale

LAUL

L'IMAGIER **PUNK**

Votre passage aux Arts déco se résume à sept jours. Pourquoi ?
J'aurais préféré faire les Beaux-Arts, car c'est un endroit beaucoup plus libre, enfin, quelque part. Les Arts déco, c'est beaucoup plus guidé, plus orienté. C'est cela qui m'a paru pénible. J'avais passé une année en prépa avec des professeurs plutôt ouverts. Par exemple, ils toléraient que je leur rende des boulots hors sujet. Ils n'hésitaient pas à constamment nous montrer de la nouveauté pour nous enlever nos œillères. Quand je me suis retrouvé aux Arts déco, c'était exactement le contraire. On m'a demandé d'oublier tout ce que je connaissais pour faire exactement ce qu'on me demandait de faire. En gros, c'était parfait si j'avais voulu devenir décorateur d'intérieur. Quand j'ai vu que toutes ces personnes n'étaient là que pour refermer toutes les ouvertures que j'avais sur le monde, je me suis dit qu'il valait mieux que je m'en aille. Ce n'était pas un endroit pour moi. Restons dans l'expérimental et l'envie de ne pas faire de l'art à la demande.

Et pour la musique ?
C'était pareil. Lucrate Milk n'était pas un groupe qui souhaitait être dans la norme avec une guitare, une batterie, un bassiste et un chanteur. Les titres pouvaient très bien durer trente secondes ou une journée, il fallait que tout sorte du cadre.

Le travail, **le travail, encore aujourd'hui, ce mot me fait fuir.** Si une personne me parle d'un projet, je suis partant. Si la même personne me dit qu'elle a un travail, je freine.

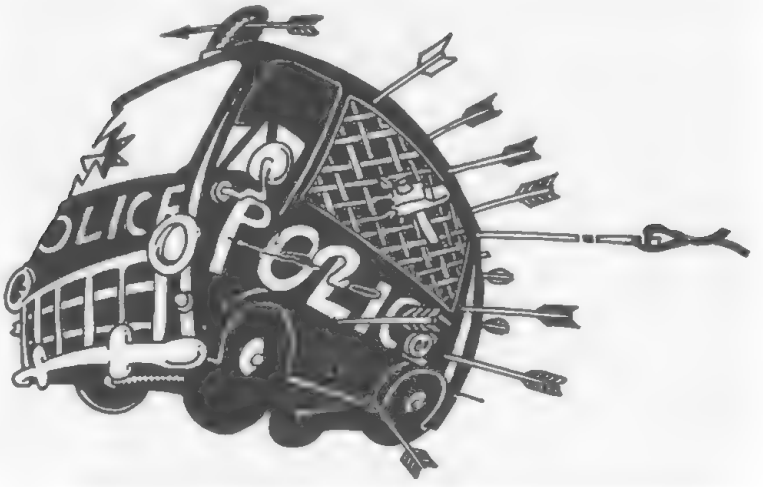
La chanteuse était peintre ?
Je l'ai rencontrée aux Arts déco. C'est pour ça que je ne regrette pas d'y être entré. *(Rires.)* En gros, les choses étaient faites pour qu'on se rencontre là-bas et qu'on s'en aille. Enfin, pas tout de suite pour elle, je crois qu'elle a un peu continué. Avec ce groupe, on était vraiment persuadés de créer quelque chose de vraiment personnel. Je détestais le jazz et le premier instrument qu'on a décidé d'intégrer était un saxophone. C'était notre façon de détourner les choses. Et puis, trois ou quatre ans après, j'ai croisé des jazzmen qui me disaient que Lucrate Milk, c'était génial, quel grand art de la dissonance et de la déstructuration de la musique. On l'a mal pris. Maintenant, je comprends ce qu'ils voulaient dire. Il y avait un côté free jazz, mais ce n'était pas du tout volontaire.

Avec un père général, les choses n'ont pas dû être faciles à gérer avec l'entourage familial ?
Mes parents n'étaient pas du tout favorables, mais, en désespoir de cause, comme je ne savais rien faire d'autre, ils préféraient me voir passer par la case études plutôt que de me laisser aller zoner tout de suite. Alors, les Arts déco, pourquoi pas.

Qu'est-ce qui vous amène à sortir ainsi de votre contexte ?
J'étais trop bien élevé. L'élastique était trop tendu. Il fallait que ça lâche. Les baffes dans la gueule, les coups de pied au cul et réussir dans ses études. Il n'y avait que ça qui comptait. On me réveillait le soir pour savoir si j'avais bien préparé le programme de la journée de travail qui s'annonçait, si j'avais bien travaillé... Le travail, le travail, encore aujourd'hui, ce mot me fait fuir. Si une personne me parle d'un projet, je suis partant. Si la même personne me dit qu'elle a un travail, je freine.

Guerre d'assaut piqueniqua, contrepèterie tirée par les cheveux du *Guernica* de Picasso (commande spéciale)
© Laul

Tuniques bleues, dessin pour illustrer la chanson « Nuit Apache » de Bérurier Noir
© Laul



Quelles ont été vos influences ?
Je ne suis pas très musée. J'avais trop peur d'être influencé par les bons. Je préférais ne pas regarder ce qui se faisait. Je voulais rester le plus brut, le plus personnel possible, le plus proche de la colère qui brûlait en moi. Je n'étais pas là pour faire de jolies choses non représentatives de ce qui était mon feu intérieur. Par contre, Buster Keaton, Laurel et Hardy, eux, je les voyais constamment en train de prendre des trucs sur le coin de la gueule. Ils étaient le reflet de ce que j'étais, une personne suicidaire depuis tout petit, une personne qui cherchait à vivre heureuse en attendant la mort, comme Desproges l'a écrit. Je n'étais vraiment pas quelqu'un de très bien installé dans mes pompes. Heureusement qu'il y a eu toute cette époque punk bien *destroy*. Ça a été une thérapie de groupe intéressante. *(Rires.)* Sincèrement, c'est vraiment le punk qui m'a permis d'arriver jusqu'à maintenant. J'ai toujours autant de mal à supporter les gens, mais l'exutoire qu'est le dessin me permet de m'en sortir. Par contre, beaucoup de mes dessins ne sont pas montrables. Il s'agit de vengeances ou de haines inassouvies.

Vous n'avez jamais été tenté par le dessin de presse ?
Je ne pourrais pas travailler dans un journal qui a une ligne politique. Je le sais car je l'ai fait quand j'avais seize ans dans un journal qui s'appelait *Présence lorraine*, édité par Pierre Messmer. C'était un coup de piston proposé par un cousin dans l'est de la France. Il m'a dit que le journal cherchait un dessinateur et qu'il avait donné mon contact. Au début, tout se passait bien. Ils ont mis mon premier dessin en grand. Et puis en plus petit dans l'édition suivante, jusqu'au moment où ils ont commencé à mettre une légende à côté pour s'excuser auprès des lecteurs de l'avoir publié. Au bout de quatre dessins, je me suis tiré. Cela me gêne d'être identifié à une chose.

Dessin de presse
© Laul

En gros, on ne peut pas rire de tout avec n'importe qui…
Oui ! C'est ça. Je n'ai pas envie que mes dessins tombent sous les yeux de quelqu'un qui serait fragile psychologiquement. Ce serait comme une manipulation de ma part en obligeant une personne que je ne connais pas à faire un acte contre sa volonté. Et puis, comme je ne suis même pas sûr d'assumer mes convictions jusqu'au bout, pourquoi ferais-je cela ? Je ne sais jamais quelles sont mes limites. À quel moment je vais bifurquer ? Donc, comme je ne suis sûr de rien, je n'impose rien. C'est comme un dessin tatoué, il va rester la vie entière, même si la personne qui le porte ne l'aime plus depuis longtemps. C'est pour cela que je porte des t-shirts. Quand j'en ai marre du motif, j'en mets un autre.

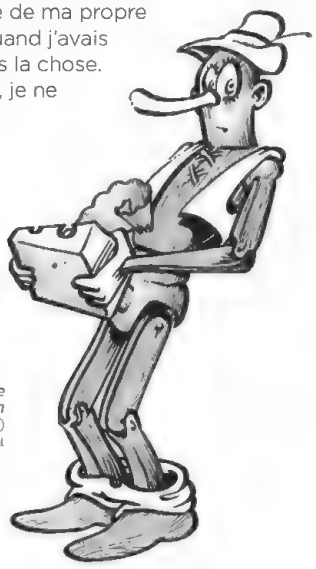
Quelle est votre méthode de travail ?
C'est très modeste. Je n'ai pas de planche à dessin, je n'ai pas de studio… J'ai un atelier pour la sculpture, mais ce n'est pas un endroit très confortable car il n'est pas chauffé. Pour le matos, je n'en ai pas. C'est de la débrouille avec ce que je récupère. Il m'est arrivé de terminer un dessin avec du café à partir d'une tâche qui traînait sur la table. Cela m'est arrivé parce que j'avais la flemme de me lever, alors j'ai utilisé du café. Je ne me prends jamais au sérieux quand j'attaque un dessin. Je vide ma tête comme je vide du stylo pour remplir du papier. Je ne suis jamais parti pour faire une œuvre. Le dessin, c'est avant tout du *Do it yourself* avec du système D et

Badge Bérurier Noir Mèche rebelle
© Laul

du plan B. Le dessin, c'est comme un besoin physique. Il doit sortir de ma tête le plus naturellement du monde. Il est comme une espèce de merde qui m'encombre et que je dois évacuer. D'autres diront un exutoire, une soupape. J'entasse mes dessins dans des piles qui sont consultées par les gens de passage. C'est comme ça que j'apprends que tel ou tel dessin est mieux que les autres.

C'est le regard des autres qui donne de l'importance à votre travail ?
Oui. Moi, comme dit plus haut, je fais les choses modestement. Si le regard des autres entre en ligne de compte, c'est surtout pour faire plaisir à l'artiste. On le flatte, mais il est rare que le regard de l'autre aille vraiment au fond des choses. Même si les compliments sont agréables, il n'y a pas vraiment de connivence entre l'artiste et son public. Cela reste de la branlette et jamais une partouze.

Pourquoi ne légendez-vous jamais vos illustrations ?
Je me suis aperçu que le regard des visiteurs fluctuait suivant les personnes. Ainsi, en parlant avec eux, je pouvais avoir des explications différentes parfaitement plausibles à chaque fois. La plupart du temps à des années-lumière de ma propre idée quand j'avais commis la chose. Depuis, je ne cherche plus à expliquer ce que je fais, les autres le font très bien à ma place. C'est très pratique. Comme ça, je laisse la place à l'intelligence de l'autre et je ne heurte personne.



Pinocchio se taillant le crayon (dessin au feutre)
© Laul

Pérette Potolait, sculpture réalisée à partir de matériaux de récupération
© Laul / Photo DR

Vous avez fait quelque chose d'assez incroyable : un syndicat au sein de Bérurier Noir avant de vous mettre en grève. Vous pouvez nous en dire plus ?
Oui. C'est con comme idée. *(Rires.)* J'ai même fait une carte de syndiqué avant de me mettre en grève. J'ai proposé de voter contre certaines décisions. Si la majorité ne voulait pas, on passait à autre chose. Normal.

Dessin d'actualité sans commentaire (dessin au feutre)
© Laul

Le Radeau de la Méduse vu par LauL (croquis préparatoire pour une fresque qui ne s'est pas faite à l'usine de Genève)
© LauL

Labels du double DVD + CD *Même pas mort* de Bérurier Noir (2003)
© LauL

RAGE DEDANS
PAR **LAUL**
Éditions ARCHIVES DE LA ZONE MONDIALE
Livre broché, 200 pages couleurs et N&B.
disponible

Et l'initiative a été bien prise ?
Pas par le noyau dirigeant. Par contre, ils ont trouvé l'initiative intéressante. *(Rires.)* Maintenant, ils en parlent comme d'une gloire, mais à l'époque, c'était plutôt Bérurier Jaune. C'était aussi une façon de pousser l'autodérision un peu plus loin. Le syndicat s'appelait le ZOB : Zinzindicat Objectif Bénévol. On n'était peut-être que des bénévoles, mais je ne voulais absolument pas mourir pour une cause débile. J'aime bien les jeux de mots. C'est un peu la même chose pour une sculpture : prendre un truc qui a déjà une forme pour l'assembler avec un autre truc afin d'obtenir un dernier truc qui va ressembler à autre chose. C'est comme les contrepèteries, les anagrammes et tous ces trucs-là. C'est une autre façon de regarder les choses. Ce n'est plus une faucille et un marteau, ça devient un coq... peut-être soviétique, mais surtout un coq. Mes sculptures sont autant des assemblages qu'une gymnastique de l'esprit. C'est aussi une forme de détournement.

Sinon, c'est votre premier livre. Êtes-vous heureux du résultat ?
Oui, même si ça ne représente qu'un cinquième de ce que j'ai pu faire à l'époque. J'ai choisi de ne pas publier certains dessins pour éviter les procès et autres polémiques. Maintenant, la société déconne tellement qu'on ne peut plus rien dire. Avant, tout le monde savait qu'il ne fallait pas traverser en dehors des clous ; mais il n'y avait pas de barrière pour empêcher les gens de le faire. Ce n'est plus le cas maintenant. Les barrières, il y en a partout. Tout est croisé et quadrillé. C'est un signe de division de la société ; et je déplore qu'on ait eu l'idée de diviser les jours en heures, les heures en minutes, et les minutes en secondes, les frontières, les pays, les départements, les cantons... J'ai horreur de la division. Tout devient de plus en plus étroit. Il n'y a plus de place pour personne. Vivement que nous entrions en contact avec des extraterrestres pour leur foutre sur la gueule. Nous vivons dans une société où le partage devient de plus en plus difficile.

Pourquoi LauL, avec une majuscule à la fin ?
Si je dois m'envoler, je préfère avoir deux L de la même taille pour ne pas tourner en rond.

Merci pour la précision.

ZEHRA **DOĞAN**
© Photo DR

Zehra Doğan est une artiste et journaliste kurde âgée de vingt-neuf ans, originaire de Diyarbakir, en Turquie. En 2016, elle reproduit sur tablette numérique une photographie montrant la ville de Nusaybin, à la frontière turco-syrienne, détruite par les blindés turcs. Zehra reprend chaque détail de l'image et le transforme ; les chars devenant alors des scorpions avalant la ville de leurs grandes pinces. Une façon pour elle de dénoncer la propagande de l'armée et les conséquences de la guerre sur les civils. Une œuvre sans existence physique, qui circulera sur les réseaux sociaux et lui vaudra d'écoper de trois ans de prison ferme, pour avoir « dépassé les limites de la critique ». Depuis sa cellule, sans pinceaux ni toile, Zehra Doğan continue de peindre, de dessiner, d'écrire et de lutter. Portrait d'un combat artistique et politique inébranlable, et d'une femme à la force hors du commun.

Par **Marie Laverre**

ZEHRA DOĞAN

QUAND PEINDRE, C'EST **RÉSISTER**

Femmes yézidies.
Zehra Doğan pour JIHNA
© Zehra Dogan / JIHNA

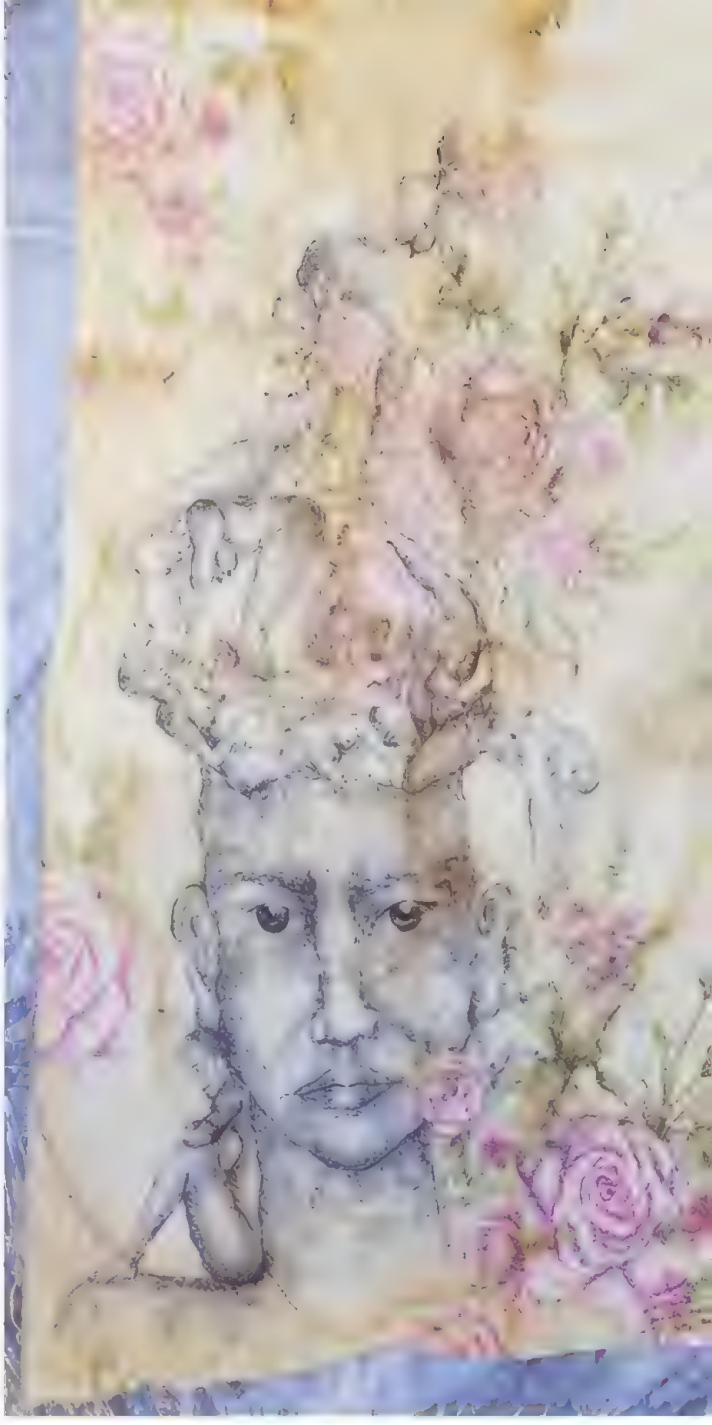
Zehra Doğan est une touche-à-tout. Issue d'une famille modeste, elle étudie d'abord aux Beaux-Arts de Diyarbakir, avant de se former au journalisme. Zehra mêle les deux disciplines pour aborder deux grands sujets tabous en Turquie : les droits du peuple kurde et les droits des femmes. En 2014, elle fonde l'agence de presse JIHNA, composée uniquement de femmes journalistes. Postée dans la ville de Nusaybin, à la frontière turco-syrienne, Zehra réalise des reportages qu'elle illustre avec ses dessins. Elle raconte le quotidien des civils vivant dans cette région en guerre. Un quotidien fait de frontières, de violences et d'oppression. Elle relate le sort réservé par Daech aux femmes yézidies, dessine ses collègues reporters photographes blessés par balle, raconte les couvre-feux et le massacre de familles entières. En 2016, afin d'enrayer toute rébellion du côté kurde, l'armée turque rase presque intégralement la ville de Nusaybin. Sur place, personne n'est autorisé à filmer ou à photographier. Zehra reproduit alors sur tablette numérique une photographie de Nusaybin prise par

Sans titre. Œuvre sans nom ni date, réalisée à la prison d'Amed, sur un morceau de chemise
© Zehra Doğan / Photo Marie Laverre

l'armée turque après les combats. Au premier plan se trouvent des chars, et au second la ville détruite. Zehra transforme une image de victoire en un champ de désolation, où – ironie du sort – le drapeau turc, symbole de la grandeur du pays, est planté sur des ruines. C'est d'ailleurs pour cela que Zehra est arrêtée et condamnée à trois ans de prison ferme. Car toucher au drapeau dans un pays nationaliste est considéré comme un blasphème. Après son procès, Zehra twittera : « *J'ai été condamnée parce que j'ai peint des drapeaux sur des immeubles détruits. Pourtant, c'est le gouvernement turc qui est responsable. Moi, je n'ai fait que dessiner.* » La justice condamne également l'agence JIHNA, qui devra fermer en octobre 2016, au même titre qu'une centaine d'autres médias indépendants, victimes de la chasse aux sorcières entamée par Erdoğan après la tentative de coup d'État de juillet 2016. Condamnée le 23 février 2017 à deux ans et neuf mois de prison ferme, Zehra s'enfuit à Istanbul où elle restera cachée jusqu'à son arrestation en juin de la même année. Elle est alors incarcérée à la prison de haute sécurité pour femmes d'Amed, à Diyarbakir. Une prison

Ci-contre, la photo de l'armée turque, et l'œuvre numérique de Zehra Doğan, qui lui a valu sa condamnation
© Photo DR © Zehra Doğan

dans laquelle les détenues n'ont droit à aucun loisir. Sans matériel, elle parvient à produire quantité d'œuvres, qui franchissent les murs de la prison et sont extradées au compte-gouttes jusqu'en Europe.



Sans titre Œuvre de Zehra Doğan, réalisée sur un morceau de drap à la prison d'Amed.
© Zehra Doğan / Photo Marie Laverre

Chroniques de la vie carcérale

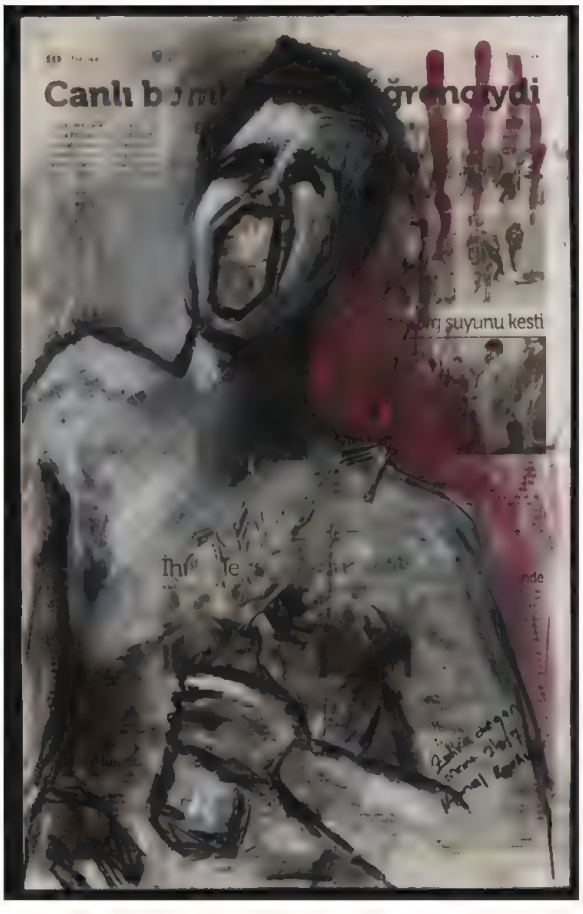
Dans une cellule qu'elle partage avec une vingtaine d'autres femmes, Zehra a créé un véritable atelier, un « *merdiven altı* », comme elle aime le nommer (expression turque pour désigner un atelier de fortune, placé « sous l'escalier »). Au stylo Bic ou à la mine de crayon, sur des supports comme du papier d'emballage d'agrumes, ou au verso des lettres qui lui sont envoyées, Zehra dessine le quotidien dans la prison. Ici une réunion politique, là des chants, des conversations à l'heure de la promenade et même des rires. Car loin d'être passives, ces femmes issues de différents milieux sociaux s'instruisent, parlent de politique, et s'efforcent tant bien que mal de continuer à vivre normalement. Dans une lettre adressée à une amie, Zehra écrit : « *Elle* (la femme kurde) *ne peut accepter l'état latent d'oisiveté, elle se met en mouvement.* » Les dessins et peintures de Zehra sont peu tolérés par l'administration de la prison et beaucoup de ses œuvres ont été détruites ou confisquées. Un véritable jeu du chat et de la souris s'est alors instauré entre les gardiens et les détenues. Sur l'une de ses œuvres, Zehra montre comment, dessinant allongée et à demi-cachée sous son lit, elle est entourée de ses codétenues, qui l'observent avec bienveillance et semblent la cacher.
La solidarité est grande entre ces femmes. Parmi les prisonnières se trouve également Leyla Güven, ancienne maire de Viranşehir (sud-est de la Turquie) et signataire de l'appel à un traité de paix sur la question kurde en Turquie. Lors des dernières élections législatives, Leyla Güven s'est présentée comme candidate députée de la région, sous le sigle du HDP (Parti populaire des peuples), un parti de gauche d'inspiration kurde, soutenu par tout un pan de la population turque depuis les manifestations du parc Gezi en 2013. Leyla Güven n'étant pas autorisée à diffuser des affiches ou des photos pour sa campagne, Zehra décide alors de l'illustrer sur des papiers d'emballage de citron déchirés. Sur ses images, la lutte politique se mélange à la solidarité d'un groupe de femmes, qui même privées de liberté, pensent et élaborent une autre société. Un combat de femmes, qui va bien au-delà du Kurdistan. À ce propos, Zehra écrit : « *Pour moi, ce n'est pas seulement le sort des femmes kurdes qui est noir, mais celui de toutes les femmes du monde. Dans un monde patriarcal, les femmes sont toujours des prisonnières, et des "autres".* »

J'ai été condamnée parce que j'ai peint des drapeaux sur des immeubles détruits. Pourtant, c'est le gouvernement turc qui est responsable. **Moi, je n'ai fait que dessiner.**

Quelques pinceaux fabriqués en prison par Zehra Doğan
© Photo Marie Laverre

Sans titre. Peinture sur papier journal (période clandestine)
© Zehra Doğan

Sans titre. Peinture sur papier journa (période clandestine)
© Zehra Doğan

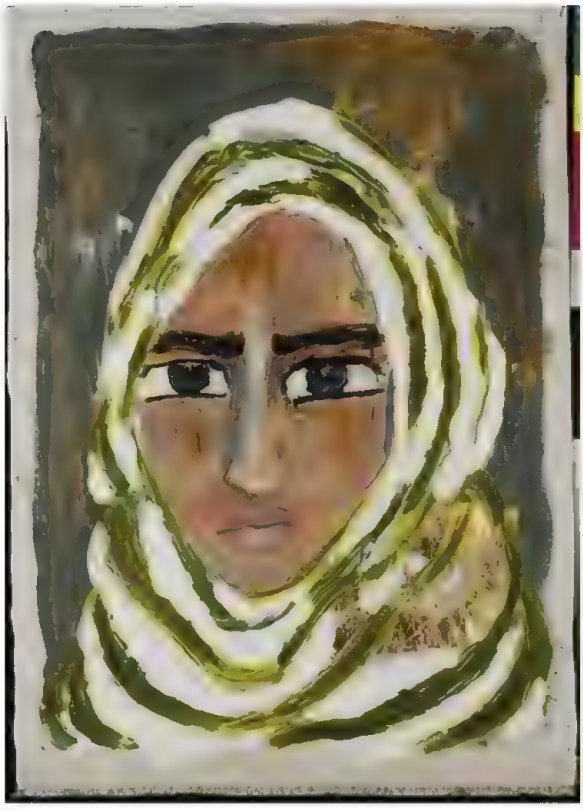


Créer ses propres couleurs

Depuis sa cellule, on lui interdit la couleur. Qu'à cela ne tienne, elle en crée avec tous les pigments naturels qu'elle trouve. « *Lorsque je suis arrivée ici, j'aurais pu jeter l'éponge, parce que je n'avais rien. J'aurais pu attendre qu'un jour, la justice trouve sa place, que l'administration de la prison me donne mon matériel artistique. Espérer est un acte à deux facettes.* (...) *L'espoir trouve son sens, seulement lorsqu'il est pétri avec la lutte.* » Zehra liste sur chacune de ses œuvres les différents produits qui lui ont servi à faire des décoctions : eau de vaisselle, thé, café, roquette, fientes d'oiseau, épices, graisse de cuisine ou encore comprimés broyés. Beaucoup de ses mixtures ont été détruites par les gardiens, les qualifiant de « *déchets* » et de « *produits dégoûtants à l'odeur insupportable* ».

Zehra étale ses préparations sur des toiles peu communes. Serviettes éponges, morceaux de draps découpés et chemises servent de supports à son art. Les pinceaux sont faits de pailles en plastique sur lesquelles l'artiste a attaché des plumes d'oiseau ou des mèches de cheveux. On devine par leur texture et leurs couleurs que ses codétenues se sont coupé des mèches pour lui permettre de peindre. Il lui arrive aussi de peindre avec le sang de ses règles, ce qui lui a valu des problèmes avec l'administration pénitentiaire, qui a jugé cet acte « *dégoûtant* » et vecteur de maladies. L'un des gardiens lui a lancé : « *Personnellement, si je le touchais, je ne sortirais pas de la salle de bains de toute la journée.* » À cela, Zehra a répondu dans une lettre : « *Le fait qu'en tant qu'artiste, les matériaux dont j'ai besoin pour faire de l'art soient empêchés, est déjà un fait dégoûtant. Ce qu'on me fait subir est dégoûtant. Je ne peux protester contre cet état dégoûtant que par une chose considérée comme dégoutante dans la perception sociale.* » La presse internationale, pourtant acquise à la cause de Zehra, a là aussi tiqué. Le sang des règles ne passe pas. Parce qu'il reste encore dans l'inconscient collectif une chose répugnante, qui ne peut être mise sur le même plan que l'écrivain romantique trempant sa plume dans son sang. Pourquoi le sang serait-il noble dans certains cas et pas dans d'autres ? C'est en cela que le travail de Zehra est universel, car il réveille en nous les mêmes croyances anciennes, absurdes et infondées.

Sans titre. Peinture sur papier journal (période clandestine)
© Zehra Doğan



Sans titre. Peinture sur papier journal (période clandestine)
© Zehra Doğan

Hurler la question kurde

On compte aujourd'hui près de deux cents dessins et peintures de Zehra ayant franchi la frontière turque. Tous n'ont pas été réalisés en prison. Beaucoup datent de sa période clandestine à Istanbul, où, cachée dans un studio, Zehra a passé ses journées à peindre sur du papier journal. Étant elle-même journaliste, le choix du support n'est pas anodin. Des visages se tordent sur les colonnes, du sang et des hurlements jaillissent des gros titres, formant ainsi un ensemble cohérent d'éléments journalistiques et narratifs. Les yeux des personnages y sont volontairement disproportionnés. « *Les yeux des personnages que je dessine sont plus grands que ceux de la norme. (...) Parce que les yeux sont témoins de tout... Parler ne suffit pas.* » Zehra commente l'actualité à sa manière et ses peintures donnent l'impression d'un hurlement. Chaque œuvre réalisée dans la période clandestine semble avoir été faite dans l'urgence tant les traits sont nets, les détails peu nombreux. L'urgence d'une arrestation imminente, mais surtout l'urgence de parler du conflit au Kurdistan, qui dure depuis des décennies en Turquie. L'urgence de crier que tout le pays est malade, et que le mal dont il souffre ne date pas d'hier. Quelles solutions apporter à la question kurde, dans un pays ayant connu le génocide des Arméniens, l'expulsion des Grecs et plusieurs coups d'État militaires ? Quelles solutions dans un pays qui stipule qu'être ethniquement turc et de confession musulmane sunnite est la seule identité tolérée ? Que fait-on alors des autres ? Zehra traduit cela dans ses peintures par des noirs profonds, qui cernent des couleurs vives et semblent les engloutir parfois. Dans une interview papier réalisée sous le manteau depuis la prison de Diyarbakir, Zehra écrit : « *Arméniens, syriaques, chaldéens, kurdes, arabes. Ils ont nié ces couleurs, les ont mélangées comme dans un broyeur, et obtenu une couleur noire profonde. Nous sommes devenus une couleur unique. (...) Oui, nous sommes toutes et tous sombres, mais nous n'avons pas disparu, nous existons toujours.* »

> Ce n'est pas seulement le sort des femmes kurdes qui est noir, mais celui de **toutes les femmes du monde.**

Sans titre. Peinture sur papier journal (période clandestine)
© Zehra Doğan

Un soutien international

En 2018, l'artiste Banksy lui consacrait une représentation murale à New York, sur le Bowery Wall, intitulée *Free Zehra Doğan*. L'artiste Ai Weiwei et le PEN international (fondation d'écrivains internationaux) ont également porté son nom et sa cause dans la presse. Ces deux dernières années, elle a reçu plusieurs récompenses internationales, comme le prix du « courage en journalisme » décerné par l'IWMF ou le prix Metin-Göktepe, pour son reportage sur les femmes yézidies massacrées par Daech. En parallèle, de nombreux amis turcs et kurdes de Zehra, exilés un peu partout en Europe, ont entrepris d'exposer ses œuvres évadées des murs de la prison, et d'expliquer leur contenu. Car l'art de Zehra est brut, politique, nécessaire. Naz Oke, journaliste turque vivant en France depuis trente ans, et rédactrice en chef du journal en ligne Kedistan, se bat depuis des mois pour faire connaître l'œuvre de Zehra. Naz et Zehra ne se sont jamais rencontrées et ne communiquent que par lettres. Pourtant un lien indéfectible les unit. Lorsqu'on demande à Naz pourquoi elle met tant d'énergie à porter la cause de Zehra au grand jour, elle répond : « *À travers ses lettres et ses peintures, Zehra m'a énormément appris. Son travail est collectif et universel. Quand on met le nez dedans, on ne peut plus s'en détacher.* »

Sans titre. Œuvre de Zehra Doğan, réalisée sur serviette de bain à la prison d'Amed.
© Zehra Doğan / Photo Marie Javerre

EXPOSITIONS

SAINT-PIERRE-DES-CORPS
Du 1er au 31 mars
BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE SAINT-PIERRE-DES-CORPS
Exposition de reproductions d'œuvres originales dans le cadre du Festival Bruissements d'elles 2019

RENNES
Du 4 au 31 mars
OPÉRA DE RENNES
Exposition d'œuvres originales organisée par l'association Amitiés kurdes de Bretagne

Un livre va paraître aux éditions des femmes-Antoinette Fouque avant l'été ; il s'agit des lettres de prison de Zehra Doğan, traduites du turc par Naz Oke.

Une date de sortie incertaine

Le 23 octobre 2018, Zehra a été transférée avec une vingtaine d'autres prisonnières à la prison militaire de Tarse. Ni ses avocats ni sa famille n'ont été prévenus de son transfert. Nul doute qu'il s'agit là d'un éloignement forcé et d'une tentative d'intimidation face à une opinion internationale unanimement favorable à sa libération. Cette prison, régie par la loi martiale, est réputée pour ses nombreux cas de torture et se voit très souvent pointée du doigt par les ONG de défense des droits de l'homme. Initialement prévue pour mars 2019, la date de sortie de Zehra Doğan reste incertaine.

Zehra Doğan n'est pas un cas isolé. Aujourd'hui en Turquie, combien d'artistes, d'écrivains, d'universitaires, d'activistes et d'opposants politiques croupissent derrière les barreaux ? Il existe d'ailleurs une anecdote à ce propos, racontée par le styliste turc Barbaros Şansal, emprisonné en 2017 pour avoir critiqué publiquement la politique d'Erdoğan. Alors incarcéré à la prison de Silivri, près d'Istanbul, l'homme cherche à se procurer un roman de l'écrivain et journaliste Ahmet Altan. Il se voit alors répondre par un gardien que la prison ne possède pas ce livre, mais que l'auteur, lui, s'y trouve. De quoi rire jaune, ou pleurer. ■

Un grand merci à Naz Oke, au journal *Kedistan* et aux proches de Zehra Doğan, qui m'ont donné accès à plus eurs de ses œuvres et lettres

RUDY **RICCIOTTI**
© Photo Rene Habermacher

RUDY RICCIOTTI

LE DESSIN COMME **CATHARSIS** !

Quand on pratique ce métier, il y a un avant et un après **Rudy Ricciotti** ! Jamais je n'avais autant ri depuis l'interview accordée par Michel Houellebecq au moment de l'adaptation de *Plateforme* en bande dessinée. Cru (j'ai dû édulcorer certains passages pour protéger les oreilles chastes), incisif (envers lui-même et ses confrères), séducteur (il fallait le voir quand nous sommes allés prendre un café à la boulangerie située en face de son hôtel), déroutant (il passe sans transition d'un sujet à l'autre), amoureux des mots (il manie la langue française comme personne), cultivé (il cite souvent ses références), cet architecte connu de tous après la réussite du MuCEM à Marseille (top 25 des musées les plus fréquentés dans le monde), du Pavillon Noir à Aix-en-Provence ou encore de la Bordeaux Métropole Arena, est une entité unique et extraordinaire avec qui il faut vite s'accrocher aux branches pour suivre. Un entretien sans temps morts… qui m'a bouleversé.

Par **Frédéric Bosser**

Rudy, quelle importance a le dessin dans votre travail ?
Je le pratique peu car j'y vois l'expression de ma grande médiocrité. Dans ce domaine, je suis un usurpateur, un menteur, un escroc !

Que dans le dessin ?
Dans la photo aussi, mais je me suis vite arrêté. Dans cette pratique, j'ai vu que j'exploitais une faculté d'esthétisation de situations qui ne parlaient que de mensonges. En toute modestie, je rendais beau ce qui ne l'était pas. J'ai par exemple photographié les jambes d'une copine très moche, qui sur la pellicule

Vue de Marseille et du **MuCEM** (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), inauguré en 2013
© Photo Lisa Ricciotti

Je trouve extrêmement imprudent, **voire ridicule**, chez certains de mes confrères, ce besoin de dessiner.

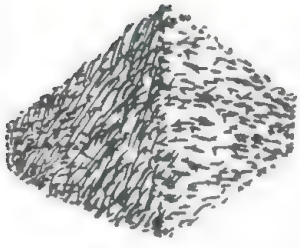
sont devenues des jambes de top model. Idem pour l'aquarelle où j'avais atteint un très bon niveau. Cela m'a effrayé... Je ne me voyais pas exprimer autant de sensibilité. *(Rires.)*

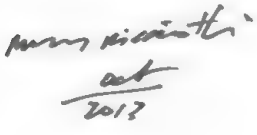
Bizarre quand on sait que vous allez sortir un livre sur le sujet...
C'est contradictoire, je vous le concède, mais c'est comme ça. Je trouve extrêmement imprudent, voire ridicule, chez certains de mes confrères, ce besoin de dessiner. J'en connais même un qui dessine sa main en train de dessiner. C'est d'un pathos ! La question du dessin chez un architecte, outre son extrême lenteur, c'est de savoir si on veut sacraliser ou pas son éventuelle noblesse. Le dessin, selon le talent de celui qui le pratique, amplifie la beauté ou la laideur ; amplifie la romance ou la détruit. D'où cette relation paranoïaque que j'entretiens avec ce territoire que je qualifie d'étouffant.

Cela se concrétise de quelle manière ?
Avec la peur au ventre, presque comme un malaise. Je dessine pour m'accabler, pour expurger des choses, comme pour demander pardon.

C'est très épuré...
J'utilise toujours un noir très dense sur des papiers très épais. Ils sont toujours monochromes... Ce que je propose dans mes dessins, c'est de la densité. Je ne suis pas de ceux qui croient que le trait fin exprime forcément la finesse de la pensée.

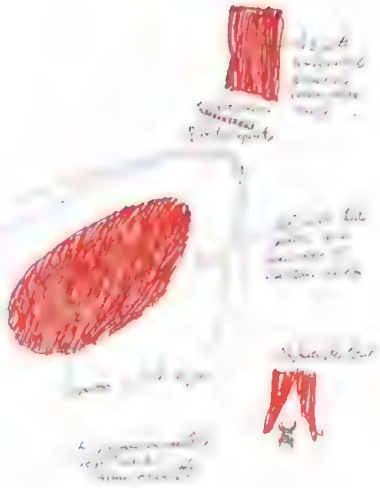
Ces dessins servent-ils ensuite à vos assistants ?
Pas du tout ! Ils ne les voient jamais. Ce sont des fragments qui ont pour objet de parler du traitement obsessionnel d'un sujet. Pour soutenir une falaise à Monaco dans le but d'installer une serre, j'ai dessiné un triangle noir très dense,





MuCEM, croquis (2013)
© Rudy Ricciotti

vu de face. Comme un contrefort. Cette vision n'apporterait rien à mes équipes, mais elle va me permettre de décider, de vérifier, d'avaler la pilule, de définir ses lignes de force. Une fois exécuté, c'est comme si c'était fait... et je suis content. C'est un acte quasi médical pour moi !



Croquis de recherche pour la **Corrida Goyesque** (arènes d'Arles, septembre 2013)
© Rudy Ricciotti

Le dessin, selon le talent de celui qui le pratique, **amplifie la beauté ou la laideur** ; amplifie la romance ou la détruit.

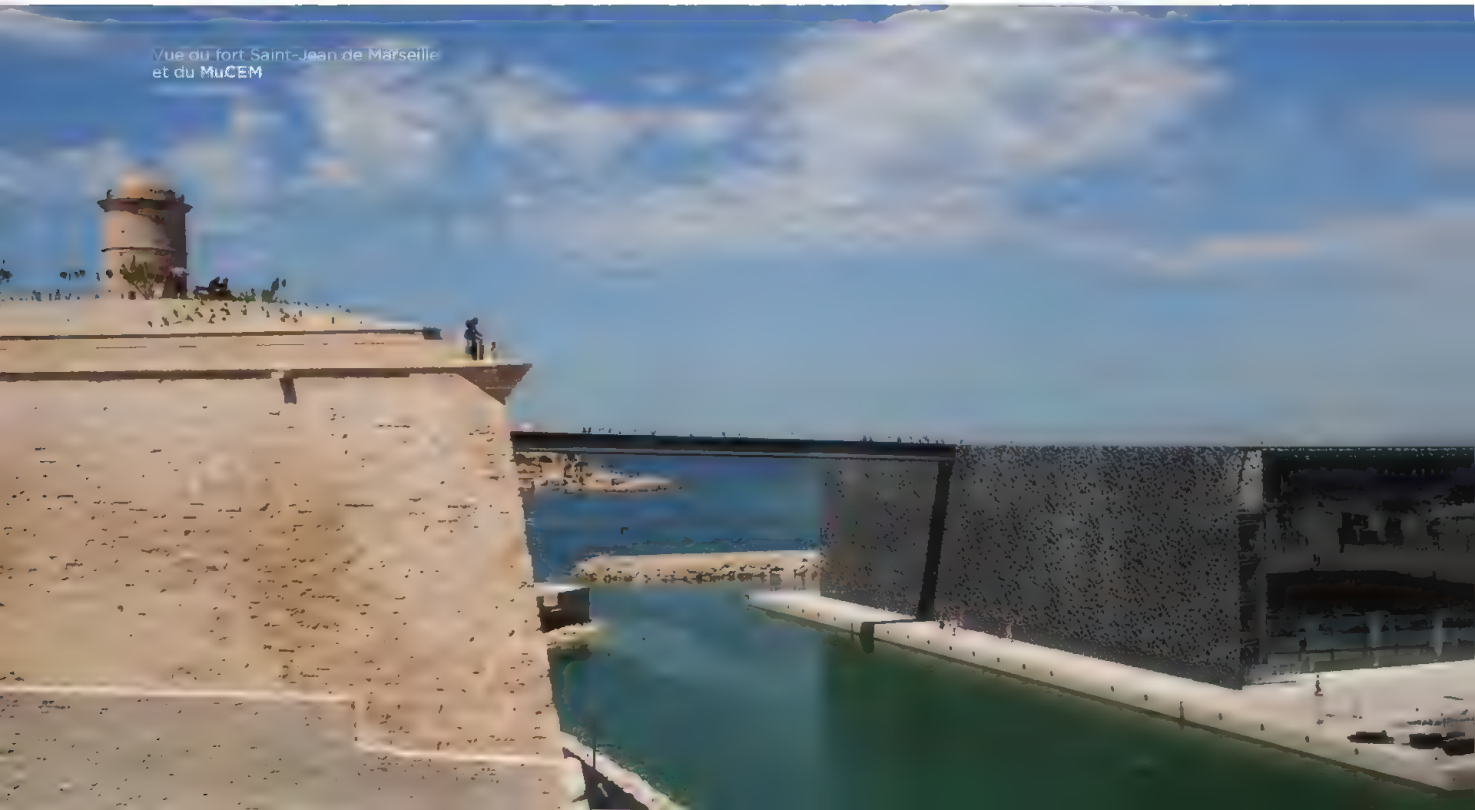
Pour la plupart de vos confrères, le dessin sert à montrer à quoi va ressembler un projet à ses commanditaires…
Je ne suis pas un architecte des Beaux-Arts classique. Quant à mes clients, je ne leur montre rien car je ne veux pas qu'ils se focalisent sur le dessin et qu'ils s'y enferment. Un dessin a pour but de fabriquer le pouvoir et non d'être source à une ouverture d'esprit.

C'est très réducteur comme regard !
Attention, cela ne veut pas dire que je ne suis pas respectueux de ceux qui en font leur métier ! Quand je feuillette votre journal et découvre les travaux des frères Brizzi (voir *Les Arts dessinés* n° 4), je ne peux qu'être admiratif. Leurs travaux prennent le pouvoir sur mon imaginaire. Idem avec d'autres artistes comme Philippe Druillet que j'admire beaucoup.

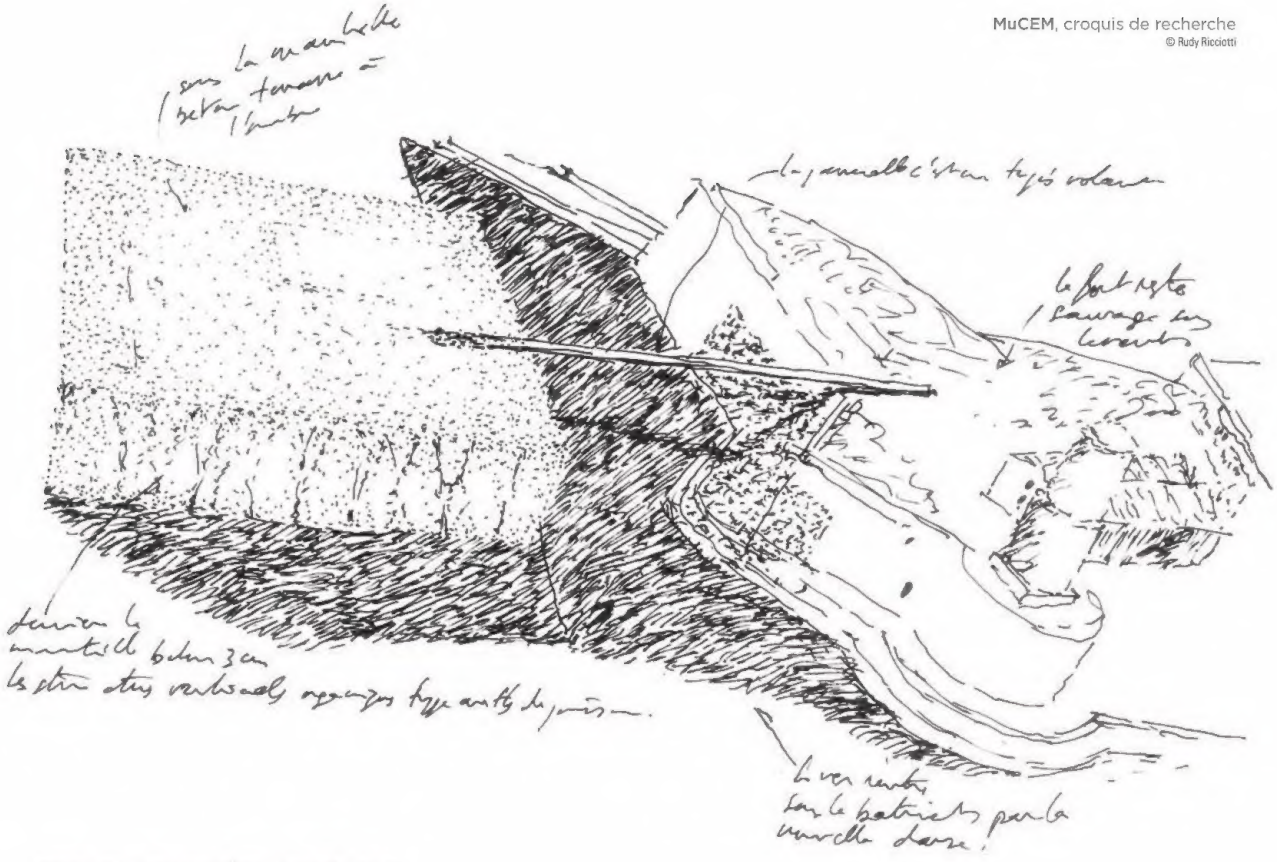
Ce béton fragmenté au MuCEM (Marseille), qui vous a rendu célèbre, est né sur un dessin…
C'est le fond rocheux que j'ai mis à la verticale. Bien qu'il y ait une dimension extrêmement scientifique dans ce procédé, c'est de la très haute voltige.

Vos dessins ne sont jamais centrés sur la feuille…
C'est vrai, je ne les mets jamais au milieu, mais toujours sur le côté, comme pour m'excuser. C'est aussi une manière très fourbe de célébrer la beauté de l'espace vide qui est amené à rendre hommage à l'insularité d'un dessin dans un coin. Il y a là une fausse humilité qui cache une vraie vanité.

Des idées jaillissent de ces dessins ?
Jamais, car je les fais toujours en léger décalage avec le projet en cours. C'est une pratique que je fais en général entre la fin des études et le début du chantier. Même si c'est alors trop tard pour changer, cela me permet de vérifier si je ne pars pas en couille. C'est sadique, non ? Tout cela pour vous dire que je fais des dessins mais qu'en fait, je ne sais pas toujours pourquoi.



Vue du fort Saint-Jean de Marseille et du **MuCEM**

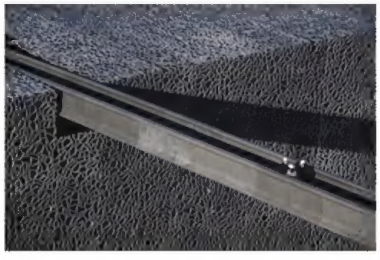


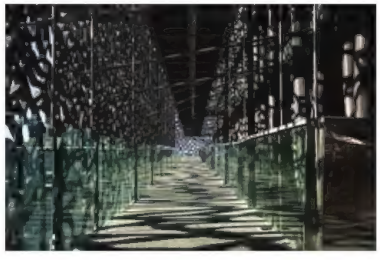
MuCEM, croquis de recherche
© Rudy Ricciotti

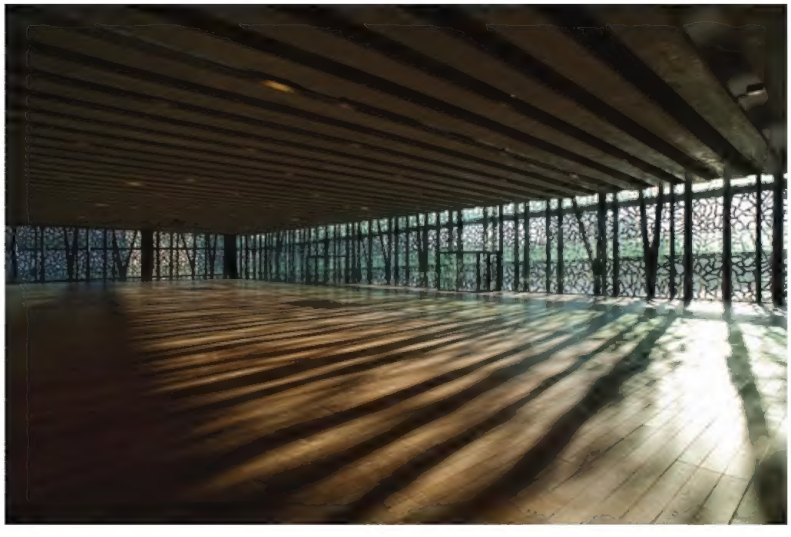
Vous n'essayez même pas de vous en servir pour vous rattraper en cas d'erreur...
Non, car j'ai tendance à me dire que si je me rate, c'est tant pis pour moi. Mais ça n'est jamais arrivé... Sûrement que le jour où ce sera le cas, j'arrêterai d'exercer ce métier.

Du coup, que fournissez-vous à vos équipes ?
Je leur parle beaucoup et ils ont intérêt à retenir... car je n'aime pas répéter les choses. *(Rires.)* Heureusement qu'ils ont des salaires énormes, sinon ils s'enfuiraient tous...

Pourtant, cela pourrait leur être utile...
Non, car je trouve épouvantable qu'un patron donne à son employé un dessin en lui disant : « *Mets-moi ça au propre !* » Ce serait comme une vérité révélée, une verticalité religieuse, une assomption délivrée... Ce n'est plus possible car il y a eu depuis la révolution, Marcel Duchamp, les dadaïstes, Pasolini, Malaparte, etc.







MuCEM, la passerelle et vues intérieures
© Photos Lisa Ricciotti

Black Beton, croquis (2015)
© Rudy Ricciotti

Le « Pavillon Noir » (Centre corégraphique national) d'Aix-en-Provence
© Photo Philippe Ruault

Et vos équipes, elles dessinent ?
Votre question me fait m'apercevoir que personne parmi mes cinquante collaborateurs ne dessine et que la seule fois où un de mes assistants m'a proposé un dessin, je lui ai demandé de le ramener chez lui pour l'exposer sur le mur de sa chambre. Comme ça, tous les matins en se levant, il allait savoir qui il était. En allant encore plus loin, il n'y a ni règles, ni papier, ni crayons, ni feutres dans mon atelier. C'est un niveau d'abstraction et d'interdit total. *(Rires.)* Aujourd'hui, 29 novembre 2018, date de cette interview, je découvre la terreur que tous ces jeunes vivent avec moi. Alors qu'on vante la poésie de mes réalisations, je suis en fait un tyran, un castrateur... *(Rires.)* C'est sûrement pour cette raison qu'ils vont se défouler en nageant en mer entre midi et deux.

La prochaine étape, ce serait d'enlever les ordinateurs...
Je vais y penser... *(Rires.)*

Vous proposez quand même des plans aux commanditaires ?
Bien entendu ! C'est prévu par contrat.

Vous aimez travailler avec des artistes, comme ce fut le cas avec Hervé Di Rosa pour un immeuble à Gennevilliers ?
Lui peut se considérer comme un artiste, pas moi ! Nous avons été rapprochés par le maire de cette ville, qui a appliqué le 1 % artistique alors qu'il n'en était pas obligé. C'était formidable de travailler ensemble. Je lui ai proposé non pas d'apposer une de ses toiles, mais de faire une fresque comme l'aurait fait Giotto ou Vasari. Libre à lui de planter dans le mur sa dimension « di rosienne »...

Qu'aimez-vous chez lui ?
Ses dessins sont comme des partouzes ! Cela gicle de partout... Moi qui déteste le minimalisme, je suis servi.

Vous avez travaillé avec d'autres artistes ?
Oui et quand je le fais, c'est toujours dans une culture critique très dense. Je n'ai pas la prétention d'être très novateur dans mon rapport à l'art depuis trente ans. Il y a un avachissement profond dans la relation entre art et architecture.

Il y a plus de trente ans, de quelle manière étiez-vous novateur ?
Boutonneux, j'étais troublé par Cy Twombly. Pour moi, il agit comme un flic de par son dessin qui mélange investigations, recherches topographiques et territoriales, repérages...

Vous vendez vos œuvres ?
Je les donne principalement à des associations humanitaires, libre à elles de les vendre. Cela me déculpabilise... L'unique galerie avec laquelle j'ai travaillé est coopérative. Elle a vendu mes œuvres, mais a gardé le pognon. Normal, car elle est dirigée par des gars de gauche. Sinon, je les offre...

Lisez-vous de la bande dessinée ?
Quand je suis dans un aéroport, je regarde les revues de bande dessinée, surtout quand il y a des femmes. Là, j'ai l'impression d'être un voyeur, comme un adolescent qui regarderait une revue porno. Je culpabilise, pour vous dire l'ampleur de ma névrose... Vos questions me permettent vraiment d'économiser des heures de psychanalyse. Vous me direz combien je vous dois... *(Rires.)*

C'est cadeau, tout comme ce temps que vous venez de nous accorder...

LES ARTS DESSINÉS

#07 EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE
JUIN 2019

Vous avez déjà terminé la lecture de votre magazine ?
Voici **un aperçu** de ce que vous pourrez découvrir...
dans le septième numéro des *Arts dessinés*, à paraître en juin.

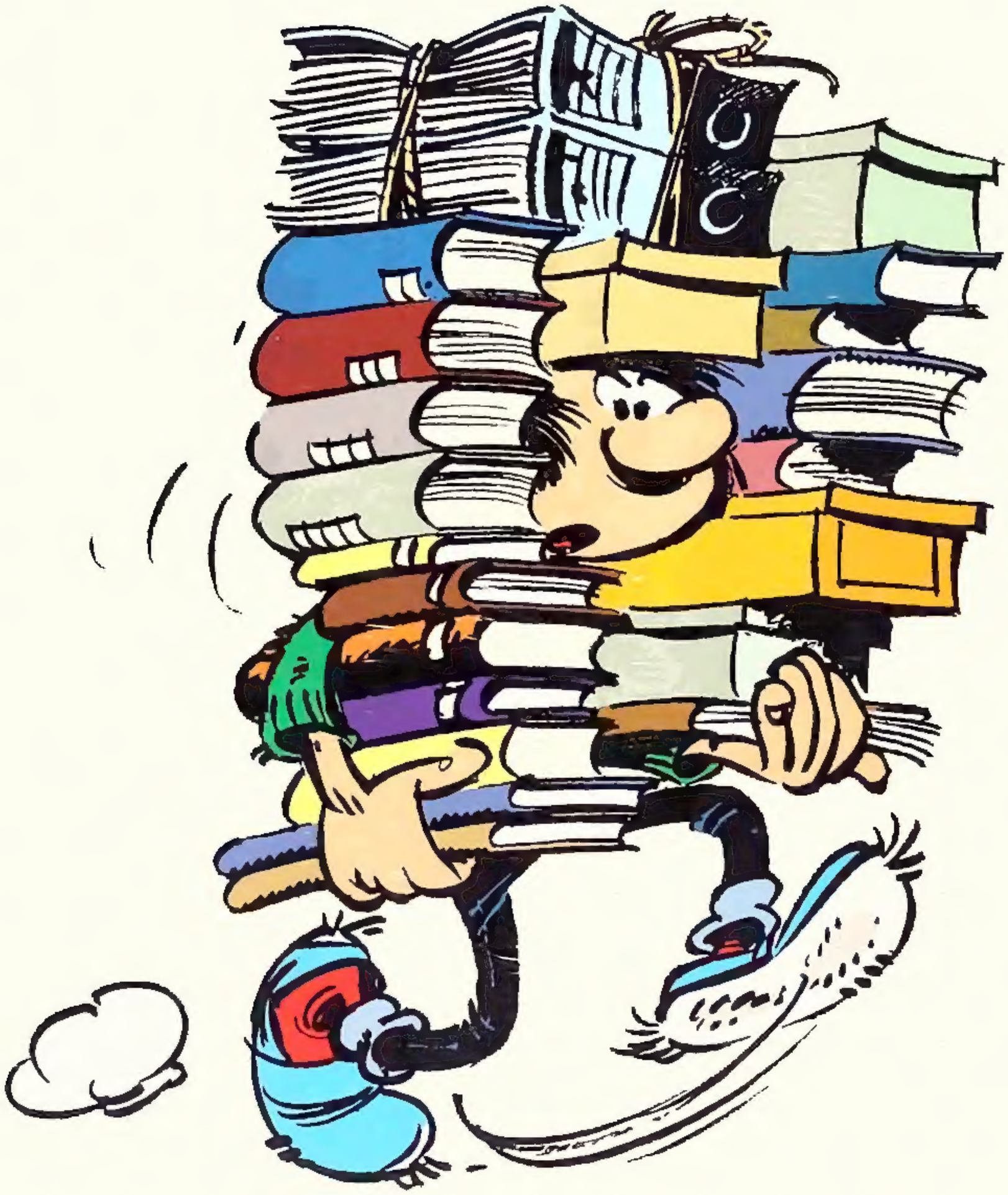
Enki Bilal
CharlElie Couture
Michel Bouvet
Philippe Decouflé
Jacqueline Duhême
Laurent Durieux
El don Guillermo
Philippe Guillotel
Kenzo
Jean Jullien
Marie Pommepuy
Helge Reumann
Jamie Reid
François Schuiten
Posy Simmonds
Pol Turgeon*

Et toujours :
Gérard DuBois
Alejandro Jodorowsky
Lionel Koechlin...

*Liste sous réserve de modifications. Couverture provisoire

RETROUVEZ-NOUS SUR :
WWW.FACEBOOK.COM/LESARTSDESSINES/
WWW.DBDMAG.FR/ARTSDESSINES

RIP-CLUB



M'ENFIN HD !